

# LA REVUE D' Auroville

NUMÉRO 14, JUIN 2002



## É D I T O R I A L

Auroville est actuellement à la recherche d'une organisation, à la fois plus vraie et plus effective, pour favoriser son développement. Cette recherche, à laquelle participent plusieurs groupes d'étude, nous a amenés à réfléchir plus profondément sur le rôle et les responsabilités des Auroviliens par rapport aux idéaux fondateurs d'Auroville et vis-à-vis de l'humanité. Rappelons en effet que selon sa Charte, « Auroville appartient à l'humanité dans son ensemble », mais aussi que, toujours selon la Charte, pour vivre à Auroville, il faut « être le serviteur volontaire de la Conscience Divine. » Mère a aussi précisé : « La raison d'être d'Auroville est de hâter l'avènement de la réalité supramentale sur la terre », et : « Auroville veut être la première réalisation de l'unité humaine basée sur l'enseignement de Sri Aurobindo. »

Or c'est sur ces bases qu'Auroville a été reconnue, d'abord par l'humanité, à travers plusieurs résolutions de l'Unesco, ensuite par l'Inde, à travers l'Auroville Foundation Act, loi approuvée par le Parlement en 1988. En venant à Auroville, nous nous sommes donc engagés, non pas à simplement vivre en bon voisinage avec des gens de différentes cultures, mais à servir, d'une part la conscience divine pour contribuer à manifester la vision de Sri Aurobindo et de Mère d'une création nouvelle, d'autre part l'humanité en général et l'Inde en particulier en faisant des recherches, des études, des expériences pour essayer de trouver des solutions aux problèmes du monde moderne.

Ce qui est aujourd'hui connu comme le yoga intégral de Sri Aurobindo et de Mère est, comme son nom l'indique, très vaste, très étendu, synthétique et n'est donc d'aucune façon exclusif ou sectaire. Cela étant dit, il est important de tout de suite préciser que ce yoga intégral n'est pas pour autant un mélange de tous les autres yogas ou enseignements passés et présents. En venant à Auroville, nous avons accepté de laisser derrière nous tout ce qui a été conçu et construit par l'homme jusqu'à présent. Nous avons accepté de chercher la vérité au-delà des convictions sociales, politiques ou religieuses. Nous avons accepté de nous mettre en route vers un monde entièrement nouveau dont le chemin doit être tracé pas à pas dans l'inconnu.

Mais comme il est difficile de lâcher les systèmes et les valeurs connues ! Ainsi, dans notre recherche d'une organisation collective plus cohérente et plus efficace que ce qu'elle a été jusqu'à présent, nous oscillons depuis plus de trente ans entre deux tentations que l'on pourrait presque qualifier de « totalitaires » : soit le pouvoir d'une élite sur le plus grand nombre, soit le pouvoir du plus grand nombre sur les individus. On pourrait penser que la solution est entre les deux. Or Mère nous a dit qu'elle est ailleurs. Et il suffit d'ouvrir un peu les yeux pour s'apercevoir effectivement que tous nos systèmes politiques — théocratie, aristocratie, démocratie, ploutocratie — ont prouvé leur incompétence et sont une faillite.

Ainsi, quelque soient les difficultés et les frustrations de l'entreprise, et tout en sachant que nous ne pouvons atteindre le but d'un seul bond, il nous faut résolument écarter tout système qui perpétue les erreurs du passé, et expérimenter avec les méthodes de l'avenir. Il nous faut avoir la sincérité et le courage de faire le travail de pionniers que nous nous sommes engagés à accomplir devant l'humanité, l'Inde et les fondateurs d'Auroville, c'est-à-dire changer notre monde par le pouvoir de l'esprit intérieur.

Ne trahissons ni la confiance que l'on a placée en nous, ni notre raison d'être.



Serge Brelin



**« Rien ne peut être appris à l'intelligence qui ne soit déjà connaissance cachée, en puissance dans l'âme qui s'épanouit. De même, toute perfection dont l'homme extérieur est capable n'est que la réalisation de l'éternelle perfection de l'Esprit au-dedans de lui. Nous connaissons le Divin et devenons le Divin parce que déjà nous le sommes dans notre nature intime. Tout enseignement est une révélation, tout devenir un déploiement. La réalisation de soi est le secret ; la connaissance de soi soutenue par une conscience croissante sont les moyens et le procédé. »**

**Sri Aurobindo**

## **Les quatre aides — le Gourou**

*Ce texte est tiré d'une série de douze leçons que Kireet Joshi a données aux élèves de Super School. Le sujet en était le premier chapitre de La Synthèse des Yoga de Sri Aurobindo : « Les quatre aides ». Comme l'écrit Sri Aurobindo dans l'introduction de ce chapitre : « C'est par l'action combinée de quatre grands auxiliaires que la siddhi du yoga — la perfection qui vient de la pratique du yoga — peut être atteinte. En premier lieu, la connaissance des vérités des principes, des pouvoirs et des procédés qui gouvernent la réalisation (shâstra). Ensuite, un travail patient et persévérant suivant les lignes tracées par la connaissance : c'est la force de l'effort personnel*

*(outsâha). Troisièmement, pour soulever notre connaissance et notre effort et les faire entrer dans le domaine de l'expérience spirituelle, interviennent la suggestion directe, l'exemple et l'influence de l'Instructeur (gourou). Enfin, le concours du temps (kâla), car pour toute chose il est un cycle d'action et une période de mouvement divin. » Ainsi, lors de ces cours ont été successivement explorés ces quatre auxiliaires. Nous présentons ici un extrait du cours de Kireet Joshi sur la troisième de ces aides sur le chemin de la perfection de soi, c'est-à-dire le gourou, ou l'Instructeur comme l'appelle Sri Aurobindo.*

« Troisièmement, pour soulever notre connaissance et notre effort et les faire entrer dans le domaine de l'expérience spirituelle, interviennent la suggestion directe, l'exemple et l'influence de l'Instructeur (gourou). » Dans cette phrase il y a trois choses. La première, c'est de « soulever notre connaissance et notre effort ». Par notre effort nous levons la main. Alors le maître vient pour soulever cette main qui est déjà tendue vers le haut. Telle est la première fonction du maître : soulever notre connaissance et notre effort, et notre effort est soulevé si haut que nous pouvons entrer dans l'expérience spirituelle. Puis viennent trois mots importants, « la suggestion directe, l'exemple et l'influence ». Ce sont les trois mots-clefs de tout processus d'enseignement. Le professeur suggère beaucoup plus qu'il n'enseigne. Il y a une différence entre enseigner et suggérer. Un bon professeur suggère. Même ses cours, s'il en donne, doivent être faits sous forme de suggestions. Ce n'est pas un despote qui donne des ordres qui doivent être obéis et exécutés. Un bon professeur suggère bien plus qu'il n'instruit. Il se donne en exemple, il n'enseigne pas mais

accomplit en lui-même ce qu'il veut transmettre aux autres. Il donne un exemple.

Puis vient l'influence. Qu'est-ce que l'influence ? L'influence est une radiation qui vient d'une proximité. Un bon professeur est celui qui peut être proche de ses élèves, qui peut avoir une grande intimité avec eux — à moins qu'un professeur ne devienne proche de ses étudiants il ne peut avoir d'influence. Si le Divin nous influence, c'est parce qu'il est très proche de nous. C'est à cause de l'intimité qu'il a avec nous que son influence irradie en nous. L'Instructeur divin est notre ami le plus intime et il nous démontre tout le temps cette intimité et sa présence — c'est ce qui rayonne et par ce rayonnement l'identité avec le Divin est ressentie. Donc, l'instrument du professeur est la proximité, mais ce n'est pas une proximité physique. Il ne s'agit pas de la position que le professeur occupe dans l'environnement physique de l'élève, il s'agit d'une proximité intérieure. Quelle est l'intensité de sa présence intérieure ? Souvenez-vous de l'histoire de Draupadi qui, alors qu'elle était dévêtue en pleine assemblée, au milieu d'une foule de gens qui se pressaient autour d'elle comme des loups sans que personne ne vienne à son aide, s'est tournée vers Sri Krishna et, du fond de son cœur, a prié. Le Divin ne mit pas longtemps pour venir à son secours : Draupadi fut sauvée instantanément. Bien sûr c'est une histoire, mais cela peut arriver. Ce n'est pas un mythe, ce n'est pas une simple fiction. De telles choses peuvent arriver instantanément, car tel est le pouvoir de la prière authentique. C'est cela, la proximité. Et de cette proximité émane une radiation. Le professeur divin murmure toujours à nos oreilles. Et le professeur humain qui se tient tout près du professeur divin, lui aussi murmure à nos oreilles. C'est pourquoi le plus grand des enseignements se trouve dans les *Upanishads*. Vous êtes assis à côté du professeur, vous êtes tout près de lui. Le meilleur enseignement est celui qui est donné par le professeur, pas par des discours, seulement par un mot murmuré à l'oreille. Un seul mot peut nous transformer. Un bon professeur murmure dans l'oreille de l'enfant : « Peux-tu être comme cela ? », et à l'instant le caractère de l'enfant peut changer. Un seul mot du professeur à l'enfant, dans cette intimité, et un caractère colérique peut être transformé. Un professeur dit à l'enfant, avec le sens de cette intimité : « Comment peux-tu te mettre dans une telle colère ? » et, à la seconde, tout sentiment de revanche peut disparaître. Tel est le pouvoir de l'influence.

Une question que nous nous posons sur tous les professeurs, c'est : « Quelle est sa méthode, son système ? » Comment enseigne-t-il ? Quelle situation crée-t-il pour enseigner ? Toutes les écoles sont des systèmes. Dans ces systèmes, vous avez des salles de classes, vous avez des livres, vous avez des leçons, des emplois du temps, des programmes à suivre. Mais quelle est la méthode, quel est le système de l'Instructeur divin ? Et Sri Aurobindo nous dit : « Il n'a pas de méthodes et il a toutes les méthodes. » Il n'y a rien de spécial ou d'unique. Nous ne pouvons pas dire : « Voilà son système ». Frappe-t-il ses étudiants, les soulève-t-il, les aime-t-il, enseigne-t-il tout le temps ou seulement à certains moments et d'une certaine façon ? Il n'a pas de méthode et il a toutes les méthodes. Oui, car il les utilise toutes, il utilise chaque méthode qui est appropriée à l'élève. C'est pour cette raison que, lorsque nous parlons de libre progrès, nous insistons tellement sur l'individu. En fait, il n'y a pas de méthode. Qu'est-ce qui va élever un élève dans une classe particulière ou tous les élèves dans une classe collective ? Cela dépend. Ainsi ne faites

pas de règle et ne dites pas qu'il n'y aura désormais que des classes individuelles et plus de classes groupées, ou le contraire, car l'enseignement de l'Instructeur divin n'est pas comme cela. Tout dépend de celui qu'il aura en face de lui. Maintenant Sri Aurobindo répond à cette question en détail.

« Son système est une organisation naturelle des processus et des mouvements les plus hauts dont la nature est capable. » Il connaît bien la nature de chacun. Il sait qui est Samaï [nom d'un élève de Last School] et comment Samaï peut être soulevé, ce qu'il y a de meilleur dans sa nature, comment les différents éléments de sa nature peuvent être coordonnés, et dans quelle attitude il se trouve. Dans la vision du Divin, chaque élément de la nature a derrière lui une suprématie divine. Si je suis faible, il y a derrière cette faiblesse la force divine ; si je suis terne, il y a derrière ce manque d'éclat la lumière divine. Derrière chaque chose se tient le Divin dans toute sa gloire. Ainsi il connaît la nature de chacun de nous : notre faiblesse, notre apathie, et il sait comment les guérir. Et pour chacun de nous il organise les choses de telle manière que, tout doucement, tout en nous-mêmes fleurit, s'épanouit et devient magnifique. Il connaît les moments de chacun : le moment où il doit fleurir, où il doit dormir, où il doit se reposer et se détendre. Jamais il ne force, mais il crée et organise ce qui est le plus naturel à chacun.

« Les mouvements supérieurs s'appliquent aux détails les plus infimes et aux actions apparemment les plus insignifiantes avec autant de soin et de minutie qu'aux plus grandes, et finissent par tout soulever dans la Lumière et tout transformer. » Que vous connaissiez le Divin ou non, que vous vous soyez placé entre ses mains ou pas, il est toujours votre professeur et toujours il vous soulève. Toutefois si vous en êtes conscient, votre progression devient très rapide, c'est presque miraculeux. Sri Aurobindo avait dit un jour à un de ses disciples qu'en très peu de temps il avait tellement progressé qu'il était comme un boiteux qui aurait jeté ses béquilles et se serait mis à courir à toute vitesse. Si nous nous mettons consciemment entre les mains du Divin, nous pouvons aller très vite. Lorsque nous sommes inconscients, nous sommes ce que nous sommes à ce moment-là, et pourtant là encore, le Divin s'efforce constamment de nous soulever en combinant les éléments de notre nature de la bonne façon et en nous donnant les expériences qui sont nécessaires à notre croissance. Mais si vous allez vers lui consciemment et que vous vous remettiez entre ses mains, alors votre progression sera extrêmement rapide parce qu'il s'occupera de tout jusqu'aux moindres détails. À ses yeux il n'y a rien de grand ou de petit, tout est d'une égale importance. Nous faisons des distinctions de grand et de petit car nous avons la vue courte, mais aux yeux du Divin il n'y a rien de grand et rien de petit. Ainsi le Divin se déverse constamment dans tous les détails et les soulève. Quelle quantité de lui-même déverse-t-il, de quelle façon ? Cela dépend de chacun. Donc, il n'y a pas de système particulier ni de méthode particulière. Tout ce qui conviendra au progrès sera la méthode utilisée. « Car dans son yoga, rien n'est trop petit pour être utilisé et rien n'est trop grand pour être tenté. »

« De même que le serviteur et disciple du Maître ne doit pas avoir d'orgueil ni d'égoïsme car d'en haut tout est fait pour lui, de même il n'a aucun droit de se décourager à cause de ses insuffisances personnelles ou des trébuchements de sa nature. » C'est une immense promesse faite à chaque disciple, à chaque étudiant : ne vous préoccupez pas de vos défauts. Le Maître est au

travail, vous êtes entre ses mains, et il peut apporter la lumière nécessaire, la force nécessaire, la connaissance nécessaire, la compétence nécessaire — tout ce qui est nécessaire. « Car la force qui travaille en lui est impersonnelle (ou supra-personnelle) et infinie. »

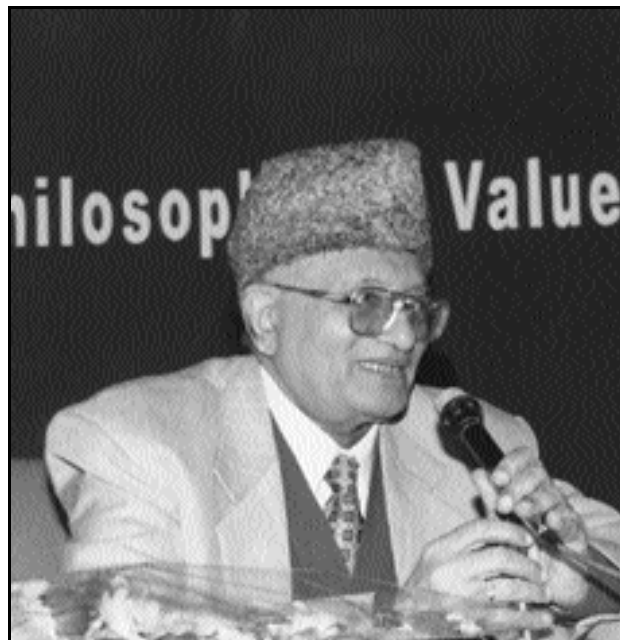
« Reconnaître pleinement ce Guide intérieur, Maître du yoga, lumière et seigneur de tous les sacrifices, but de tous les efforts, est d'une importance capitale sur le chemin de la perfection intégrale. » Pour le moment le Maître suprême est voilé et nous ne le reconnaissons pas. Et aussi longtemps que nous ne le reconnaissons pas, la rapidité de notre travail et la vitesse à laquelle nous progressons sera ce qu'elle est. Mais si nous le reconnaissons !... Mais attention, il s'agit là d'une reconnaissance complète, pas d'une reconnaissance ordinaire — Sri Aurobindo parle d'une reconnaissance complète : « Reconnaître pleinement ce Guide intérieur, Maître du yoga, lumière et seigneur de tous les sacrifices, but de tous les efforts... » Lorsque nous reconnaissons le Maître avec toutes ses qualités, le Maître qui est le Seigneur, qui est la lumière, celui qui est le but de tout sacrifice et de tout effort, alors nous atteignons la perfection intégrale. Et cette perfection ne peut s'accomplir sans une reconnaissance totale du Maître. C'est pour cela que l'on dit que, sans guide, il est impossible d'y arriver. Mais là encore, il ne s'agit pas d'un professeur humain, il faut reconnaître l'Instructeur divin. Et cet instructeur se trouve en nous, et plus nous le reconnaissons, plus nous nous rapprochons de lui et parvenons à la perfection.

« Peu importe que nous le considérons tout d'abord comme une Sagesse, un Pouvoir, un Amour impersonnels derrière toute chose, comme un Absolu se manifestant dans le relatif et attirant à lui le relatif, comme notre Moi suprême et comme le Moi suprême de tout, comme une Personne divine en nous et dans le monde, sous l'un des innombrables noms et l'une des innombrables formes de Lui (ou d'Elle), ou comme un idéal conçu par le mental. » C'est sous cette forme particulière qu'au début vous le reconnaîtrez. Mais que vous le reconnaissiez de cette façon-ci ou de cette façon-là, ou encore d'une autre façon, cela n'a aucune importance. Commencez par le reconnaître ! Reconnaissez-le comme personnel ou comme impersonnel, faites comme vous voulez ! Comme le dit Krishna dans la Bhagavad Gita : « *Ye yathâ mâm prapadyante tâms tathaiva bhajâmyaham.* » — « De la façon dont ils m'approchent, ainsi je les approche. »

Si vous croyez qu'il vous aime immensément, il vient à vous avec un amour immense ; si vous croyez qu'il est en colère contre vous, il vient vers vous avec colère ; si vous croyez que c'est un tyran, il vient à vous comme un tyran ; si vous croyez qu'il est impersonnel, il vous faudra faire un immense effort pour l'approcher ; si vous croyez qu'il est tout le temps derrière vous, il est tout le temps derrière vous ; si vous croyez qu'il est en face de vous, il est en face de vous ; si vous croyez que c'est un enfant, alors il est votre enfant ; si vous croyez que c'est votre père, il est votre père. La forme sous laquelle vous choisissez de le regarder ne dépend que de vous. Faites donc à votre manière et choisissez ce que vous voulez que le Divin soit pour vous. Au début vous choisirez une forme ou une autre, mais ultimement tous ses aspects se révéleront à vous les uns après les autres. Vous commencez par l'un d'entre eux et graduellement le Divin se manifestera dans son intégralité.

□

Traduit par Ashatit



## Éducation aux valeurs

*En janvier dernier quelques Auroviliens ont été invités à participer à un séminaire national organisé par le Conseil Indien de Recherche en Philosophie (Indian Council of Philosophical Research (ICPR), qui est la plus haute instance gouvernementale dans ce domaine. Le président de cette organisation est depuis deux ans notre grand ami Kireet et c'est pourquoi Auroville est associée à certains de ses travaux. Le sujet « Philosophie de l'éducation aux valeurs : théorie et pratique », est au cœur des préoccupations de Kireet dans le domaine de l'éducation, qui a toujours été son champ d'action principal, que ce soit à l'Ashram sous la direction de Mère ou au gouvernement central et à Auroville.*

*Ce séminaire national avait lieu à Delhi du 18 au 20 janvier à l'Université Jamia Hamdard (université musulmane). Nous étions quatre invités (Alain, Deepti, Don et Suzie) et, pour l'occasion, on nous a conféré des titres de « Professeur », ce qui n'a pas manqué de nous amuser. Comme, en dehors des présentations des conceptions éducatives de grandes figures indiennes du passé, il était beaucoup question de pratique, c'est surtout dans ce dernier domaine que s'est inscrite notre participation, à l'exception de Deepti qui avait pour sujet (intimidant) : la philosophie de l'éducation de Sri Aurobindo. Suzie a présenté, et c'était très vivant au milieu d'un séminaire parfois un peu formel, certaines expériences éducatives menées à Auroville, notamment dans le domaine de l'éducation du corps. Alain a parlé de deux livres conçus et réalisés à Auroville, The Aim of life et The Good Teacher and the Good Pupil, qui traitent, au travers de sélections de textes et d'histoires, de concepts cruciaux dans le domaine de l'éducation aux valeurs, et Don, d'un vaste projet visant à créer des programmes concrets pour différents aspects de l'éducation aux valeurs.*

*Trois jours assez chargés avec des sessions qui durent parfois jusqu'à sept ou huit heures du soir, un bilan difficile à évaluer en termes de son impact concret dans l'immensité du champ éducatif indien (plus de deux cents millions d'élèves et étudiants, des millions de professeurs !) mais sûrement un pas de plus, probablement*

*pas négligeable, dans l'indispensable sensibilisation des milieux éducatifs et des milieux dirigeants quant au caractère crucial d'une éducation aux valeurs adaptée aux réalités de la vie moderne que l'Inde vit de plus en plus. Il y a en effet un risque non négligeable que les racines magnifiques de l'immense culture indienne se trouvent ensevelies sous l'avalanche des stéréotypes occidentaux, d'autant que le système éducatif mis en place par les Anglais au XIX<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion de Lord Macaulay\* et encore largement suivi de nos jours ne donne pratiquement pas de place à l'héritage culturel indien.*

*Nous présentons ici une interview de Kireet Joshi, menée avant ce séminaire. Répondant aux questions de Mahendra Ved, il explique pourquoi il est temps de réparer les dégâts causés par Macaulay.*

*MV. — Comment est né le concept de philosophie d'une éducation basée sur les valeurs ?*

KJ. — Indira Gandhi fut la première à promouvoir l'idée dans les années 80. Elle fit la distinction entre la religion d'un côté, qui ne peut être promue au sein d'un Etat laïque, et les valeurs spirituelles de l'autre. « Nous devons d'abord transmettre une éducation basée sur les valeurs à nos enseignants », disait-elle.

Nous avons alors mis en place des programmes de formation pour ces enseignants, suivant les recommandations de la Commission de D.P. Chattopadhyaya. On constitua également un Conseil National pour l'Éducation des Enseignants. Le mouvement alla encore plus loin lorsque P.V. Narasimha Rao devint ministre de l'Éducation sous le gouvernement de Rajiv Gandhi. La politique nationale en matière d'éducation fut présentée, et plusieurs débats suivirent. Il existe un lien étroit entre ce que perçut alors Indira Gandhi, et ce que Murli Manohar Joshi essaie de réaliser aujourd'hui. Une éducation basée sur les valeurs est plus appropriée que jamais, alors que libéralisation, privatisation et globalisation (L.P.G.) se développent à grande vitesse. Si nous devons participer à ce mouvement de façon significative et préserver cependant notre identité, la priorité doit être donnée à nos enseignants.

*MV. — Dans cette optique, quel rôle joue l'ICPR ?*

KJ. — Nous sommes attachés à l'étude des philosophies qui entrent dans les valeurs, à les relier à l'axiologie, qui est l'étude des valeurs comme vérité, devoir, bonté. La logique, l'esthétique, l'éthique, font toutes partie de cet exercice inter-disciplinaire.

Une série de séminaires est prévue. Le premier débutera le 18 janvier prochain. La philosophie n'a pas de frontières, et toutes sont étudiées au sein de l'ICPR. Nous nous concentrons en ce moment sur la philosophie indienne : comment la rendre utile à la société ? Là, l'Inde peut mener le débat d'une façon globale. L'éducation ne pourra jamais s'épanouir si on ne lui donne pas une base philosophique. Elle restera un passeport pour l'emploi et rien d'autre. Mais si une société veut adopter des valeurs, celles-ci doivent être identifiées puis transmises. Mais elles doivent être d'abord débattues. Si on arrive à une conclusion, on doit alors donner l'élan et l'orientation pour d'autres débats

\* Thomas Babington Macaulay (1800-1859), un des architectes de l'établissement de l'Empire britannique en Inde. Il énonça un programme d'éducation destiné à déraciner toute culture indienne.

concernant la théorie et puis passer à la mise en pratique.

Lors du séminaire, nous discuterons de la contribution de la littérature à l'éducation orientée vers les valeurs. Ce sujet n'a jamais été débattu auparavant. Nous avons invité des professeurs de langue et de littérature. Nous choisirons les cinq plus grandes figures de la renaissance indienne : Gandhi, Tagore, Vivekananda, Sri Aurobindo et Dayananda Saraswati. Nous sommes en train de préparer un exposé sur chacun de ces personnages. Nous voulons découvrir à quel point l'éducation de Macaulay a détruit les valeurs indiennes. Après l'indépendance, nous l'avons adoptée partout. Il est temps d'arrêter et de réfléchir à l'ampleur des dégâts qu'elle a causés. Elle a produit la force de travail anglicisée la plus nombreuse du monde, mais elle a empêché l'Inde de s'épanouir. Comment enseigner des valeurs dans une société si corrompue, tant sur le plan matériel que spirituel ? Le seul moyen, c'est l'éducation. Les éducateurs doivent poser des questions et chercher des réponses. Il n'y a pas d'autre moyen. Le système éducatif de Macaulay a chassé de notre société la poésie, la musique et l'art. Nous n'avons réintégré aucun des trois après l'indépendance. L'étude de la poésie (différente de celle des poèmes) n'a pas de place dans notre système éducatif. Étudions-nous Valmiki, Kalidasa, Vyasa ? Nous avons compartimenté l'éducation et l'avons dépouillée de ses valeurs culturelles. Le résultat, c'est que nous n'avons aucun système éducatif mais seulement un système d'examens. Nous avons absorbé seulement les valeurs négatives de l'Occident. À l'inverse de celui-ci, nous avons rarement eu de débat sur ce que nous enseignons à nos étudiants.

*MV. — Vous préconisez une révision non seulement de l'éducation et de sa philosophie, mais de notre histoire également ?*

KJ. Tous les grands leaders, de quelque parti ou philosophie qu'ils aient été, ont ressenti le besoin de revoir l'histoire et l'éducation. Nous nous devons de le faire, car les deux nous ont été légués par les Anglais. Ce que nos ancêtres ont écrit, je n'en ai pas entendu parler à l'école. Les Upanishads sont le sommet de la littérature indienne. Un écrivain ou un penseur peut-il le démontrer sans que ce soit dilué dans ce que nous ont légué les Anglais et l'Occident ? Sri Aurobindo était une exception. Tagore en était une autre, sa Geetanjali est réellement une Upanishad moderne.

Nous parlons de de notre indianité de façon superficielle. Quel est ce concept ? Nous parlons de « nature indienne », mais en avons-nous réellement approfondi le sens ? Nous devons vraiment étudier en profondeur comment nous avons réagi aux complexités sociologiques. Nos enfants ont besoin de connaître notre philosophie, notre mythologie.

*MV. — Ne sommes-nous pas en train de devenir exclusifs et isolationnistes, en acceptant tout ce qui est hindou sans juger si c'est approprié aujourd'hui ?*

KJ. — Vous êtes dans l'erreur. La philosophie indienne est un débat constant. Le bouddhisme dévia radicalement de la pensée védique. Le jaïnisme, un peu moins. L'Inde ancienne fut témoin d'un bouillonnement constant entre orthodoxie, surnommée à tort ordre brahmanique, et ordre bouddhiste. La pensée indienne fut hautement analytique, extrêmement synthétique, explorant les

extrêmes pour revenir assimiler les idées et pensées nouvelles. La pensée indienne inclut à la fois le théisme et l'athéisme spirituel, dont le bouddhisme et le jainisme sont les meilleurs exemples. À l'autre bout, on trouve l'athéisme matériel de Charvaka\*. L'islam et le christianisme n'ont posé aucun problème d'assimilation.

Lorsque sont entrées chez nous les pensées et les philosophies d'autres cultures, nous les avons assimilées, et ce processus nous a enrichis. Ce point fondamental doit être compris et mis en lumière si l'on veut comprendre la nature indienne. La synthèse défendue par Akbar et Nanak, les idées de Ramakrishna et de Sri Aurobindo font partie d'un processus constant qui se développe dans le passé. Ce processus doit se poursuivre énergiquement et doit être transmis au peuple.

Nous insistons sur le fait que la religion est un choix individuel. Nous ne devons pas nous quereller à ce sujet. Dans le débat sur conviction et connaissance, la première ne doit pas être remise en question, alors que la seconde peut et doit l'être. Je crois qu'il faut toujours avoir le courage de tout remettre en question. Il faut combattre l'ignorance. Le problème surgit lorsqu'il y a confusion entre les deux.

*MV. — Comment tout cela peut-il s'appliquer à notre XXI<sup>e</sup> siècle ?*

*KJ. — À travers une série de séminaires, nous allons débattre des valeurs que nous devrions inculquer aujourd'hui. C'est un processus à la fois objectif et subjectif. La question que nous avons choisie d'étudier est de savoir comment les transmettre à la société au sens large. Les moyens pourront être divers : poèmes, pièces de théâtre, tragédies, etc. Ce sera l'hypothèse principale. Notre siècle a besoin de nouvelles histoires. Nous sommes en train de revenir au passé pour y puiser ce qui est approprié au présent.*

C'est un énorme défi pour les éducateurs. Une recherche : comment faire cela sans introduire les dieux. Nous devons faire sortir le symbolisme du passé et du présent. Trois cents histoires ont déjà été glanées. Nous espérons qu'elles feront partie du programme scolaire. À travers elles, nous voulons donner aux enfants une vraie vision de l'Inde.



Traduit par Hélène B.

**Je ne sais ni le sanscrit, ni l'arabe. Mais j'ai fait tout ce que je pouvais pour me former une idée de leur valeur. J'ai lu des traductions des œuvres les plus célèbres en sanscrit et en arabe. J'ai discuté, ici et en Angleterre, avec des érudits versés dans les langues orientales. Je suis tout à fait prêt à évaluer les connaissances orientales d'après les critères des orientalistes eux-mêmes. Eh bien, je n'en ai jamais trouvé un seul pour nier le fait qu'une seule étagère d'une bibliothèque européenne valait toute la littérature de l'Inde et de l'Arabie.**

**Macaulay, *Minutes on Education*, 1835**

\* Charvaka : selon la tradition, le fondateur des doctrines matérialistes, sceptiques, réfutant l'existence de l'âme, du karma, et d'une existence après la mort. Par extension, on donne le nom de Charvaka à toutes les doctrines philosophiques matérialistes et à leurs philosophes, dénommées aussi *nāstika*, « ceux qui nient » l'autorité des Vedas.

## Organisation d'Auroville

*(Une expérience vers l'idéal d'une anarchie divine)*

*Le texte qui suit, rédigé par les membres auroviliens du Comité pour l'Unité, est une tentative pour énoncer les bases sur lesquelles doit être établie toute organisation d'Auroville. C'est aussi une recherche en vue de comprendre ce que devraient être le rôle et les responsabilités de l'Assemblée des Résidents.*

\* \* \*

**— Quelle organisation politique désirez-vous pour Auroville ?**

**— Il me vient une définition amusante : une anarchie divine. Mais le monde ne comprendra pas. Il faut que les hommes prennent conscience de leur être psychique, et spontanément s'organisent sans règles et sans lois fixes, c'est l'idéal.**

**Pour cela, il faut être en contact avec son être psychique, que l'on soit dirigé par lui, et que l'autorité et l'influence de l'ego disparaissent.**

**Mère**

\* \* \*

**Une compréhension subjective plus profonde, plus vaste, plus grande et plus spiritualisée du moi individuel et collectif et de sa vie, une confiance croissante en la lumière spirituelle et en des moyens spirituels de résoudre définitivement nos problèmes, telle est la seule voie qui puisse conduire à une perfection sociale véritable. Le libre règne, c'est-à-dire la direction, l'autorité et l'influence prépondérantes de l'homme spirituel développé (et non du prêtre à demi spiritualisé, du saint, du prophète ni du religioniste sectaire), tel est notre espoir pour diriger divinement l'espèce humaine. Seule, une société spiritualisée peut instaurer le règne de l'harmonie individuelle et du bonheur collectif, ou — pour employer les termes les plus expressifs que nous puissions trouver, encore qu'ils soient sujets aux abus de la raison et des passions — un nouveau genre de théocratie, qui sera le royaume de Dieu sur la terre, un gouvernement de l'humanité par le Divin, dans le cœur et dans le mental des hommes.**

**Sri Aurobindo**

### I. L'organisation d'Auroville et la Loi d'Auroville

Quelle que soit sa structure, une organisation interne d'Auroville doit être établie sur les indications principales données par la Mère. Elle doit aussi se situer dans le cadre légal défini par l'Auroville Foundation Act, 1988.

#### 1. L'esprit de l'Auroville Foundation Act : ses caractéristiques uniques

Ainsi que l'a expliqué Shri Kireet Joshi, l'un des principaux architectes de l'Auroville Foundation Act, il est très important que les résidents d'Auroville comprennent : « Cette loi (Auroville Foundation Act) a des caractéristiques uniques qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Si vous lisez entre les lignes, vous verrez que la loi est formulée de telle manière qu'elle facilitera l'instauration de ce que Mère avait appelé l'anarchie divine. Bien sûr, ce n'est écrit nulle part en ces termes dans le texte de loi, mais cela va dans ce sens. Sri Aurobindo a parlé de ce qu'il appelle la « théocratie ». Le mot théocratie est aujourd'hui très mal compris et, de ce fait, employé abusive-



ment. L'anarchie divine n'est rien d'autre que le gouvernement du Divin. Comme le gouvernement du Divin se trouve à l'intérieur de chacun, l'individu n'est pas dirigé par quelqu'un situé à l'extérieur de lui-même. Il n'y a donc pas de souverain qui soit extérieur aux individus eux-mêmes. Ainsi, comme c'est le Divin qui gouverne tous les individus, c'est le Divin qui réalise l'unité tout en permettant la diversité. C'est pour cette raison que c'est une anarchie, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de gouvernement imposé de l'extérieur. Que ce soit dans le système monarchique, oligarchique ou dans n'importe quel système démocratique, les lois sont imposées de l'extérieur. Toutes les formes de gouvernement qui ont été conçues dans l'histoire sont des systèmes où le gouvernement est attribué à une autorité établie à l'extérieur de l'individu. C'est pourquoi si une loi donne aux individus l'entière liberté de grandir et de se développer, et s'il est clairement formulé dans le texte de loi que cette liberté doit être garantie, alors on peut se sentir libre. Si une tentative quelconque était faite pour restreindre cette liberté, il y a une clause qui donne à un comité la responsabilité de rappeler au Conseil d'administration d'Auroville que cette liberté ne peut ni ne doit être entravée. De plus, le texte de loi ne fixe aucune forme particulière de gouvernement. Parfois les gens qui voient cela de l'extérieur pensent que c'est une lacune. Mais c'est en fait une sauvegarde contre toutes sortes d'impositions. Ainsi, on peut dire qu'une liberté totale est donnée à l'Assemblée des résidents pour expérimenter et pour chercher, pour concevoir et élaborer les formes par lesquelles l'anarchie divine pourra être réalisée. Si les résidents d'Auroville sont mûrs pour manifester cet état de conscience et savent comment le faire, la liberté de l'établir leur est garantie par la loi. D'autre part, bien qu'il y ait un Conseil d'administration qui, vu de l'extérieur, semblerait pouvoir imposer un contrôle, surveiller, diriger ou intervenir, qui pourrait s'ériger en autorité finale, ce Conseil est requis par la loi de la Fondation de consulter l'Assemblée des résidents. Il y a, de plus, des dispositions qui établissent que c'est l'Assemblée des résidents qui organisera toutes les activités d'Auroville. Il n'y a pas une seule activité que l'Assemblée des résidents ne puisse organiser. Par conséquent, je trouve que l'intention qui est celle de Mère qu'Auroville soit un lieu de recherche — particulièrement en ce qui concerne le concept d'anarchie divine — est respectée, et si les résidents d'Auroville décident d'en concevoir les formes d'organisation et de développement, ils le peuvent parfaitement dans le cadre de la loi. Telles sont les principales caractéristiques de la loi de la Fondation d'Auroville. »

## 2. Fonctions de l'Assemblée des résidents, d'après l'Auroville Foundation Act

Selon l'Auroville Foundation Act, les fonctions de l'Assemblée des résidents sont les suivantes :

« Permettre l'admission ou provoquer l'exclusion de personnes dans le registre des résidents en accord avec les règles établies dans l'article 32.

« Organiser diverses activités en rapport avec Auroville.

« Définir le plan directeur d'Auroville et faire les recommandations nécessaires pour que les organisations engagées dans les activités se rattachant à Auroville soient reconnues et approuvées par le Conseil d'administration.

« Recommander à l'approbation du Conseil d'administration les propositions de collecte de fonds pour Auroville. »

## II. Définition et rôle de l'Assemblée des résidents

### 1. Définition de l'Assemblée des résidents

Selon l'Auroville Foundation Act, « l'Assemblée des résidents est composée de tous les résidents d'Auroville qui sont, au jour fixé, inscrits dans le registre des résidents maintenu selon cet article ». Avant de tenter de définir l'Assemblée des résidents d'Auroville, il est important de préciser que par « Auroville » nous entendons la cité internationale dont la charte a été proclamée par la Mère, le 28 février 1968.

La première proposition de la Charte d'Auroville est la suivante : « Auroville n'appartient à personne en particulier. Auroville appartient à l'humanité dans son ensemble. »

À cet égard, la raison d'être d'Auroville est de servir les plus hauts intérêts de l'humanité, à savoir :

1. Être la première réalisation de l'unité humaine basée sur l'enseignement de Sri Aurobindo.

2. Contrecarrer les conséquences néfastes de l'erreur que l'humanité a commise en créant de formidables moyens de destruction.

3. Devenir un laboratoire où les problèmes du monde moderne seraient représentés et étudiés en profondeur afin que des solutions soient trouvées à ces problèmes.

4. Devenir le berceau du surhomme annoncé par Sri Aurobindo et la Mère\*.

5. Poursuivre la recherche d'une vie divine sur terre, non par des moyens mystiques, mais d'une manière expérimentale, et sans avoir recours à la religion.

La deuxième proposition de la Charte est : « Mais pour séjourner à Auroville, il faut être le serviteur volontaire de la Conscience Divine. »

« Sont conviés à Auroville, dit la Mère, tous ceux qui ont soif de progrès et aspirent à une vie plus haute et plus vraie. »

Dans « Un Rêve », la Mère déclare aussi : « Il devrait y avoir quelque part sur la terre un lieu dont aucune nation n'aurait le droit de dire : « Il est à moi » ; où tout homme de bonne volonté ayant une aspiration sincère pourrait vivre librement comme un citoyen du monde, et n'obéir qu'à une seule autorité, celle de la suprême vérité.... »

Enfin la Mère a précisé : « Auroville est un centre d'évolution accéléré où l'homme doit commencer à changer son monde par le pouvoir de l'esprit intérieur. »

Par conséquent, on peut dire que l'Assemblée des résidents est composée d'individus qui « ...ont soif de progrès et aspirent à une vie plus haute et plus vraie », sont les « serviteurs volontaires de la Conscience Divine », n'obéissent « qu'à une seule autorité, celle de la suprême vérité » et s'efforcent de manifester un monde nouveau « par le pouvoir de l'esprit intérieur. »

\* Par surhomme il ne faut pas comprendre le surhomme de Nietzsche, mais l'état de conscience que Sri Aurobindo décrit ainsi : « Quand le cœur plein d'amour est tranquilisé par la connaissance en une extase calme, quand les mains puissantes du Pouvoir œuvrent pour le monde en une plénitude radieuse de joie et de lumière, quand le cerveau lumineux du savoir accepte et transforme les inspirations obscures du cœur et se prête à l'action de la Volonté supérieure, quand tous ces dieux se fondent ensemble sur une âme de sacrifice vivant en unité avec le monde et acceptant toutes choses pour les transmuier, alors les conditions sont réunies pour que l'homme transcende son état. C'est cela la voie divine de la surhumanité, ce n'est pas une affirmation de soi arrogante, musclée, brillamment égoïste et régnant sur une humanité asservie. »

## 2. Rôle et responsabilités de l'Assemblée des résidents

Puisque, d'après la Charte : « Auroville appartient à l'humanité dans son ensemble » et que « pour séjourner à Auroville, il faut être le serviteur volontaire de la Conscience Divine », le rôle de l'Assemblée des résidents est d'insister auprès de tous les résidents d'Auroville sur les points suivants :

a) Une quête est nécessaire pour la découverte de la Conscience divine.

b) La discipline est nécessaire pour servir la Conscience divine.

Il peut être suggéré que ce rôle fondamental soit réitéré à l'occasion de toute réunion de l'Assemblée des résidents et que toutes les délibérations de cette dernière visent à remplir ce rôle. Ainsi, l'Assemblée des résidents doit assumer les responsabilités suivantes :

1. Veiller à ce que les idéaux pour lesquels Auroville a été créée se réalisent.

2. Organiser et harmoniser, par l'encouragement de la bonne volonté et de la discipline collective, les diverses activités se rapportant à la manifestation d'Auroville.

3. Veiller à ce que les résidents d'Auroville soient pourvus du cadre d'action nécessaire pour mener librement à bien les activités relatives à la réalisation des ces idéaux.

4. Harmoniser les vues contraires parmi les résidents qui affectent l'ensemble d'Auroville, ses idéaux et son avenir.

5. Promouvoir le développement de l'âme de groupe.\*

6. S'efforcer, pour atteindre les buts mentionnés ci-dessus, d'utiliser à tout moment des méthodes expérimentales par le développement de nouvelles facultés psychologiques et spirituelles.

### III. Processus de décision

Ainsi que Mère l'a clairement précisé, la seule autorité à laquelle on doit obéir est celle de la Vérité suprême, et c'est à cette lumière qu'on doit voir l'Assemblée des résidents : un point de référence de la constante recherche de la Vérité suprême et l'obéissance à la Vérité suprême. Mais dans la quête de cette Vérité, le point de référence ultime est la Charte d'Auroville et les idéaux d'Auroville énoncés par la Mère. Puisque l'une de ses principales responsabilités est de chercher à résoudre et harmoniser les vues contraires à propos de propositions ou de problèmes qui ont un impact sur le développement et le bien-être d'Auroville dans son ensemble, l'Assemblée des résidents doit énoncer la proposition ou le problème en question et étudier les méthodes et les moyens par lesquels les vues diverses peuvent être harmonisées.

Pour arriver à un accord, l'Assemblée des résidents peut élaborer des méthodes appropriées à la situation. Puisque les résidents d'Auroville, plutôt que de recourir à des procédures et des systèmes politiques extérieurs ayant prouvé leurs limitations, doivent, afin d'organiser et d'harmoniser tout ce qui a rapport avec Auroville, développer de nouvelles facultés psychologiques et spirituelles, les décisions de l'Assemblée des résidents doivent être idéalement basées sur des méthodes dont le but est d'arriver à l'harmonie à travers un résultat plus compréhensif et plus parfait. Afin d'avoir une idée de ce que pourraient être ces méthodes, il peut être utile de se référer à ce que la Mère a pu dire à ce sujet, c'est-à-dire :

« Pour établir à Auroville l'atmosphère harmonieuse

qui, par définition, doit y régner, le premier pas est, pour chacun, de regarder en lui-même ce qui est la cause des frictions et des mésententes. Car ces causes sont toujours des deux côtés et l'effort de chacun doit être de les supprimer en soi-même d'abord avant de rien exiger des autres. »

« Mettez-vous tous d'accord. C'est la seule manière de faire du bon travail. »

« Pour se mettre tous d'accord, il faut que chacun monte au sommet de sa conscience ; c'est sur les hauteurs que se crée l'harmonie. »

« Vous ne voyez que votre côté de la question, mais si vous voulez élargir votre conscience il vaudrait mieux regarder impartialement tous les côtés. Plus tard vous découvrirez que cette attitude a de grands avantages. »

« Tant que vous êtes pour les uns et contre les autres, vous êtes nécessairement en dehors de la vérité. »

« Pour chaque problème il y a une solution qui peut satisfaire tout le monde, mais pour trouver cette solution idéale, il faut que chacun le veuille, au lieu d'essayer d'imposer aux autres ses préférences. »

« Élargissez votre conscience et aspirez à ce que tous soient satisfaits. »

« ... Au point de vue spirituel je sais que, avec la bonne volonté, toutes les opinions peuvent s'accorder dans une solution plus compréhensive et plus vraie. C'est cela que j'attends des travailleurs d'Auroville. Non pas que les uns cèdent la place aux autres, mais au contraire que tous combinent leurs efforts pour arriver à un résultat plus compréhensif et plus parfait. »

« Et maintenant toutes les organisations humaines sont basées sur : le fait visible (qui est un mensonge), l'opinion publique (qui est un autre mensonge) et le sens moral qui est un troisième mensonge ! »

C'est à cette lumière que l'Assemblée des résidents peut élaborer certaines méthodes, par exemple :

1. Inviter tous les résidents qui sont prêts à étudier en profondeur un projet ou un problème donné à y consacrer leur énergie, de manière à ce qu'une solution soit trouvée.

2. Former un groupe d'étude qui examinera projet ou problème de tous les points de vue possibles et les présentera à l'Assemblée des résidents, laquelle verra comment le résultat de cette étude pourra être utilisé pour arriver à un accord.

3. Former un groupe d'arbitrage composé de tous ceux qui ont étudié le projet ou le problème en profondeur.

4. Toutes autres méthodes qui peuvent être suggérées par l'Assemblée des résidents.

Si tous ceux qui sont concernés y consentent, on peut définir différents niveaux d'approbation, lesquels constitueront une acceptation des décisions de différents types.

Conformément à l'Auroville Foundation Act, l'Assemblée des résidents a la possibilité, quand elle le juge nécessaire, de former des comités pour coordonner les diverses opérations inhérentes à son processus d'organisation et d'harmonisation.

Tout cadre pour l'organisation d'Auroville doit être considéré comme étant un pas expérimental intermédiaire vers la manifestation progressive de l'organisation politique idéale que Mère a appelée une « anarchie divine ». Cette structure expérimentale évoluera en fonction des besoins et de la croissance de la conscience collective.

□

Carel et Serge

\* Et combattre de manière efficace le développement de l'ego de groupe, signe de ce que Sri Aurobindo appelle « le faux subjectivisme ».



## Transcendance et immanence de la Loi

Tout projet d'organisation politique est confronté à la nécessité d'harmoniser les deux sources de légitimité de la Loi, transcendante (issue de principes permanents et universels : Dieu, les Droits de l'Homme, la Nation, la République) et immanente (le peuple, la communauté, les groupes sociaux, les citoyens). Souvent, le Parlement est l'expression de la légitimité immanente, et l'Exécutif celle de la légitimité transcendante, chacun combinant un élément de l'autre : ainsi en France, les députés assemblés sont la Nation une et indivisible et le président de la République est élu au suffrage universel des citoyens. Le rapport entre les deux pouvoirs est organisé par la Constitution. Il a fallu des siècles de tâtonnement à l'Europe pour inventer cette synthèse. On trouve en Inde une combinaison d'un autre type, car l'idée même de loi (dharma) est profondément différente, mais le travail de synthèse entre les deux sources de légitimité a dû, là aussi, aboutir à une combinaison..

Lors de la dernière Assemblée des résidents, le Président du Governing Board a ouvert cette question sans véritablement apporter de réponse : l'Assemblée, a-t-il dit en substance, est souveraine, à cette réserve près que seule la Volonté Divine peut être reconnue comme telle. Ainsi a-t-il réintroduit la dimension d'une valeur transcendante à la volonté collective : non, les Auroviliens ne peuvent pas décider ce qu'ils veulent, cela doit s'inscrire dans un schéma transcendant qui seul peut donner sens et validité à ce qu'ils décident. Mais quel peut être le rapport entre les deux ? Comment combiner souveraineté populaire et souveraineté du Divin ? Et comment inscrire ce rapport en un texte de loi ayant valeur constituante, c'est-à-dire organisant les relations entre les différents organes décisionnels ?

La réponse généralement donnée est celle de l'anarchie divine : le Divin immanent révélé en chacun des citoyens gouvernera la société par une loi spontanément harmonieuse d'auto-organisation. Cette réponse a l'inconvénient de laisser en blanc la période intérimaire qui précède cet état idéal. Un travail personnel et subjectif de découverte de soi devient la seule réponse à la question de nos rapports collectifs, sans chemin pour y parvenir ensemble. L'aventure collective disparaît. La tentation est grande, dès lors, de laisser le soin de cette organisation à un leader charismatique ou à une élite éclairée qui symboliserait l'aspiration commune à exprimer la volonté divine dans la vie collective, situation imparfaite mais reflétant quelque chose d'une aspiration commune. Les leçons de l'histoire comme la connaissance de nous-mêmes nous avertissent cependant de dangers inhérents à ce type de solution : les leaders éclairés se font happer par le pouvoir et, de serviteurs qu'ils étaient, deviennent des maîtres au non de l'Idéal. Ce piège est presque impossible à éviter. La part d'ombre que nous recelons trouve là une occasion sanctifiée de déploiement, et très rares sont ceux qui savent discerner ses stratagèmes, éblouis qu'ils sont par les lumières de l'idéal auquel ils aspirent. L'obsession du « pouvoir décisionnel », souvent rencontrée dans notre communauté, est en lui-même le signe de l'attirance hypnotique que le pouvoir tout court exerce sur nos consciences. Hypnotisés, nous sommes déjà sous son emprise.

Mère nous a donné quelques indications pratiques extrêmement précieuses, qui nous parlent d'une tout autre histoire : « Administrer, ce n'est pas gouverner », dit-elle. Mais alors qu'est-ce que c'est ? Si le but est de

manifeste la volonté divine, celle-ci ne doit-elle pas affirmer sa souveraineté, son autorité ? N'est-elle pas impérieuse ? En effet, il se pourrait qu'elle ne soit pas impérieuse, mais plutôt objet de découverte et d'expérimentation collective, puisqu'elle est destinée à s'exprimer collectivement. Mère a donné une méthode : en cas de désaccords, ne jamais insister sur son idée propre, élargir sa conception jusqu'à devenir capable d'harmoniser ce qui se présentait comme contradictoire. Quel est le lien entre cette méthode et la volonté ? Ce que l'on appelle volonté divine dans la collectivité n'est-il pas justement ce qui s'exprime lorsque l'on trouve le moyen de rendre harmonieux nos divergentes complémentarités ? La connaissance de la volonté divine n'a-t-elle pas été déclarée expérimentale et progressive ? N'est-elle pas quelque chose qui s'apprend collectivement ? Apprendre ensemble comment vouloir ensemble, non pas unanimement, ni par des compromis, mais en acceptant de faire un effort d'élargissement pour transformer la divergence en complémentarité. Cela serait le consensus de base permanent qui permettrait de vouloir collectivement une volonté qui se découvrirait elle-même dans le processus d'élargissement et d'harmonisation. Cela donnerait tout son sens au concept de « learning society ».

Si la Loi d'Auroville est celle d'une éducation constante, d'un progrès sans fin, d'un travail d'harmonisation et ré-harmonisation constante, cela doit être affirmé comme un principe constitutionnel de base auquel aucun processus ne saurait déroger. Dans les États modernes, il y a une hiérarchie de la Loi : les grands principes fondateurs qui transforment les valeurs fondatrices en Lois fondamentales (constitution, jurisprudence), puis les lois spécifiques aux différents objets, émises par quelque organe législatif, lesquelles sont traduites en directives et décrets d'application pratique par l'organe exécutif, avec possibilité d'appel à un niveau supérieur si l'on estime qu'il y a contradiction avec les principes fondamentaux.

Le projet d'organisation récemment présenté à la communauté mélangeait ces différents niveaux sans les hiérarchiser, mettant sur le même plan des principes fondamentaux et les détails d'organisation des « working groups », ce qui fait que l'on ne sait jamais de quoi l'on parle lorsque l'on en débat. Il serait préférable de commencer par élaborer un texte précisant les grands principes de notre organisation, et de trouver un accord là-dessus, avant de passer aux détails censés les exprimer. Cela serait déjà un grand pas, car les grands principes sont toujours ceux que l'on oublie dès que l'on se met à vouloir organiser pratiquement. Par exemple, la création d'une économie du don, donc non monétarisée, est-elle un principe directeur normatif accepté par tous ou non ? Je ne sais pas que cela soit éclairci. Dès lors, à quoi cela sert-il de débattre des processus décisionnels en matières économiques ? L'éducation a-t-elle pour but de préparer les enfants à des diplômes ou non ? L'idée que les enfants doivent être au centre de la cité est-elle un vœu pieux ou un principe normatif ? La plus grande ambiguïté règne dans ce domaine qui reste soigneusement relégué dans le non-dit, le non-exploré. Notre organisation collective est-elle fondée sur la recherche acceptée par tous d'une harmonisation des volontés ou sur l'établissement d'une autorité décisionnelle indiscutée mais de toute manière dépourvue de tout pouvoir d'imposition ? Cela reste indécis, non élucidé, non choisi. Comment peut-on organiser ou vouloir quoi que ce soit tant que ces points n'auront pas fait l'objet d'un choix collectif ? Comment transformer un but en objectifs si le but

n'est pas clair ? La communauté des Auroviliens ne vit pas pour elle-même, elle a une mission à remplir, des buts à atteindre, des voies nouvelles à découvrir, sans lesquels son existence est inutile, illégitime même. Or cela est presque toujours oublié, sous prétexte que c'est évident. Si cela est si évident, alors exprimons-le de manière claire, que cela soit l'occasion d'un choix. Ce travail est à faire car notre texte fondamental, la Charte, est très peu normatif : il est impossible d'en tirer aucune application pratique. En son nom, toutes les ambiguïtés sont possibles et nous demeurons dans un état de non-choix.

Il est temps que les grands principes inspirateurs acquièrent force de loi, c'est-à-dire passent par l'étape d'une volonté collective énonçant une loi fondamentale reconnue et acceptée, indépendamment des détails d'organisation, qui doivent rester évolutifs et devront être élaborés dans un deuxième temps, sous une forme qui reste à définir. Nous donnerons ainsi à la collectivité l'occasion de se choisir clairement et, par conséquent, de se vouloir. Nous rendons possible la combinaison de la source transcendante et la source immanente de la Loi, indispensable à toute construction politique effective.



Jean-Yves

### Comment contribuer à la Revue d'Auroville

*La Revue d'Auroville* se propose, non seulement d'informer ses lecteurs sur les divers aspects des idéaux et du développement d'Auroville, mais aussi d'essayer de faire prendre conscience, à travers les différentes facettes de leur culture, du génie profond de la France et de l'Inde. Nos lecteurs seront également tenus informés des activités du Pavillon de France à Auroville.

Nous espérons, par ailleurs, susciter des réflexions originales et novatrices pour explorer les voies qui permettront l'unification de l'espèce humaine dans la perspective de l'évolution nouvelle annoncée par Mère et Sri Aurobindo.

Si vous souhaitez contribuer aux frais de publication de *La Revue d'Auroville*, vous pouvez envoyer votre contribution par chèque personnel à l'ordre de « **Auroville Fund, pour le Pavillon de France** » à l'adresse mentionnée ci-dessous. Ne pas envoyer de mandat postal.

Si vous êtes déjà abonné à *La Revue* et si vous avez changé de domicile, vous êtes prié de bien vouloir nous faire connaître votre nouvelle adresse.

Contribution pour 4 numéros expédiés par avion :  
France : 120 frs (soutien : 250 frs)  
Inde : Rs. 100/- (soutien : Rs. 200/-)  
Autres pays : U.S. \$ 20 (soutien : \$ 40)

#### Pavillon de France

c/o Auroville Press

Aspiration – Auroville 605 101 – T.N. – India

Rédaction : Serge Brelin, Christine Devin, Alain Bernard et Olivier Barot.

Mise en page et impression : Auroville Press, Auroville.

Tél. & fax: (91) 413 622 017

e-mail : aurovillepress@ auroville.org.in

## Planet'ERE2

Éducation à l'environnement dans les pays francophones

*Deux jeunes Auroviliens, Minh et Auroasha, sont allés en France pour participer à Planet'ERE2, le second forum francophone de l'éducation à l'environnement, du 17 au 23 novembre, 2001.*

### Première phase — du 17 au 20 novembre

Les neuf cent cinquante participants sont répartis en dix groupes correspondant à dix régions de France. Chaque région aborde un sujet différent selon le climat, la topographie et les écosystèmes spécifiques de ces régions.

Les personnes qui travaillent dans les associations consacrées à l'éducation à l'environnement, animateurs (souvent des jeunes d'environ 25 ans), professeurs, spécialistes de l'environnement, présentent leur travail et organisent des ateliers en extérieur dans la nature, (par exemple, lit à sec d'une rivière, réserve naturelle) suivis de débats et discussions.

Ces associations d'éducation à l'environnement partagent leurs méthodes ainsi que les matériels employés dans leurs activités : visites de jardins botaniques, randonnées, jeux, livres, exposés, etc., recouvrant divers aspects de l'environnement, de la botanique à la pollution en passant par la conservation du patrimoine (bâtiments/monuments). Un sujet de discussion qui réapparaît régulièrement, c'est la question de la sensibilisation du public : comment le motiver ?

Minh est allé à Florac dans le Parc National de Cévennes (moyenne montagne) où le sujet traité était la mobilisation locale de l'éducation à l'environnement (*nous présentons ailleurs la narration de son expérience*).

Auroasha était dans la région de Narbonne (Corbières et littoral audois) où le sujet était l'éducation à l'environnement à l'échelle d'un bassin versant.

### Deuxième phase — du 21 au 23 novembre

Tous les participants sont réunis à Paris à l'Unesco pour des conférences, séminaires, ateliers et tables rondes. L'activité de tous ces jeunes et moins jeunes dans l'éducation à l'environnement, leur enthousiasme, dynamisme, et la créativité dans la diversité des expériences partagées, furent une belle inspiration. Notre participation fut une expérience positive. Les contacts intéressants furent nombreux et nous avons ramené toutes sortes d'informations qui sont disponibles avec Minh, bureau de SAIER et avec Auroasha, Entry Group.

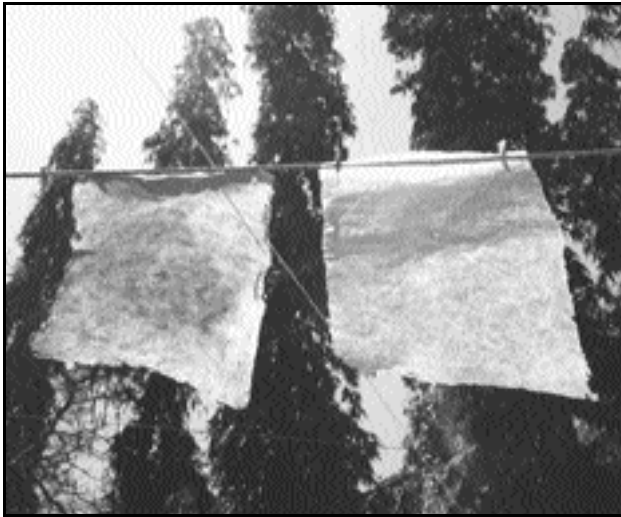
Souvent nous avons répondu à des questions sur l'idéal d'Auroville, sur sa réalisation physique, et à des demandes de collaborations futures dans le domaine de l'éducation à l'environnement.

Nous tenons à remercier tous ceux qui nous ont encouragés dans ce projet par leurs contributions financières et autres.



Minh et Auroasha





Ashokas et papier au vent

## Feuilles sur feuille

### L'historique du Hand-made paper : Alain

« Nous parlons, un jour avec Serge, des problèmes financiers récurrents d'Auroville Press : l'unité survit, certes, mais il n'y a pas de réserves, le métier d'imprimeur artisanal à Auroville est difficile car en concurrence avec de grosses imprimeries dont les prix sont plus compétitifs, ou des imprimeries locales à bas salaires donc également moins chères. Comme les Auroviliens ne donnent pas nécessairement la préférence à l'unité aurovilienne, parfois il n'y a pas assez de travail. C'est la raison pour laquelle une petite unité de papeterie a été ajoutée à l'imprimerie et à la maison d'édition. Pour élargir la base de travail. Malgré tout, l'ensemble demeure précaire et il y a des moments angoissants où il n'y a pas assez de commandes, tant pour l'imprimerie que pour la papeterie.

Je demande à Serge s'il voit un moyen de changer la situation. Il me répond immédiatement : le papier. Il faut faire du papier. Si on peut faire du papier, ça aidera beaucoup à stabiliser.

Le papier, ce n'est pas entièrement nouveau à Auroville. Dès les premières années, une unité de *Hand-made paper* avait été créée, qui a fonctionné pendant une dizaine d'années de 1972 à 1982. Elle avait dû fermer faute de réussir à couvrir les dettes encourues lors du démarrage, en raison du coût considérable des investissements en bâtiments et matériel. On avait vu grand, trop grand. En outre, c'était une production sans imagination et donc des produits qui se vendaient mal. Bref, ça s'est terminé en faillite. Tout s'est arrêté, avec des multitudes de problèmes financiers et légaux. Les machines, inutilisées, se détériorent très vite, l'espace connaît des utilisations temporaires mais aucune activité ne réussit à s'établir de façon durable et crédible. C'est seulement Auroville Press qui arrive à rénover environ un quart des bâtiments pour y installer le travail de reliure et de papeterie.

C'est donc la situation lors de notre conversation avec Serge. L'idée de faire du papier me séduit immédiatement et, à la fin d'une brève discussion dont je me sou-

viens qu'elle se tenait à la porte de son bureau, je lui ai dit : « On y va ! On va faire du papier. » C'était en 95.

Mais qu'est-ce que cela implique ?

Histoire de se mettre en train, et après avoir lu dans un petit livre sur le papier qu'on peut faire de la pâte à papier avec un simple mixer, Hervé et moi décidons d'essayer. On prend quelques bouts de papier et de chiffon, on les coupe et on profite d'un jour de fermeture de Pour Tous pour utiliser leurs deux mixers. Au terme de plusieurs heures d'effort, nous finissons par obtenir quelque chose qui ressemble à de la pâte à papier, avec laquelle nous faisons une sorte de galette des rois, assez épaisse. Voilà, c'est parti, nous avons fait notre premier « papier », et nous conserverons précieusement cette galette blanchâtre, avec sa date inscrite dessus : 9 décembre 1995.

Bon, il s'agit d'y aller. D'abord, question de place. Il faut trouver un espace. Pierre, dernier en charge des bâtiments de l'ex Hand-made paper, accepte de nous laisser prendre un rectangle d'environ cinq mètres sur six, dans une grande salle située juste à côté des pièces déjà occupées par Auroville Press. Sous la direction d'Hervé, et avec l'aide dynamique de nos deux amis Denise et Pierre Segalen, nous construisons deux murs en briques spéciales de terre crue qu'il sera facile de démonter plus tard. En même temps nous glanons des informations quant aux machines à acheter, les vieilles machines du début d'Auroville étant inutilisables et, de toute façon, beaucoup trop grosses pour le commencement. C'est d'ailleurs le problème auquel nous nous heurtons : les machines pour le papier fait à la main (ne demandant l'abattage d'aucun arbre), sont toutes des grosses machines, elles exigent donc de l'espace et sont bien sûr coûteuses. Nous n'avons ni beaucoup de place, ni beaucoup de moyens. Nous découvrons l'existence d'un fabricant à Dindigul (environ 400 km au sud de Pondichéry), qui propose un ensemble de petites machines pour une mini-fabrique. Comme cet homme vient régulièrement à l'Ashram de Sri Aurobindo, nous avons l'occasion de discuter avec lui et, quelque temps après, de lui passer commande : broyeur, machine à couper le coton, presse hydraulique et calendre (pour aplanir les feuilles de papier).

Suit une période frustrante où des retards s'accumulent. Les deux mois de délai de fabrication deviennent six, puis neuf mois. Finalement, c'est plus d'un an après avoir passé commande qu'Hervé va à Dindigul et embarque — manu militari mais « très calmement » — les machines à peine finies. Encore un mois de montage et de vérification et nous voici finalement à pied d'œuvre.

Petite production : le mini broyeur (la « pile hollandaise » ou « beater » est le terme technique) ne produit que 2,5 kg de pâte alors que la plupart des beaters « normaux » brassent entre 50 et 150 kg de pâte. Mais cela nous permet, et c'est essentiel, d'apprendre pas à pas tous les processus de fabrication.

Environ deux ans et des centaines d'expériences plus tard, un autre beater sera acheté et installé. Là encore, étrangement, ayant commandé un beater de 75 kg, nous nous retrouvons sans rien y comprendre, malgré les démentis et explications embarrassées du fabricant, avec un beater qui peine à faire 50 kg de pâte. Mais, bon, après deux ou trois mois frustrants, et, reconnaissons-le, grâce à l'expérience de Palani, on réussit à faire régulièrement 50 kg de pâte de bonne qualité en moins de cinq heures. Car c'est un peu comme la mayonnaise : si on rate son coup, ça peut durer des heures et des heures et même carrément tourner mal et finir par une

bouillie pleine de grumeaux qu'il faut recycler ! On y ajoutera une autre machine pour couper le coton en petits morceaux, l'ancienne mini « cutting machine » ne pouvant faire qu'à peine et avec peine 30 kg de coton par jour, ce que la nouvelle machine fait en une heure ! Il fallait aussi une nouvelle calendre pour plus de rapidité et une meilleure qualité. Pour financer tout cela, en plus d'une généreuse donation de Maroma, il a fallu emprunter pas mal d'argent.

Auparavant, pour qu'on puisse installer ce nouveau beater, Pierre avait accepté de nous laisser prendre le reste de la grande salle où nous avions découpé notre premier mini-espace. Le Hand-made paper occupe donc maintenant environ les trois quarts des bâtiments initialement construits il y a près de trente ans maintenant. Et même récemment, le dernier quart nous a été donné pour l'expansion future, tant il est évident aujourd'hui que la vocation initiale de ces bâtiments est finalement en train de s'accomplir. Mère avait béni la création du Hand-made paper et c'est sûrement cela aussi qui agit.

À l'heure actuelle, huit ouvriers sont exclusivement occupés à la fabrication du papier, les articles de papeterie sont entièrement réalisés avec le papier fabriqué ici, les commandes sont nombreuses et proviennent aussi bien de l'Inde que de pays étrangers. Bref, on peut dire aujourd'hui qu'un bon bout de chemin a été parcouru depuis notre conversation imprévue avec Serge. »

*Une allée bordée d'immenses arbres Ashokas, longs et maladroits avec leurs branches qui au lieu de s'élever vers le ciel, pointent vers la terre comme de gigantesques parapluies fermés. On a l'impression d'arbres qui se sont trompés de direction et on se sent parfois l'envie d'ouvrir ces maigres parapluies aux longues feuilles échanquées. D'un côté de l'allée, et sur presque toute sa longueur, des troncs de bananier dont certains ont été dépecés en longues lamelles qu'on a mises à sécher. Un peu plus loin, une meule de paille. De l'autre côté de l'allée, une petite mare d'où émergent, tout droits et incroyablement roses, quelques nénuphars. Ici et là de grands sacs de jute bourrés de graines, d'écorces, de feuilles mortes, de brindilles, de fleurs de bougainvilliers. À gauche, des fagots de branches d'hibiscus, dont quelques jeunes filles pèlent l'écorce. D'autres jeunes filles, assises par terre, sont occupées à nettoyer et dépiauter les fines baguettes, nervures de feuilles de cocotier, qui constituent les petits balais utilisés par les*

Fabrique de papier ou cour de ferme?



*femmes du Tamil Nadu. Atelier ou ferme ? Et puis on pénètre à gauche sous une sorte de hangar où des feuilles de papier légèrement gondolées sont suspendues à des fils par des pinces à linge : lessive géométrique aux couleurs diverses. C'est alors qu'on prend conscience que l'on ne se trouve pas dans une cour de ferme mais dans une fabrique de papier. À droite, un grand barbu qui touille un brouet étrange et fumant dans une lessiveuse. Un peu plus loin, quelques jeunes filles assises par terre trient des bouts de tissu en coton. On entre dans le bâtiment. À droite une grande machine à laquelle on accède par quelques marches, et qui tourne dans un bruit assourdissant. Des éclaboussures d'une sorte de pâte blanc-gris jaillissent de partout. C'est le broyeur dans lequel sont écrasés et triturés les matériaux (coton ou fibres végétales) pour en faire de la pâte à papier. Au fond de la salle, sous une image de Ganesh, trois hommes et une femme, tous les trois en tabliers et bottes, s'activent. L'un d'eux verse un seau de cette pâte dans une cuve remplie d'eau, sur un tamis de toile nylon tendu sur un cadre de bois. Le cadre remonte portant une couche de pâte de forme rectangulaire, laquelle est déposée précautionneusement sur un rectangle de feutre qui se trouve sur une table à côté. On pose un deuxième feutre par dessus, et l'opération continue. Quand un nombre suffisant de couches de pâte s'accumulent, on les met sous une presse. L'eau ruisselle. Les rectangles de pâte, devenus feuilles de papier, sont alors séparés des feutres et suspendus à des fils pour les faire sécher. On voit deux hommes qui décrochent les feuilles sèches, les glissent entre deux plaques de tôle et passent le tout entre les deux gros rouleaux de fonte d'une machine. Les feuilles sont maintenant bien lisses. Mais tout ceci n'est qu'une petite partie du travail. Pour en savoir plus, il faut interroger Hervé — c'est le nom du grand barbu.*

#### Les expériences : Hervé

« On voulait faire du papier. On n'y connaissait rien. Alain a rapporté de Madras des photocopies qu'il avait faites de très vieux livres où on expliquait la fabrication du papier. J'ai dû lire ces photocopies vingt ou trente fois. On a posé des questions aux gens qui dirigent le Hand-made paper de l'Ashram. On a petit à petit appris comment il fallait procéder, ce qu'il fallait utiliser, les ingrédients qu'il fallait mettre dans la pâte, les proportions de ces ingrédients, etc. On a commencé avec des chutes de coton que nous ont données des unités d'Auroville, Filature et Auromode. Puis on a acheté des ballots de chutes de coton à Tiruppur, ville de l'industrie du sous-vêtement dans le Tamil Nadu. Pendant un an ou deux, on a fait le papier dont on avait besoin pour nos articles de papeterie, papier qu'auparavant nous achetions au Hand-made paper de l'Ashram. La pâte à papier était composée de coton et de chutes de papier. Pendant ce temps, je faisais des essais d'embossage, c'est-à-dire que sur les feuilles de papier ré-humidifiées, je posais des feuilles d'arbre ou d'autres choses et j'obtenais un dessin en relief sur le papier. C'est alors que Luisa a eu l'idée de poser les feuilles d'arbre directement sur la pâte encore molle ; alors, quand les feuilles se sont détachées, nous avons constaté que l'empreinte colorée de la feuille d'arbre restait sur le papier. Nous avons immédiatement réalisé que nous étions tombés là sur un procédé qui nous ouvrait des possibilités immenses au point de vue esthétique. Nous avons donc tenté plusieurs expériences avec des feuilles d'arbres différents : bauhinnias, kadambas (« soleil supramental »), peepal tree (le figuier sacré de Bouddha), eucalyptus, tecks, fi-

guiers, etc. À chaque fois, nous obtenions une couleur différente, et, bien sûr, une forme différente. Et comme le placement des feuilles sur la feuille de papier est à chaque fois différent, nous avons à chaque fois une feuille de papier qui est unique. Et les feuilles d'arbre ne sont pas la seule chose dont on peut laisser les empreintes sur la pâte à papier. Des écorces, des pétales, les gousses de certaines graines (comme celle des flamboyants) peuvent aussi produire des effets superbes.

Nous avons aussi fait des essais avec des inclusions, c'est-à-dire qu'on a mélangé à la pâte des choses comme des pétales de bougainvillier, des aiguilles de casuarina, des graines, les feuilles d'un bambou nain, du papier de couleur coupé en petits morceaux (toutes ces inclusions, sauf les pétales de bougainvillier, sont cuites avant d'être mélangées à la pâte, autrement elles restent à la surface). Et nous avons ainsi créé différents types de papier.

Puis nous avons essayé d'utiliser la fibre du tronc de bananier. (*Là, Hervé devient proprement lyrique*) Ce qu'il y a d'intéressant dans le bananier, c'est qu'il s'agit d'un deuxième recyclage. Les bananiers poussent, on mange les bananes, puis l'arbre lui-même sert de décoration à l'entrée des kalyana mandapam (halls de mariage). C'est après qu'ils ont été utilisés comme décoration que nous les achetons. On les met de côté pour nous.

Nous avons d'abord essayé avec de longs fils pris dans la pâte et nous avons obtenu des résultats très intéressants, très originaux du point de vue esthétique. Une artiste aurovillienne de passage ici a vu tout de suite comment on pouvait placer ces fils sur la feuille pour obtenir des effets magnifiques.

Mais je voulais fabriquer du papier fait exclusivement à base de fibres de bananier. Pour cela, un procédé assez long est nécessaire. Une fois que les charrettes nous apportant les bananiers nous arrivent, on fend les troncs, on les découpe en lamelles, on les fait sécher, on les fait bouillir avec de la soude caustique, on les lave plusieurs fois, et on les bat dans le broyeur. On n'ajoute rien, ni talc ni amidon. On veut que ce soit battu très rapidement, très grossièrement, de façon à obtenir une pâte où les fibres soient encore bien visibles. Le problème que j'ai eu à résoudre, c'était le problème du séchage, les feuilles se gondolaient de façon excessive. J'ai eu l'idée de les faire sécher à plat entre plusieurs feuilles épaisses de papier. Le papier fait de fibres de bananier a été un succès, on s'est lancé très vite dans la production.

Il y a beaucoup d'autres fibres végétales avec lesquelles on aimerait faire des essais de papier. Il est certain que, comparée au coton, la fibre végétale offre des possibilités plus vastes, et on obtient un papier d'une qualité supérieure. C'est autre chose au toucher. Un jour on a reçu de la poterie emballée dans de la paille, beaucoup de paille. On a fait cuire la paille et on a fait du papier avec. C'est un procédé plus simple que pour le bananier. On fabrique donc maintenant du papier fait avec uniquement de la paille de riz. C'est l'explication de la meule de paille dans l'allée menant au Hand-made paper. On fait aussi du papier avec de l'écorce de riz mélangé aux chutes de coton, c'est le papier qu'on appelle « rag and rice » On a également fait du papier avec du jute, en utilisant de vieux sacs de jute. Le papier obtenu est très intéressant du point de vue texture et couleur. On a même fait des essais avec des petits morceaux de bambou, les chutes de bâtons utilisés pour faire l'encens et que nous avait donnés Maroma. En fait, on est toujours à la recherche de nouvelles fibres, de



Hervé avec une feuille de papier de 1m x 2.50

nouveaux matériaux à utiliser. Je pense même (*et là Herve prend un air gourmand*) à de la bouse d'éléphant : oui, au Sri Lanka ils font du papier avec de la bouse d'éléphant. C'est un rêve ! *[un rêve qui n'a pas tardé à devenir réalité car, à l'heure où nous mettons sous presse cette revue, Hervé a fait ses premières feuilles contenant de la bouse d'éléphant, papier ressemblant par sa couleur au sol de terre battue des huttes tamoules. Les expériences vont sûrement continuer mais d'ores et déjà certains se plaignent d'une drôle d'odeur...]*

Nous avons aussi récemment créé une nouvelle ligne avec des feuilles de papier de plusieurs couleurs. On procède ainsi : quand la pâte vient d'être déposée sur le feutre, « couchée » comme dit, on met sur celle-ci, encore molle, des rectangles de couleur à l'aide de petites formes contenant une pâte d'une couleur différente. Puis, éventuellement, on pose des feuilles d'arbre par dessus. On montre aux ouvriers ce qu'on veut, et ils reproduisent ; évidemment ce n'est jamais exactement la même chose, on tâtonne, mais ils ont compris ce qu'on voulait, ils ont le sens de l'effet recherché, et on pense que cette nouvelle ligne va avoir beaucoup de succès.

Les futures lignes de recherches ? D'abord, faire de très grandes feuilles de papier, deux mètres cinquante sur un mètre. J'en ai déjà fabriqué deux *[voir photo]*, et je compte bien continuer la recherche. On pourra les utiliser pour des expositions, et puis je compte sur les artistes d'Auroville pour imaginer comment on pourrait s'en servir.



Luisa

J'ai dans l'idée aussi qu'on pourrait les utiliser pour fabriquer des livres dont les pages seraient faites de longues bandes de papier pliées.

Ensuite, ce qu'il faudrait — et ce qui déjà se produit dans une certaine mesure — c'est que nous arrivions à impliquer dans cette recherche des artistes d'Auroville. De leur collaboration je crois que vont naître de nouveaux produits. Et puis, il y a beaucoup de recherches à faire dans le domaine des couleurs naturelles. Nous avons déjà fait des essais grâce à l'aide de certains Auroviliens comme Jesus qui font des recherches sur les teintures qu'on peut obtenir de certaines plantes poussant à Auroville, mais ce n'est pas entièrement satisfaisant. J'ai pensé qu'on devrait essayer d'utiliser la terre d'Auroville comme colorant, c'est une chose que je veux tester. En fait, ce ne sont pas les idées qui manquent. On fait des expériences, on arrive à un certain résultat, on met de côté les choses produites, et puis quelque temps plus tard, on y revient et on découvre alors comment on peut les utiliser. Quand certains de nos clients ont vu nos archives, quand ils ont vu notre store-room où nous entreposons toutes les feuilles de papier, ils ont fait la remarque que nous avions là de la matière pour plusieurs années de création ! »

*La visite du store-room est en effet un enchantement. Soigneusement étiquetées, des piles de feuilles de papier sont rangées sur les étagères. Papiers de différents grains, de différentes textures, papiers plus ou moins fins, papiers caressés de brindilles, creusés de feuilles et de pétales, constellés de fleurs en étoiles, sillonnés de fines cordes brunes comme un étrange et muet instrument de musique, papiers gaufrés de formes oblongues comme les cartouches, gravées sur la pierre, des empereurs égyptiens, papiers épais comme les surfaces crépies des murailles, papiers griffés par des herbes pointues, papiers traversés de nuages en flocons, papiers translucides dans lequel nagent de longs fils comme de minces algues immobiles, papiers blonds comme les blés, papiers à la douceur d'un pelage, papiers qui ressemblent à du granit, à du grès, papiers éclaboussés d'éclats argentés, papiers-murs où s'ouvrent les fenêtres vertes et*

*grises de quelque Mondrian anonyme, papiers austères comme les cellules d'un monastère, mais aussi papiers de fête foraine où pirouettent en tous sens de petits clowns aux bâtons de couleur. Toutes ces feuilles, dont nulle n'est identique, ont été laissées à l'état brut, elles n'ont pas été coupées, et leurs bords inégaux rappellent la pâte dont elles sont nées, l'état liquide qui était le leur avant leur métamorphose en papier.*

On comprend l'exclamation rapportée par Hervé : il y a là, effectivement, pour plusieurs années de création.

On monte au premier étage. Une grande pièce claire. Une immense fenêtre donnant sur de grands arbres et sur le ciel. On a l'impression de se trouver au milieu des frondaisons. Tout est net, propre, clair. On fabrique ici des boîtes, du papier à lettres, des albums, des cahiers, des cartons à dessin, des cadres à photo, des sacs, etc. C'est le domaine de Luisa. Celle-ci explique :

### La créativité : Luisa

« Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'on suit un fil. On ne fait pas des plans : on va faire ça et puis ça et puis ça. Les choses se font, presque par hasard pourrait-on dire, on observe et on saisit l'occasion. La technique que nous avons « découverte », pour marquer le papier d'empreintes de feuilles d'arbre, eh bien nous l'avons trouvée « par hasard » : une feuille s'était décollée d'elle-même, on a vu le résultat et on s'en est servi. Plus tard on a réalisé qu'en fait c'était une méthode utilisée ailleurs, mais on ne le savait pas à ce moment-là. Nous avons été émerveillés, en fait les ouvriers eux-mêmes étaient émerveillés, et après cela, d'eux-mêmes, ils se sont tous mis à essayer différentes choses : par exemple, les aiguilles de casuarina dans la pâte à papier, ce sont eux qui ont eu l'idée.

C'est pour cela que les choses se font très vite, ce n'est pas quelque chose de réfléchi, pas quelque chose qui provient d'un effort. J'aime la rapidité dans la création, parce que ça empêche que le doute intervienne, venant tout compliquer et obscurcir. C'est comme si les choses étaient déjà là et nous nous avons juste à les saisir au vol. Par exemple, ces chemises de carton avec des ficelles de bananier qui dépassent, c'est vraiment beau, mais ça s'est fait tout seul : les fibres étaient plus longues que la feuille de papier, alors on laisse, on s'est bien gardé de couper et c'est ce qui a donné ces chemises si belles. Et même quelquefois les erreurs servent. Par exemple, on a vu qu'une certaine pâte à papier de couleur crème était constellée de points noirs, c'était un défaut auquel il fallait remédier ; on a eu l'idée pour cacher ces points noirs d'ajouter des pétales de bougainvilliers blancs, qui laissent une empreinte de cette même couleur crème sur le papier, et le résultat a été magnifique ! (C'est un papier très élégant, ton sur ton, un papier exceptionnel qui donne tout de suite l'impression d'un produit « de luxe »)

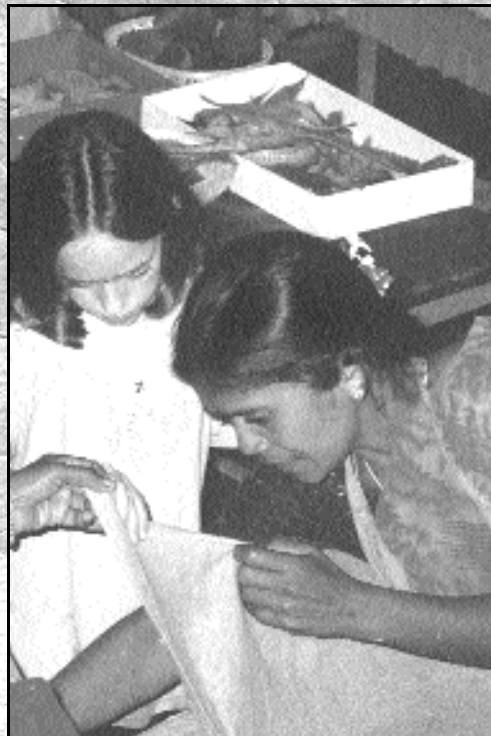
Il ne faut pas que les articles produits soient trop travaillés. Je n'aime pas les choses trop léchées. On travaille avec les choses de la nature, et on ne veut pas emprisonner la nature, il faut lui garder sa fraîcheur, sa liberté. Il faut la laisser s'exprimer, laisser les fleurs ou les feuilles se placer d'elles-mêmes sur le papier. Pas de dessins compliqués ou de concepts trop mûris : tout est dans le papier lui-même, c'est le papier lui-même dont la beauté émerveille, il faut ajouter le moins possible.

La nature ici est si belle, si riche. C'est elle qui nous donne tout ce dont on a besoin. (Tous les jours, Luisa arrive au Hand-made paper chargée de plusieurs gros sacs de toile, bourrés de feuilles, pétales, écorces, etc.,





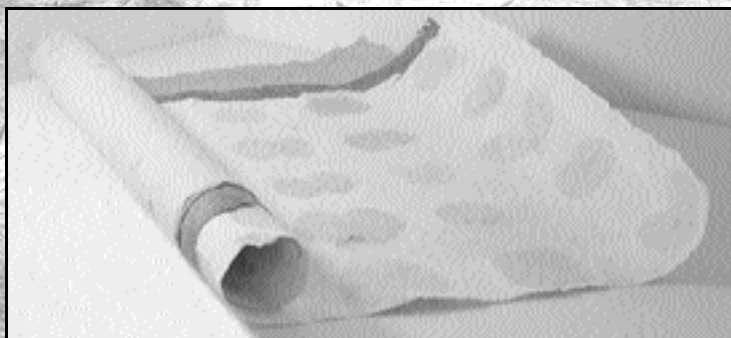
Vue d'une section de l'atelier



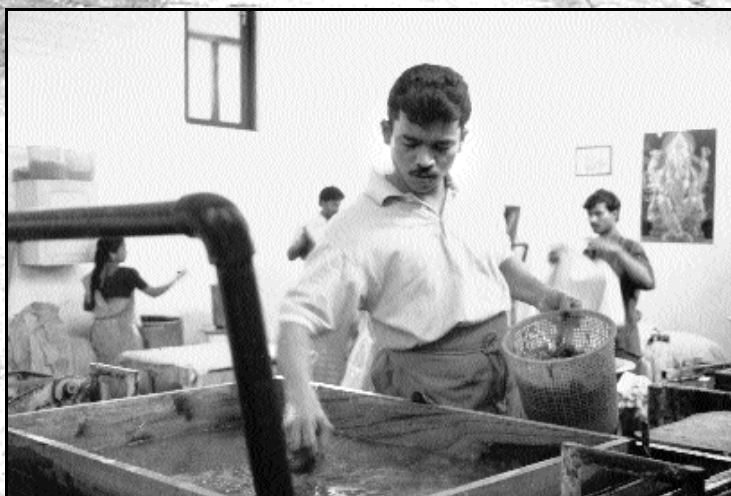
Kala



Selvi



Palani





qu'elle a ramassées dans son jardin d'Auromodel). C'est la nature, notre guide. Elle fournit tous les matériaux nécessaires et la création possible est infinie. »

### **Les collaborateurs, Selvi, Kala, Palani et bien d'autres**

*Autour de Luisa, des jeunes filles assises derrière des tables avec, dans leurs mains, des carrés de papier, des morceaux de soie, de minces ficelles brunes, de petites baguettes de bois. Leurs mains incroyablement souples, gracieuses et habiles plient, déplient, collent, coupent, ajustent, alignent, nouent, enveloppent, avec une telle dextérité, une telle légèreté qu'on en oublierait de regarder leurs visages penchés sur leur ouvrage. Et pourtant ce sont leurs yeux qui sont la chose la plus admirable. Selvi, la jeune fille qui épaula Luisa, coordonne et supervise le travail des autres employées, lève la tête. Un visage à la pureté d'enfant, des yeux pétillants d'intelligence, des gestes précis.*

« Je travaille ici depuis sept ans. Maintenant je comprends ce que désire Luisa, je peux faire la différence entre ce qui est beau, ce qu'elle aimera, et ce qui est médiocre. J'ai appris à reconnaître ce qu'aimeront les clients. J'ai beaucoup appris ici, et pas seulement la reliure. J'ai appris beaucoup de choses qui me servent aussi dans ma vie personnelle. Oui, les autres filles m'écoutent et suivent mes instructions. Pourquoi ? Je ne sais pas. »

*Elle sourit pour cacher sa timidité, mais quand une autre jeune fille arrive pour lui poser une question, Selvi lui répond immédiatement ; le sourire a disparu, la voix s'est faite précise, c'est le ton de quelqu'un qui donne des ordres et la personne en face ne s'y est pas trompée, elle s'exécute immédiatement. Selvi a évidemment des qualités de leader.*

*Mais il y a d'autres personnalités marquantes dans le groupe d'employés (huit), qui, dans la salle du bas que nous avons déjà décrite, sont directement engagés dans la fabrication du papier. D'abord une femme, Kala, qui travaille ici depuis quatre ans. On voit tout de suite que c'est une femme énergique, robuste qui ne rechigne pas à la tâche, qui est éventuellement prête à faire des travaux d'habitude réservés aux hommes. On sent qu'elle est fière de son travail, de la place qu'elle s'est acquise dans cet endroit, de sa position qu'elle a gagnée par ses seules qualités. On lui demande comment elle fait pour comprendre si bien les desiderata de Luisa. Comment arrive-t-elle, malgré la difficulté de la communication anglais-tamoul, pour comprendre, et parfois même deviner, le type de produit dont a besoin Luisa :*

« Par l'action. Je fais, j'essaie et je vois tout de suite si ça va marcher. Je sais à l'avance si ça va être accepté ou rejeté. J'aime trouver des formes, des dessins, j'aime la création. J'aime faire des choses qui sont originales, qui n'ont pas leur pareil. Et bien sûr, je suis fière de ce qu'on arrive à faire ici. Oui, je suis heureuse de travailler. Et puis maintenant, j'ai davantage de confiance en moi, je gagne ma vie et je ne dépends de personne pour ma subsistance. » *On peut comprendre combien il était important pour elle d'acquérir une indépendance financière quand on sait que Kala, grâce à son travail, élève quatre enfants.*

*L'ouvrier le plus ancien dans le Hand-made paper, c'est Palani. En fait, Palani est arrivé ici avant même que la fabrication de papier ne débute. Visage ouvert, yeux en amande, on pourrait presque le prendre pour un Indien du Nord-est. Il parle bien anglais et nous raconte son parcours, dont il a conscience qu'il est inhabituel et dont il est fier.*

« J'ai 27 ans et je travaille ici depuis cinq ans. Je suis

né dans le village de Bommalapalayam. J'ai travaillé pendant longtemps à la Boulangerie d'Auroville. Je préparais la pâte, je cuisais le pain, j'avais une responsabilité importante. Mais je n'étais pas satisfait. Je voulais apprendre autre chose, apprendre quelque chose de nouveau, faire une nouvelle expérience. J'ai alors entendu dire qu'il y avait des possibilités de stage de formation à l'Ashram de Delhi. On pouvait, entre autres, apprendre à faire du papier dans leur petite fabrique. J'ai demandé à Judith si c'était possible. Elle a accepté. Je me suis inscrit. C'était un stage de six mois. Je suis arrivé à Delhi, je ne connaissais personne. Mais j'avais ce désir si fort, cette aspiration : apprendre, me développer. J'ai appris à faire du papier, j'avais un cahier, je notais tout. J'ai encore ce cahier avec moi. Mais j'ai appris bien d'autres choses. D'abord j'ai rencontré beaucoup d'Indiens de différentes régions de l'Inde, des Indiens qui avaient des coutumes, des habitudes différentes de celles des habitants d'ici. J'ai appris le hindi. En six mois, j'ai appris le hindi. Et puis beaucoup d'autres choses. Je vivais seul, donc j'ai appris à organiser ma vie, à ne pas perdre de temps. Ça c'est important, avant ce séjour à Delhi je perdais beaucoup de temps, là-bas j'ai appris à l'utiliser correctement. Je commençais mes journées tôt le matin, avec une heure de marche tous les jours.

Je suis rentré ici. Quelque temps après, je quittais la Boulangerie et commençais à travailler à Auroville Press. Les machines n'étaient pas encore arrivées.

Ce processus de développement, de progrès, c'est vraiment ce qui m'intéresse. Par exemple, dans la fabrication du papier, ce que j'ai découvert, c'est que si on organise bien les choses, si on organise bien le travail des ouvriers, on peut augmenter la production du papier.

Je veux continuer à apprendre. Je veux apprendre d'autres langues, je veux perfectionner mon anglais, je veux voyager dans d'autres régions de l'Inde, je veux étudier la culture de mon pays, les anciennes traditions, je veux lire, je veux apprendre des japa [*répétitions de mantra*].

Je veux travailler pour mon pays. Chaque matin, je fais de la méditation pendant une heure, ce n'est pas pour moi, c'est pour mon pays. Je veux chaque jour donner un peu de mon temps à mon pays. Je veux être capable d'enseigner des choses aux habitants de mon village, leur apprendre à s'organiser, leur faire découvrir la culture de leur propre pays. Ils ne savent pas grand-chose. Mes parents, eux non plus, n'ont pas eu d'éducation. Tout ce que je sais, je l'ai appris tout seul. Mais je voudrais faire quelque chose pour les gens de mon village. J'ai formé un petit groupe pour tenter de faire bouger les choses. Je leur lis des histoires, des anciennes histoires et légendes. Nous faisons de la *stick dance* [*danse avec des bâtons*], nous pratiquons régulièrement et parfois nous donnons des représentations. Un jour je vous montrerai, en fait j'aimerais beaucoup faire une démonstration de cette danse pour vous tous ici, c'est une tradition très ancienne. »

*L'entretien se termine sur ce projet et la promesse d'organiser à Auroville Press une démonstration de stick dance.*

On repense à la parole d'Hervé : « On a ici des matériaux pour des années de création. » En effet. Et cela ne concerne pas seulement les découvertes en matière de papier. Cette remarque s'applique à l'ensemble de l'unité, Auroviliens, employés, techniques : le potentiel est considérable.

□

Alain et Christine



## Pavillon de la culture tibétaine

La construction du bâtiment progressait à bonne allure depuis notre dernière lettre d'information quand, faute de fonds, nous avons dû arrêter les travaux. Le Pavillon a déjà son aspect final, extérieurement, mais il reste beaucoup à faire pour achever l'ensemble et financièrement, c'est l'impasse.

Kalsang Dolma et Namgyal, un jeune couple tibétain, ont emménagé afin de prendre soin du bâtiment et ainsi y apporter une présence et une vie tibétaine.

Le Pavillon a accueilli une exposition du Musée du Tibet. C'est l'équipe du Musée, d'ailleurs, qui a inauguré les chambres d'hôtes récemment terminées. Intitulée « A long look homeward », cette exposition présentait divers aspects de l'évolution du Tibet depuis le début du siècle dernier, et surtout depuis les cinquante années d'occupation chinoise, photographies et témoignages d'exilés à l'appui. Trois thèmes différents : « Le Tibet avant les Chinois », « Invasion », et « Résistance et destruction ». Inaugurée par M. Michel Cailhouët (ambassadeur de l'Union Européenne en Inde), à l'occasion de la conférence Asia Urbs, cette exposition a reçu la visite de centaines de visiteurs, étudiants, représentants de l'Europe et délégués participant à la conférence.

Quelques jours plus tard, Auroville a reçu le TIPA (Tibetan Institute of Performing Arts), douze ans après leur première visite. Plus de 800 spectateurs les ont applaudis dans l'Auditorium Sri Aurobindo au Bharat Nivas. Nous avons retrouvé quatre « anciens » de la troupe de 1990 (26 ans pour le plus âgé). Mais nous avons découvert aussi de nouvelles recrues, possédant

la même joie et spontanéité que leurs aînés, mais avec une maîtrise et un professionnalisme nouveaux, qui font du TIPA une troupe très recherchée en Occident.

Par ailleurs, Karma Sherap, un jeune Tibétain originaire du Ladakh a reçu pendant neuf mois une formation en imprimerie offset et sérigraphie à Auroville Press. Très sérieux et consciencieux dans son apprentissage, Karma est maintenant retourné au Ladakh et nous espérons qu'il trouvera un travail qui lui permette de pratiquer ses nouvelles connaissances, de gagner sa vie, et d'être utile à sa communauté.

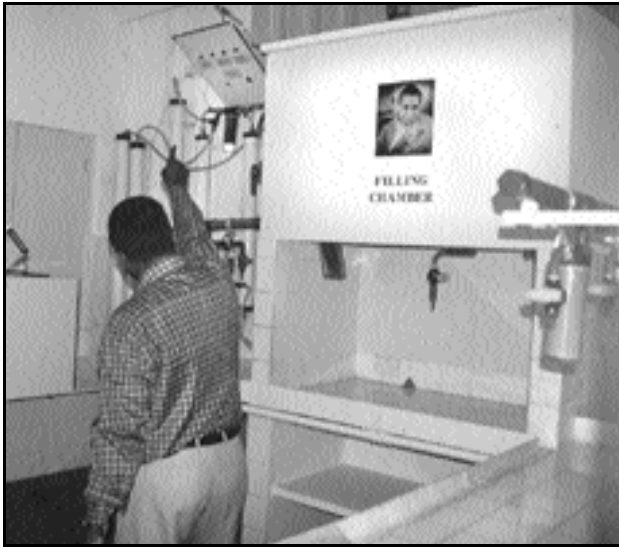
Nous voulons commencer à projeter chaque semaine un film sur le Tibet. Grâce à de nombreux amis et bienfaiteurs, nous avons pu en rassembler un bon nombre. *Meridian Trust* nous a fait don de deux films retraçant la visite récente du dalaï-lama en Irlande. « What is justice » a été tourné pendant une conférence de Amnesty International à Dublin.

Encore une fois, nous remercions tous ceux qui ont aidé le projet du Pavillon et ses activités. Nous espérons que celui-ci deviendra bientôt un centre de diffusion de la culture du Tibet, et pour Auroville, et pour l'Inde du Sud.



Claude Arpi





Laboratoire d'Aquadyne

## L'eau dynamisée d'Auroville: (les récents développements)

*(Nous présentons dans le dernier numéro de la Revue, le travail d'Arc, unité d'Auroville faisant des recherches sur l'eau. On trouvera ici une description de leurs toutes dernières avancées ainsi que de leurs objectifs les plus immédiats.)*

Durant ces quatre dernières années, ARC/Aqua Dyn a développé un procédé de dynamisation d'eau potable pour en faire une eau vivante, bénéfique pour la santé. Des centaines de personnes à Auroville et à Pondichéry ont pu en mesurer les effets. Conscient de l'importance de la qualité de l'eau potable à travers le monde et ses multiples répercussions sur la santé, Aqua Dyn s'est fixé pour objectif de mettre cette eau à la disposition du plus grand nombre, sur tout le territoire indien. Un certain nombre de moyens, qui sont à l'étude, seront mis en œuvre pour atteindre ce but. Nous pensons que la santé et l'éducation devraient être mis à la portée de tous, sans discrimination d'aucune sorte. Mère insistait sur l'importance de la santé pour l'avènement d'une nouvelle conscience.

Aqua Dyn s'engage donc à développer les moyens pour mettre cette eau à la disposition d'un maximum d'individus, que ce soit par la vente de l'eau en bouteille, le transfert de technologie, ou la vente d'équipements.

Nous savons que la Vie est faite de vibrations — énergies, champs électromagnétiques, radiations, etc., — qui imprègnent l'état subtil de la matière. Si certaines de ces vibrations sont bien connues et identifiées, d'autres sont plus subtiles et encore difficilement détectables, bien qu'ayant des effets significatifs sur les plantes, les animaux et les êtres humains. Le procédé de bio-dynamisation utilisé à Aqua Dyn met en œuvre, grâce à un petit condensateur à la cire d'abeilles, des énergies de très hautes fréquences, ce qui modifie profondément les propriétés électromagnétiques de l'eau. La composition en eau trimère (combinaison de trois molécules d'eau) s'augmente — ce qui facilite son assimilation cellulaire — ainsi que son taux vibratoire. Ce procédé de dynamisa-

tion transforme une eau chimiquement et bactériologiquement pure, mais morte sur le plan de la vitalité, en une eau vive, qui va agir diversement sur les organismes vivants : germination accélérée des graines, croissance spectaculaire des plantes ou des animaux. La cristallisation sensible au chlorure de cuivre est une technique routinière pour apprécier le degré ou la qualité de la dynamisation. Une eau bio-dynamisée est immédiatement assimilable par les cellules du corps, sans perte d'énergie. Des carences en oligo-éléments peuvent être comblées de cette façon. La consommation régulière d'eau dynamisée renforce les défenses immunitaires et permet de jouir d'une vitalité que l'on ne possède normalement que durant les années de jeunesse.

La dernière moitié de l'année 2001 fut consacrée à la mise en conformité des installations en vue d'obtenir le certificat du « Bureau of Indian Standards », qui permettra la commercialisation de cette eau en Inde. Après modification de certains procédés, ce qui incluait l'établissement d'une analyse plus rigoureuse, une eau de qualité fut obtenue. Elle respectait les normes les plus draconiennes de l'Indian Standards Institute, ainsi que les tests rigoureux de dynamisation. Pour parvenir à ces résultats, nous avons dû investir dans des matériels plus performants.

Il est couramment admis que l'humanité est à un tournant crucial de son évolution et que les jours les plus sombres sont promis aux hommes si l'égoïsme et l'avidité continuent d'être leurs motivations premières. Il est aussi de plus en plus évident que cette même humanité est à l'aube d'un monde nouveau, si seulement elle reconnaît l'unité de l'Esprit par delà les diversités physiques. La solidarité est un moyen efficace d'exprimer cette unité dans notre vie quotidienne. Après avoir distribué gratuitement cette eau dynamisée aux Auroviliens et, depuis plus d'un an, à des personnes de Pondichéry, nous avons pu constater des résultats exceptionnels sur la santé et la vitalité de ceux qui la boivent avec régularité. Afin de couvrir les frais de gestion et d'exploitation de cette unité, l'eau dynamisée est commercialisée sous différents emballages dans le Tamil Nadu. C'est la façon la plus harmonieuse qui a été retenue pour pouvoir pratiquer le « Thanneer Pandal » : le don de l'eau, si important dans la tradition indienne, et symbolique de ce nouveau monde dont nous parlions plus haut.

Aqua Dyn continue ses recherches pour l'obtention d'une eau de plus grande qualité. Cet effort inclut la mise au point d'équipement qui permettra de la distribuer à faible coût à une plus vaste population indienne. Des structures seront mises en place, et dans les villes (où les organismes municipaux pourraient financer des centres de distribution d'eau dynamisée. Cette eau serait mise gratuitement à la disposition de la population locale, en donnant priorité aux personnes âgées, aux hôpitaux, temples et écoles), et dans les villages. Différentes approches sont actuellement à l'étude en collaboration avec des organisations indiennes et ONG.

Le certificat du « Bureau of Indian Standards » va permettre d'atteindre un plus large échantillon de population, jusqu'à saturation de la modeste capacité d'Aqua Dyn. En même temps, des équipements seront commercialisés qui devraient populariser l'utilisation de cette eau. Ces sources de revenus permettront de poursuivre les objectifs décrits précédemment. Les difficultés financières sont énormes mais l'effort se poursuit.



L'équipe d'Aqua Dyn.  
E-mail : aquadyne@sify.com



Le service de vêtements : Nandini

## Bases théoriques d'une économie aurovilienne

**« Le but de l'économie politique [d'une société spiritualisée] ne serait pas de créer une formidable machine de production fondée sur la coopération ou la concurrence, mais de donner aux hommes — et pas seulement à quelques-uns mais à tous, et à chacun selon sa plus haute mesure — la joie du travail suivant leur nature particulière et le libre loisir de croître intérieurement, ainsi qu'une vie simplement riche et belle pour tous. »**

**Sri Aurobindo, *Le Cycle Humain***

Nos idées sur l'économie d'Auroville sont assez floues, nous ne possédons pas la clé d'une logique économique alternative à celle que nous connaissons, celle de l'échange marchand. Or le projet social d'Auroville ne peut s'exprimer dans le rapport marchand puisqu'il est fondé sur le don de soi. Cela correspond-il à une logique économique capable de réorganiser l'activité des hommes d'une façon plus heureuse que celle qui prévaut aujourd'hui sur la planète ?

### Critique de l'échange marchand

L'économie libérale est l'expression d'une vue philosophique qu'elle actualise dans la vie : l'individu doit utiliser sa raison dans la recherche d'une satisfaction personnelle. Tel est le but de la vie humaine individuelle, telle est aussi la source de son bonheur collectif puisque les individus, négociant au mieux leurs avantages respectifs, finissent par se compléter et organiser un équilibre optimum d'utilisation des ressources. Il en va donc de l'intérêt général que chacun se comporte de manière égoïste, et la compétition dans l'appropriation de ressources rares et désirables est le devoir éthique de l'*homo economicus*.

La caractéristique de cette vision est qu'elle définit l'homme comme être de désir, qu'elle le légitime dans son mouvement instinctif d'appropriation, la raison n'étant plus qu'instrumentale dans le calcul des gains et des pertes. En conséquence, le but de l'activité économique n'est plus de répondre à des besoins afin de libérer l'homme des soucis matériels mais de produire toujours plus d'objets désirables, afin de ressusciter le manque,

source du désir d'appropriation. Cette mécanique de suscitation du désir est facteur de croissance économique et d'emploi mais aussi de création de zones de pauvreté et d'appauvrissement des ressources de la planète car il n'est pas possible d'étendre à tous la possibilité de jouir de tout au moindre coût. Plus décisivement, un système social qui fonde sa croissance sur l'insatisfaction et le désir (kāma) ne peut manquer de détruire toutes les normes éthiques (dharma) fondées sur la maîtrise de soi et la souveraineté à l'égard de la possession d'objets, car ces valeurs bornent ses possibilités de développement. Qu'un tel modèle ne soit pas viable à long terme sur le plan des coûts écologiques comme sur le plan des valeurs fondatrices de toute civilisation possible n'est plus objet de doute. Ce qui est objet de doute, c'est l'existence d'une alternative possible. Comment se présente, à cet égard, une économie fondée sur le don et quel serait son rapport à l'argent ?

### Monnaie et désir

L'instinct d'appropriation rend possible une stratégie d'accroissement de la valeur par la rétention : acquiert une valeur mesurable et négociable ce qui est à la fois demandé et retenu. La valeur d'un objet n'est pas son coût de production mais sa désirabilité puisqu'il se présente comme objet de désir. Il s'ensuit que ce qui est rare acquiert une valeur dans la mesure où toute rareté annoncée intensifie le désir d'appropriation. Ce qui ne peut être approprié n'a pas de valeur marchande. La monnaie intervient ici comme moyen de mesurer la valeur, et le prix est le résultat d'un ajustement négocié entre la capacité de ne pas donner (la rareté de l'offre) et l'intensité du désir de posséder (la demande). Dans une économie qui produit de l'utilité désirable, la monnaie est un ingrédient indispensable sans lequel cette économie ne pourrait fonctionner. Réciproquement, il n'y a de valeur monétisée que lorsqu'il est nécessaire de disposer d'un équivalent général qui permette de comparer, d'établir les différences du désirable pour trouver leur point d'échange. Ce système s'accompagne d'un appel à la liberté conçue comme liberté hédoniste de choisir entre plusieurs objets désirables. La réduction de l'idée de bonheur à la libre jouissance d'une multitude d'objets du désir est le prix de cette liberté-là, et la course à l'argent la conséquence inévitable. Dès lors la fonction du travail sera orientée vers l'acquisition de cet indispensable instrument de la liberté de consommer, la rémunération. La monnaie elle-même devient donc à son tour objet de convoitise et de rareté, par le fait que ses détenteurs peuvent refuser de la mettre en circulation. Le capital, dit-on, est un facteur de production qui doit être rémunéré au même titre que le travail. C'est oublier que ce n'est pas le capital qui est rémunéré mais les détenteurs de capitaux, c'est-à-dire leur droit de ne pas mettre en circulation la monnaie détenue, ce qui n'est pas un facteur de production. Le refus du don est ainsi rémunéré sous forme d'intérêt et de dividendes. C'est un impôt levé par l'égoïsme en paiement du droit de chacun à poursuivre des fins égoïstes pour le plus grand bonheur de tous. Il y a donc une interaction forte entre désir d'appropriation, travail rémunéré et monnaie, qui définit l'échange marchand. Dans une économie fondée sur le don de soi, il en va autrement.

### Démonétisation et don

L'économie du don existe dans toute société, simplement elle n'est pas comptabilisée : le travail domestique et le bénévolat sont des facteurs de cohésion sociale bien plus importants que l'économie marchande et les



services publics. Mais, fondés sur le don, ils ne trouvent pas d'expression monétaire. Bien que constituant le fondement de la vie sociale et permettant par là aux économies marchande et publique de se déployer, ils sont invisibles et leur contribution dans la production de la valeur totale est inconnue.

Dans une économie aurovillienne, nous assisterions à un phénomène analogue : la valeur ajoutée produite par le travail étant donnée et non facturée, elle disparaîtrait des comptes. N'apparaîtrait que le coût des biens et services extérieurs incorporés à la production. L'économie du don tend à l'invisibilité monétaire parce qu'elle démonétise l'économie elle-même. Cela implique qu'il n'y ait plus de lien entre valeur produite et rémunération monétaire, c'est-à-dire que le travail lui-même change de fonction. Il ne serait plus une servitude visant à obtenir l'argent nécessaire à l'appropriation d'utilités désirables mais le lieu du progrès et du devenir de soi. Seul un changement de vision et de conscience permettrait un tel saut qualitatif et Auroville a précisément été créée pour que ce saut soit tenté. Suffit-il pour autant de remplacer l'échange négocié par le don mutuel pour faire émerger un modèle alternatif viable ? Si l'on étudie le don comme lien social, on s'aperçoit que cela n'est pas si simple.

### Critique de l'économie du don mutuel

En effet, tout don crée une obligation, une dette. Le paiement en argent est une manière d'éteindre la dette et de se libérer de la situation d'obligé. Supprimer cette liberté pourrait nous renvoyer à un modèle de type clientéliste : certains, qui pourraient donner plus que d'autres, se trouveraient en position de se créer une clientèle d'obligés ; ils gagneraient en influence et en pouvoir ce qu'ils auraient abandonné en richesse. Psychologiquement, nous savons que le don n'est pas simple et qu'il y a toujours une demande de paiement plus ou moins consciente, ne serait-ce que sous forme de reconnaissance du don. C'est ce que nous pourrions appeler l'aspect aliénant du don horizontal à une personne ou à un groupe : plus je donne et plus je suis en droit d'exiger, plus je reçois et plus je suis en situation d'obligé. C'est la négation de toute souveraineté individuelle. Cela ne peut évidemment pas servir de modèle à l'économie d'Auroville. Si donc il y a, il doit être impersonnel et ne pas générer d'obligations. Ici intervient la nécessité d'une transcendance qu'aucun groupe ni aucun individu ne puisse s'approprier. À quoi se doit-on, finalement ? De quoi recevons-nous et à quoi va notre dette d'exister ? Le transcendant n'est-il pas le seul garant de notre liberté comme de notre possibilité de devenir ? Ces questions philosophiques prennent une

dimension économique dès que l'on veut les traduire dans l'organisation matérielle de la vie. Est-il possible de donner son travail à ce qui transcende toute obligation mutuelle entre les individus ou entre les individus et le groupe, comme une offrande à notre transcendance personnelle et commune ? Est-il possible de recevoir les biens et services nécessaires à notre développement sans avoir le sentiment de les devoir à une instance obligeante ? Peut-il y avoir disparition du Contrat ? Et comment définir ce qui est nécessaire à chacun et les règles d'allocation des ressources ? La réponse à ces questions exige un détour par la notion de production de valeur et la redéfinition de la fonction du travail dans une économie du don.

### Sources de la valeur produite

Toute unité économique produit de la valeur ajoutée (ajoutée à ce qu'elle achète) par du travail outillé. Le profit — ou surplus de valeur — peut être défini comme la part de la valeur ajoutée qui reste, une fois le travail outillé rémunéré.

Plus le travail est organisé, moins il en faut pour produire une même quantité de produit. Il y a accroissement de valeur produite à travail égal. C'est ce que l'on appelle la productivité. La tendance au remplacement de l'homme par la machine revient à un accroissement d'organisation matérialisée sous forme d'automatismes qui multiplient la productivité du travail humain. La productivité peut ainsi être comprise comme l'insertion croissante d'information ou de conscience dans la manifestation matérielle.

La valeur ajoutée ainsi produite doit être reconnue comme utile par le marché. Elle exige donc un travail d'imagination anticipatif, un acte créatif de la conscience qui conçoit les produits. De plus, un produit possède plusieurs dimensions qui vont composer sa valeur aux yeux des utilisateurs. Il y a son aspect pratique mais, de plus en plus, celui-ci est complété par des valeurs vitales et mentales qui vont lui faire quitter le domaine des besoins utiles pour le positionner dans le domaine du désirable, voire de l'idéal : les produits tendent à devenir des supports d'images, de rêves et d'identités, composantes immatérielles qui accroissent leur valeur marchande. La production d'objets est inséparable de celle d'un style de vie et d'une manière de se définir, leur consommation contribue à la production de soi, de l'image sociale de soi. En définitive, ce qui se crée et s'échange est une conception de la vie, un style identitaire, dont les biens et services produits échangés ne sont plus que l'occasion. Il y a insertion d'information, de sens, de conscience dans l'économie. Cette insertion de sens et



d'imaginaire accroît la valeur produite et consommée.

Nous trouvons donc, comme sources du surplus de valeur créé, la productivité et la créativité, qui sont deux activités de la conscience. Or ce qu'il y a de remarquable avec la conscience, c'est qu'elle est une ressource qui se reproduit et s'accroît par son utilisation. Elle est le fruit d'un investissement continu de la collectivité dans l'éducation permanente, non une ressource limitée consommée dans le processus de production. Sa monétisation sous forme de salaire est due au fait que le travail a pris pour fonction principale la recherche d'une rémunération. La compétence devient alors objet de désir et d'appropriation, donc d'évaluation monétaire, mais il n'y a pas de lien nécessaire entre travail et argent. En fait, la réduction de la connaissance à son aspect de compétence technique utilisable est un appauvrissement des capacités créatrices de l'homme. Renoncer à se vouloir librement et à inventer le monde est bien souvent le prix à payer pour s'intégrer économiquement dans la société marchande. Dans une société du don, la finalité du travail est tout autre, elle n'exige pas le renoncement à soi.

### Redéfinition du travail

Dans une société d'éducation permanente (learning society), le travail est avant tout le champ du progrès et c'est pour cela qu'il est nécessaire à chacun ; cesser de se confronter au monde et aux autres hommes, c'est cesser de devenir. Pour qu'il puisse trouver cette fonction, le travail doit être radicalement détaché de la notion de salaire, libéré de son asservissement à produire de l'utile désirable. Il doit être rattaché à la notion d'éducation de soi par laquelle il accroît sa capacité à manifester de la conscience, dont nous avons vu qu'elle est la source du surplus de valeur créé.

Si nous revenons à la conception védique du travail, nous trouvons la notion de sacrifice (yajña) comme processus de devenir de soi. Toute énergie offerte à plus grand que moi me fait grandir en connaissance et en pouvoir. Ainsi, si je verse mes énergies dans le feu de ma volonté en vue de perfectionner la maîtrise du piano, je grandirai dans la compréhension du sens musical et de la maîtrise d'exécution. Dans le langage ancien, cela était identifié à la descente des dieux en réponse au sacrifice et à l'ascension de l'homme à de nouveaux domaines de conscience. Ce processus étant sans fin, l'homme était considéré comme le lieu d'un devenir constant plutôt que comme une nature humaine intangible. Il s'ensuit que le don de soi doit être offert à une transcendance et non à la communauté. À cette condition il ne sera pas immolation de soi mais accomplissement de soi. Ainsi définie, une économie du don de soi s'ouvre sur celle d'un devenir et

d'une éducation permanente de soi. Il y a un lien nécessaire entre don de soi, démonétisation et éducation de soi.

Une société ayant pour objectif « un progrès constant et une éducation sans fin » renouerait avec ce principe et penserait le travail en termes d'éducation et de devenir, car ce serait le meilleur moyen d'augmenter de manière cumulative ses capacités de développement interne. En conséquence, toute rémunération du travail en termes de rendement quantitatif serait contre-productive, car apprendre signifie expérimenter, découvrir, inventer, se tromper et tirer parti de ses erreurs. Cela implique de défaire tous les mécanismes de sanction, de jugement, d'exclusion qui nous font fonctionner d'habitude. De ce point de vue, il s'agit d'un anti-idéalisme : la méthode est essentiellement pragmatique et expérimentale. Demeurer toujours en état de progrès constant est la seule question à laquelle nous soyons tenus de répondre. Le lien asservissant entre travail et production d'utilité désirable est brisé ; ce qui est libéré, c'est un processus de progrès cumulatif, un vrai processus de développement.

La possibilité ainsi offerte de progresser constamment, c'est-à-dire d'accroître ses capacités concrètes de découverte et d'expression de soi, est la principale rémunération du travail, sa conséquence naturelle, et elle est sans prix. La liberté de partir à la découverte de soi et de se perfectionner sans cesse est le seul luxe que l'argent ne peut pas acheter. Pour beaucoup, elle est un rêve inaccessible. Bien qu'elle soit d'une rareté extrême, la convoitise ne permet pas d'y accéder car il faut, pour y parvenir, renoncer à la liberté utilitariste de pouvoir tout acheter pour jouir de tout au moindre coût. C'est pour cela que cet idéal ne peut être imposé : il ne trouve sa pleine valeur que lorsqu'il est choisi. L'attachement à une liberté aliénante qui nous asservit aux objets de désir et à l'argent nécessaire à leur acquisition est ce qui doit être « sacrifié », afin que nous puissions naître à une liberté plus grande.

Le fait que cette économie ne puisse se manifester que si elle est choisie implique sa coexistence avec l'économie marchande. Il y aurait dès lors une possibilité de comparer l'apport de chaque modèle en terme de développement et de coûts. Notre pari est qu'une société fondée sur la recherche d'un progrès constant et dont les coûts en travail ne sont pas proportionnels à l'augmentation des capacités d'expression consciente est gagnante à long terme, quelle que soit la modestie des démarrages. Elle annonce probablement le seul modèle de développement viable qui puisse réellement être étendu à tous les hommes de la planète.

□

Jean-Yves





M. Cailhouët visitant Auroville's Future

## La Conférence Asia Urbs

*La Conférence Asia Urbs, avec pour thème **Réseaux de cités pour un futur viable et unité humaine** s'est déroulée à Auroville du 25 au 28 février. Il s'agit d'une nouvelle forme de coopération internationale aussi appelée coopération décentralisée. Elle permet de mettre en relation des municipalités d'Europe et d'Asie pour travailler ensemble sur des projets d'aménagement urbain. Rappelons que cette conférence suivait la reconnaissance, par l'Union européenne, d'Auroville en tant qu'entité urbaine, et donc partenaire potentiel. (Voir Revue de Juin 2001).*

Une des conséquences de cette coopération pour Auroville a été le co-financement par l'Union européenne d'un projet incluant un centre d'études et de développement urbain, de recherche et d'urbanisme, à Auroville. Ce bâtiment sera le premier de la zone administrative et marque le commencement d'une municipalité à Auroville. Il rassemblera les services liés à la gestion urbaine : *Auroville's Future, Land Fund, Financial Services, Housing Service* et *Development Council*. Une meilleure planification de l'infrastructure, des instruments de recherche plus performants (notamment pour *Harvest* et le *Water Service*) offriront à Auroville une plus grande variété de choix, dans le domaine de la gestion de l'eau et de l'urbanisme.

Financièrement, l'Union européenne a un format de projet très exigeant. Pour un budget donné, de 450000 Euros sur deux ans par exemple, la commission finance 65% du budget, le reste étant à trouver par d'autres biais (municipalités partenaires, *Financial Service*). Ne sont effectivement versés que 80% du budget de la première année. Les 20% restants ne seront touchés qu'après la fin des travaux. De plus la commission, en cas de non-respect du budget ou de délais, peut demander le remboursement. On est donc ici loin d'une manne céleste, un travail de gestion très rigoureux est exigé.

Cette annexe de l'Hôtel de ville abritera, une fois terminée, une série de conférences et d'ateliers (sur la conservation de l'eau, les transports alternatifs, l'organisation de la circulation, la gestion de l'énergie, les économies d'énergie, la diffusion de l'énergie renouvelable). Un cinquième atelier, sur la gestion des déchets, se tiendra à

Cologne. Les conférences qui auront lieu à Auroville s'adresseront en particulier à des fonctionnaires du Tamil Nadu et de Pondichéry, et certains experts de Cologne et de Venise y assisteront.

### Préparation

Une centaine d'Auroviliens, épaulés par des équipes d'ouvriers tamouls se sont mobilisés pour préparer l'événement, arranger les lieux de réunion, embellir les bâtiments et les jardins alentour, répondre au téléphone, au courrier, préparer et organiser les transports, les repas.

Pour l'occasion, le Bharat Nivas était méconnaissable. En plus des traditionnelles lampes à huile et autres kolams colorés, l'Auditorium Sri Aurobindo, ainsi que le Restaurant, ont bénéficié d'une rénovation : repeints de frais en blanc et rouge brique, mis en valeur par des éclairages avantageux, dégagés des arbustes qui avaient fini par masquer leurs contours et empêcher la perspective, ces deux bâtiments se virent restituée leur apparence d'origine : forme pyramidale pour l'Auditorium, cylindrique pour le Restaurant. Ce dernier, d'une friche urbaine en mal d'affectation, est devenu un espace de rencontre, ouvert et chaleureux. Addition faite de panneaux indicateurs, le Bharat Nivas était fin prêt pour accueillir les membres des délégations européennes et indiennes.

Dans les jardins aménagés autour de l'Auditorium, ça et là, des *shamianas* (tentes multicolores) abritaient une exposition des techniques expérimentées et diffusées à partir d'Auroville dans différents domaines : matériaux de construction, énergies renouvelables, gestion de l'eau, reboisement... Étaient aussi présentés le travail plus spécifique de *Auroville Village Action Group*, celui du parc de conservation des plantes médicinales de Pitchandikulam et celui du centre de la culture tamoule, en cours de création. De l'autre côté du Bharat Nivas, des expositions des villes invitées : Treviso, Mewar, Nagpur, Pondichéry...

La première journée s'est achevée sur la projection du diaporama *The Genius of India* introduisant les délégués à un texte fondamental et visionnaire de Sri Aurobindo, extrait de *La Renaissance en Inde*.

### Conférence

Les différents participants venaient aussi bien de l'Andhra Pradesh, du Gujarat, du Rajasthan, que de Rotterdam, Leicester, Venise, Trévise, Paris, etc. Auroville permet ainsi à des villes d'Europe et d'Asie du Sud de se rencontrer, ce qui est l'objectif principal de *Asia Urbs*.

Beaucoup de projets concernent la préservation et la mise en valeur du patrimoine. Par exemple, Udaipur aimerait travailler avec Bruges et Venise sur un projet de protection de canaux et plans d'eau. Chandigarh et Dehra Dun ont demandé à Auroville de leur trouver des partenaires européens. Pondichéry, elle, a besoin d'aide pour la protection de son patrimoine architectural, aussi les membres d'*Auroville's Future* ont-ils contacté Villeneuve-sur-Lot et Urbino (Italie).

Parmi les sujets abordés au cours des débats, l'incapacité des gouvernements et des organismes d'État à répondre seuls aux problèmes posés dans les grandes cités du monde entier, des-intégration sociale, violence ethnique, drogues, criminalité, pollution, dégradation de l'environnement etc. Un des remèdes proposés est la dévolution, ou transfert des pouvoirs centraux aux collectivités locales, afin de leur permettre de prendre des



décisions sur les problèmes qui les concernent directement. À Vyara, une ville du Gujarat, un groupe de citoyens (composé de 80% des électeurs) est présent dans les services municipaux les plus importants. Concrètement, les dépenses salariales de la ville ne représentent plus que 22% des dépenses totales (la moyenne en Inde est de 45%), les élus paient eux-mêmes leurs frais de déplacement et le recouvrement des taxes municipales a atteint en moyenne 95% depuis trois ans. Cela a permis parallèlement à cette petite ville (36000 habitants) de se doter d'une piscine, d'un dispensaire, et d'une maison du troisième âge, ainsi que d'un hôpital de soixante-dix lits.

En Inde, le processus de dévolution a été encouragé par le 74<sup>ème</sup> amendement à la Constitution par lequel le gouvernement a créé un système de gouvernement local s'inspirant de l'antique modèle du Panchayat Raj. Cela a permis aux municipalités non seulement d'exercer un contrôle accru sur certains mécanismes de développement, mais aussi de confier des responsabilités à leurs citoyens. Mais pour d'autres cités européennes ici représentées, la dévolution consiste à confier au secteur privé certains projets jusqu'alors dépendants de l'État.

Un autre thème abordé lors de la conférence fut celui du sustainable development, (développement qui, au lieu d'exploiter l'environnement, le préserve, le fait fructifier).

Dans ce contexte, Jan Dictus a présenté le *Eco-Business Plan for Vienna* qui a permis à 240 entreprises de se familiariser avec l'audit en environnement, ou d'apprendre comment augmenter leur productivité en adoptant des méthodes prenant en compte l'environnement (*Eco-sensitive practices*). Le partenaire de Vienne dans ce projet, c'est Chennai (Madras), qui doit faire face à de lourdes hypothèques sur sa viabilité dans un proche avenir : pertes considérables sur l'ensemble du réseau électrique, très forte pollution de l'air, de l'eau, du sol, mauvais réseau d'assainissement, dégradation/diminution du niveau des nappes phréatiques et forte augmentation de la pauvreté. Pour tenter d'y remédier sont mis en œuvre des programmes d'économie d'énergie, de récolte de l'eau, destinés aux écoles et aux entreprises, et de promotion du recyclage (récupération des déchets, transformation, compostage) favorisant la création d'entreprises « écologiques » supposées ainsi offrir formation et emploi aux couches défavorisées.

Les séances de travail débutent par de la gymnastique



28 février : les délégués en chars à bœufs

D'autres délégués (de Suède, de Hollande, d'Inde) ont partagé leur expérience sur la gestion urbaine, les priorités et les contraintes à prendre en compte dans le domaine du logement, des problèmes des populations marginalisées, de la protection du patrimoine, etc.

### Conclusions

Les délégués d'une conférence internationale ont rarement l'habitude de se lever à 4 h du matin pour assister au premier événement de la journée de clôture. C'est pourtant ce qu'ils ont fait ce matin du 28 février, pour un rassemblement silencieux à l'Amphithéâtre, devant le feu traditionnel marquant le trente-quatrième anniversaire de la création d'Auroville.

Ils ont ensuite rejoint le site du futur Pavillon de l'Unité, en un sympathique équipage — non polluant — de chars à bœufs, accompagné par un éléphant venu du temple de Ganesh de Pondichéry.

Les quatre jours écoulés ont satisfait à la fois les membres de l'équipe d'*Asia Urbs*, les délégués, ainsi que ceux qui à Auroville s'étaient mobilisés pour rendre l'événement possible. Citons Michel Cailhouët, ambassadeur de l'Union Européenne pour l'Inde : « Nous connaissons le savoir-faire d'Auroville. C'est pourquoi nous avons été très heureux de pouvoir y convier des collectivités urbaines, pour qu'ensemble nous travaillions à renforcer les réseaux et liens entre municipalités, afin de partager les connaissances sur les défis et les solutions que certaines d'entre elles ont pu apporter à leurs problèmes quotidiens. » Déjà, l'expérience se poursuit par la création d'un centre de ressources, destiné à faciliter les contacts entre partenaires et les candidatures aux projets *Asia Urbs*. Une base de données, qui sera distribuée aux participants, est déjà en cours de réalisation. Auroville's Future est donc en train de devenir un intermédiaire privilégié entre les municipalités indiennes et le reste du monde.



Éric Avril





Les récoltes du jardin d'Annadana

## Annadana

Annadana a organisé, à Auroville, une rencontre de l'Asie du Sud pour ceux qui tentent de préserver des graines de légumes pollinisés librement. Le but était de regrouper et d'encourager différentes expériences en cours dans ce domaine, pour les diriger vers une alliance et en élargir le champ d'action. Celui-ci doit couvrir la documentation, la collecte, la préservation, la production et l'échange de graines de légumes traditionnels pollinisés librement. Une cinquantaine de participants, dont des représentants d'ONG, des fermiers, des étudiants de différents États de l'Inde, des journalistes, des représentants du Bangladesh et de Sri Lanka, se sont réunis pour trois jours au Centre des Visiteurs d'Auroville, où une tente a été érigée spécialement pour l'occasion. En arrière-plan, les récoltes toutes fraîches des jardins d'Annadana illustraient amplement la richesse et la beauté de cette collection planétaire de variétés de légumes. L'équipe de la cafétéria s'est occupée à merveille de pourvoir aux besoins du groupe qui, avec les organisateurs et les participants d'Auroville, comptait près de soixante-dix personnes.

La première journée de la rencontre a été consacrée à évaluer la situation dans le pays, concernant les graines de légumes pollinisées librement : la disponibilité et la qualité des graines et l'évolution des efforts entrepris pour les préserver. À cette fin, les participants se sont répartis en groupes représentant les différents États et régions écologiques de l'Inde. On a discuté également de la propagation des graines hybrides et du danger qu'elles représentent pour les variétés ancestrales. Dans la

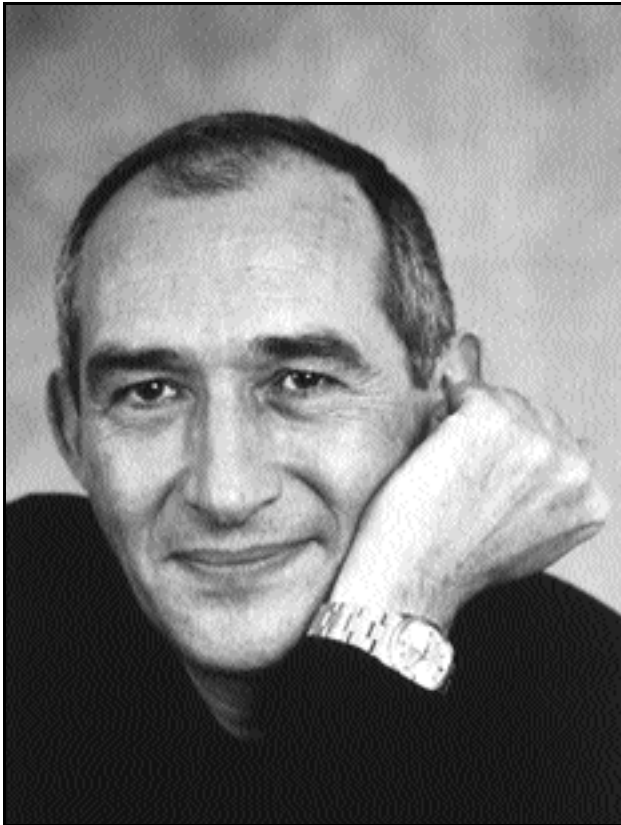
soirée, un échange de vues à propos du travail d'Annadana et de la collecte planétaire de graines de Kokopelli, a eu lieu.

La seconde journée était plus « technique ». Dans la matinée, les participants ont rendu visite au Jardin Botanique d'Auroville où se trouvent les jardins de production de graines d'Annadana. Ils ont pu y voir différentes pratiques de préparation du sol, depuis la méthode de « double-creusage » bio-intensif jusqu'au jardinage en lit sans labour, créé en superposant plusieurs couches de paillis. Il y a eu aussi une petite démonstration de compostage. Mais le but principal était de montrer les différentes techniques appliquées pour préserver la pureté des variétés, par exemple par isolation à l'aide de filets ou la pollinisation à la main dans le cas des citrouilles. L'accent a été mis sur le fait qu'il existe de nombreuses méthodes, simples et bon marché, pour éviter la pollinisation entre, par exemple, deux variétés de gomphos. Là encore, la distinction de base entre famille, genre, espèce et variété a été soulignée. Le sujet a été abordé plus en détail encore sous la tente avant le déjeuner où la discussion s'est poursuivie par la suite. Ces sujets techniques n'ont pas toujours été faciles à traiter, surtout quand il s'agissait de définir les différentes méthodes de fertilisation des graines. Mais les participants désiraient ardemment obtenir une compréhension approfondie du sujet et, même en cette ère électronique, le bon vieux tableau noir et la craie ont révélé une fois encore leur utilité incontournable. La journée s'est terminée par une étude des espèces de légumes qu'il est le plus urgent d'utiliser dans les petits jardins potagers. Deux groupes ont été formés pour la session du soir, un pour ceux qui désiraient obtenir des éclaircissements plus techniques, et l'autre pour ceux qui cherchaient un rayon de lumière sur le sujet sec et obscur de la législation (IPR) sur les graines.

La troisième et dernière journée a été consacrée à explorer les possibilités d'établir un réseau efficace pour protéger les variétés, ancestrales et pollinisées librement, de l'Inde. Un papier préparé par l'équipe d'Annadana a servi de base aux discussions. Les mêmes groupes qui avaient été mis en place le premier jour — pour explorer les conditions globales des graines traditionnelles et pollinisées librement — ont examiné les différentes étapes possibles pour mettre en place non seulement un réseau mais aussi une organisation effective de sauveteurs de graines. Le résultat a été très positif. De nombreuses propositions ont été faites, allant d'actions modestes — répandre l'information par des campagnes et les médias, préparer une documentation détaillée sur la richesse en légumes encore disponibles, lancer une lettre d'information sur les activités des groupes et les graines qu'ils possèdent — jusqu'à un groupe pour travailler sur des jardins de nutrition, et même l'établissement de plusieurs centres de santé des graines sur le modèle d'Annadana. Les participants poursuivront ces initiatives, parmi d'autres, de retour chez eux. Tous ceux qui ont participé à cette rencontre mémorable ont clairement ressenti un nouvel élan. Un dîner spécial à Atithi Griha a scellé les liens de coopération et d'amitié entre les participants à un moment où il y a tant de tensions dans la région.

□





Alain Corneau

## Aurofilm

Grâce à une collaboration avec l'Ambassade de France et l'Alliance Française de Pondichéry, nous avons bénéficié à Auroville d'un festival de films du cinéaste français Alain Corneau, qui a circulé dans toutes les grandes villes de l'Inde.

À travers cinq films, nous avons pu suivre l'évolution créative d'Alain Corneau. Celui-ci, en effet, s'est surtout consacré, au début de sa carrière, aux films policiers, pour n'aborder que plus tard des films historiques ou encore des films à la portée plus philosophique.

Donc, à ses débuts, de 1975 à 1981, Alain Corneau se consacre spécialement au « film noir » dont nous avons eu l'exemple durant ce festival avec la projection de « Police Python 357 ». Déjà à l'intérieur de ce genre, Alain Corneau se distingue par une photographie particulièrement soignée, un scénario très élaboré (psychologie des personnages, déroulement de l'histoire et de l'action d'une efficacité parfaite) et une direction d'acteur très soutenue (l'interprétation d'Yves Montand, Simone Signoret et François Perrier y est des plus réussies).

Puis, en 1984, il change radicalement de style et réalise « Fort Saganne », un film à la dimension historique et épique rarement égalée. Cette reconstitution de l'époque coloniale française qui fut sans doute héroïque mais ici déjà sur le déclin est par ailleurs superbement servie par la photographie et la musique.

En 1989, Alain Corneau se rend en Inde pour tourner « Nocturne indien », d'après une nouvelle d'Antonio Tabucchi. Le personnage principal est un jeune Français qui se rend en Inde à la recherche d'un ami disparu.

Déambulant de Bombay à Madras et Goa, il est, en fait, à la recherche de son âme. La séquence dans laquelle il découvre la Trimurti sur l'île d'Elephanta est particulièrement émouvante. Le silence, l'admiration et l'expérience intérieure ressentis par le voyageur nous sont directement transmis. Également réussie est la rencontre, à un arrêt d'autobus, avec une petite voyante au physique déformé qui lui révèle l'objet de sa quête réelle. Tout cela va bien au-delà des clichés si nombreux qui guettent inmanquablement les cinéastes étrangers en Inde !

À la suite de ce tournage, profondément inspiré par ce voyage en Inde que, comme son acteur Jean-Hugues Anglade, il a considéré comme une véritable expérience, l'idée est venue à Alain Corneau de réaliser un film dont le sujet serait la musique.

Ce fut « Tous les matins du monde ». D'après Corneau, c'est après le visionnage du « Salon de musique » du grand cinéaste indien Satyajit Ray, qu'il a décidé de faire ce film. Le grand mérite de cette œuvre a été, déjà, de faire découvrir la musique baroque au grand public, à travers la musique du film (avec des œuvres de Sainte Colombe, Marin Marais, Lully et François Couperin). Dans « Tous les matins du monde », Corneau confronte deux conceptions de l'art : la musique est-elle un art de société, ou une quête de l'absolu ? Le cinéaste se garde bien toutefois de trancher la question, bien que sa sympathie aille vers Monsieur de Sainte Colombe, qui au XVII<sup>e</sup> siècle a porté l'art de la viole de gambe à son extrême perfection. Ce musicien est montré ici dans sa rigueur janséniste, ne laissant place à aucun compromis, ce dont n'est pas capable le plus ambitieux Louis XIV.

Le second film policier présenté, l'excellent « Le Cousin » (1997) traite avec beaucoup d'humanité du travail délicat des policiers chargés de surveiller les trafics de drogue dans les grandes villes, de leurs rapports nécessairement ambigus avec les « cousins », c'est-à-dire leurs indicateurs, et de l'attitude implacable de la justice face à la situation.

Nous sommes heureux d'avoir pu relayer ce festival à Auroville. Le fait que le public ait été nombreux durant ces cinq jours démontre que la possibilité d'un vrai cinéma culturel existe toujours.



Gérard et Surya pour Aurofilm





dessin : Shakti, Super School

## Made in Cévennes...

*Un jeune Aurovilien, Minh, a récemment participé en France à une étude de groupe sur l'environnement (voir l'article sur Planet'ERE2). Il raconte ici son expérience. Rencontrer autant de jeunes, sincères, impliqués et enthousiastes, fut son expérience la plus marquante à Florac (village des Cévennes, au cœur du Parc National). Le début d'une vague de changement était visible sans l'ombre d'un doute. Changement auquel poussent de jeunes entrepreneurs pourvus d'une conscience sociale et environnementale.*

« Voyez-vous ces montagnes, ces forêts, nuages et pâturages ? Sentez-vous les eaux qui s'écoulent au travers du paysage, la vie des plantes et des animaux, d'ici au Mont Aigual ? De même que les trois quarts de la population de la planète, j'ai une profonde relation — disons même une relation spirituelle — avec mon environnement

naturel », disait Claudie Lagarde, une cueilleuse de fruits et d'herbes sauvages dans le parc naturel.

Notre groupe du Forum de l'Éducation Relative à l'Environnement (l'ERE) visitait son hameau au bord d'une falaise dans la montagne. Là, en dépit de la névrose paranoïaque anti-sectes en France, Claudie parla tout à fait directement de ses idéaux hors des sentiers battus, de sa vision du monde, et de la manière dont son mode de vie et sa pratique professionnelle en découlent. En même temps elle est profondément ancrée dans le monde. Son unité artisanale est conforme aux standards agroalimentaires européens. Gestion de la production, des stocks, stratégie de commercialisation, etc., sont admirablement adaptées à sa niche de marché, apportant le meilleur profit du moindre effort. De plus, Claudie collabore avec la Chambre d'Agriculture pour la reconnaissance officielle et la formation des cueilleurs professionnels (agriculteurs sans terres).

Les produits de haute qualité de Claudie étaient un exemple commercial. L'association d'aide sociale de Florac a également la main verte. Ils ont créé, il y a trois ans, un jardin communautaire, pour l'insertion des marginaux et des personnes en difficulté économique. Cette expérience est un succès, aidant les gens à soigner leur âme en prenant soin de la nature. Maintenant le jardin est aussi un site d'animations scolaires.

Beaucoup d'autres entrepreneurs ont créé leur propre activité liée à la nature, par amour pour elle, tout en s'impliquant dans une dynamique locale de changement.

La première phase de Planet'ERE2 à Florac a rassemblé une cinquantaine de personnes, principalement de France, Québec, Belgique, Maroc et République tchèque. Elle était organisée par une association locale, Cévennes Nature, qui est une source importante d'inspiration. Trois jeunes gens (20, 22, 25 ans) l'ont fondée il y a deux ans et demi de cela. Ils ont construit des partenariats avec les écoles, et introduit l'ERE dans les programmes : conception des activités en classe avec les enseignants, sorties, camps, etc. Ils ont créé leurs propres postes en utilisant le dispositif Emploi-Jeunes. Des financements additionnels de la municipalité, de donations privées, des écoles, etc., leur ont permis de pérenniser leur activité.

Les phases suivantes de Planet'ERE2, à Narbonne, et puis finalement à Paris, ont confirmé cette forte impression. Une vague de jeunesse, consciente de l'environnement est en train de prendre forme à travers tout le pays. Des jeunes créent leurs associations, leurs réseaux, et envahissent graduellement les écoles, entreprises, et administrations. Il semble qu'ils ont réalisé que personne d'autre ne va se soucier plus qu'eux de la planète : la prise de conscience sur les questions globales chez les 15-25 ans a enfin atteint le stade où elle pousse à l'action. Un véritable changement est en train de s'opérer.

De retour à Auroville, l'expérience technique et les résultats obtenus en régénération de la nature par les pionniers sont certes des performances écologiques. Cependant, le premier défi consiste maintenant à convertir l'expérience en une connaissance/savoir-faire sous une forme aisément transférable.

Le deuxième défi est de nous mobiliser pour l'ERE à Auroville, pour se connecter à cette dynamique mondiale extrêmement positive, pour continuer ce travail et le disperser aussi loin que possible au long des générations futures.

□

Minh

## Rallye cycliste

### L'objet du rallye

La population de l'Inde a dépassé le milliard d'habitants et va probablement atteindre le milliard et demi au milieu de ce siècle. Chaque âme nouvelle sur cette planète augmente les besoins en eau, en nourriture, en énergie et en terre. Le gouvernement tente de résoudre ce problème majeur en épuisant les ressources naturelles présentes ou en proposant des alternatives qui risquent à leur tour d'épuiser les réserves des générations à venir.

L'eau est essentielle à l'agriculture. En Inde, d'une manière générale, les réservoirs d'eau et les étangs ont tendance à disparaître. S'ajoute à cela le pompage excessif de l'eau, avec pour résultat l'assèchement de la nappe souterraine. Le tarissement de la nappe phréatique menace l'avenir de la civilisation indienne. Il en va de même pour l'air et la terre. L'utilisation massive d'engrais chimiques pollue le sol. Ce qui pollue l'écosystème et la chaîne nutritive. Le plastique et les dérivés du pétrole polluent l'air même que nous respirons. Comme ils se désagrègent lentement, on les brûle, leur fumée étant une source supplémentaire de pollution. Cette situation grave requiert des capitaux importants, mais aussi une grande mobilisation de la population. Comme ni les États ni le gouvernement central ne proposent de solutions sérieuses, il ne reste qu'une seule issue : la population doit sauvegarder elle-même ses ressources vitales. Nous pouvons aussi enrayer la situation en utilisant au mieux les ressources naturelles existantes.

Nos ancêtres ont bâti la nation. Les générations suivantes ont la responsabilité de léguer une terre meilleure à la postérité. Les progrès accomplis à un niveau régional ne peuvent que se répercuter au niveau national. Pour cela, nous devons améliorer notre environnement : les routes, les sources d'énergie, l'eau, la terre et l'air. Jadis, nos ancêtres utilisaient des méthodes traditionnelles pour exploiter les ressources naturelles. Nous devrions les redécouvrir, puis les adapter au présent, avec l'aide du gouvernement et de la population.

La politique du gouvernement, qui consiste à soutenir les industries artisanales et familiales créées par des comités de femmes, grâce à des prêts avantageux, est un bon exemple de participation active. Nous devons nous unifier afin de développer durablement nos villages, car cela seul nous apportera prospérité et croissance. Sommes-nous prêts ? Il est grand temps de nous préparer !

### Compte rendu

Harvest et des volontaires de la troupe de théâtre « Pudhu vasantham » ont organisé un rallye cycliste de deux jours, pour éveiller les esprits dans la bio-région d'Auroville (Kiliyanur, Olagapuram, Thindivanam, Gingee), les 26 et 27 janvier derniers.

Ils ont distribué des prospectus et des brochures, initié des discussions, montré des cartes et donné des lignes d'action. Tout cela portant sur les sujets suivants :

1. L'entretien et le développement des ressources naturelles par des comités d'utilisateurs.
2. L'entretien des infrastructures par des comités de jeunes et de femmes.
3. L'instruction des illettrés par des comités d'éducation.
4. L'importance des comités d'auto assistance pour le développement des villages.

Le rallye a été très fructueux. Environ trois mille per-



dessin : Shakti, Super School

sonnes de la région ont reçu notre message. Cela a été une merveilleuse expérience pour tous les participants. Nous avons reçu le soutien inconditionnel des villageois, des voyageurs, etc. Presque toutes les personnes que nous avons rencontrées ont été sensibles à notre initiative et nous ont souhaité bonne chance. Nous avons parcouru cinq villes et soixante à soixante-dix villages, rencontrant entre vingt et trente personnes dans chaque village.

### Conclusion

Nous avons fait passer notre message au public ; nous espérons que nos semences porteront des fruits. La situation étant critique, il nous faudra beaucoup de soutien pour lutter contre toutes les catastrophes envisageables.



Murugaian

## Une école de journalisme spiritualisée

Il y a plus de cinquante ans que la Presse occidentale attache à l'Inde des clichés et des préjugés, des images et des a priori qui n'ont plus lieu, ou n'ont plus tout à fait lieu, et sont parfois péjoratifs et condescendants.

On aurait pu penser aujourd'hui, alors que les informaticiens indiens sont devenus les meilleurs au monde, que l'Inde est une puissance nucléaire, qu'elle envoie des fusées dans l'espace, qu'elle possède le plus grand réservoir de matière grise sur cette planète, que 60% des ingénieurs de la Silicon Valley sont d'origine indienne, etc., que les choses auraient changé.

Mais il n'en est rien : les médias occidentaux continuent à s'attarder sur les éternels poncifs qui font le bonheur de rédacteurs en mal de copie : les castes, la pauvreté, la corruption, le « fondamentalisme » hindou. Ou alors, on donne dans l'anecdotique et le superflu : les maharajas (qui ne jouent plus aucun rôle d'importance en Inde), la coutume du *sati*, ou bien les exploits de feu Phoolan Devi.

Dernièrement, le magazine *Courier International*, qui fait référence dans le monde diplomatique et culturel francophone, a sorti un numéro spécial, qui tend à nous faire croire que l'Inde est en proie au fondamentalisme hindou. Mais si on en remonte à Alexandre Adler, le rédacteur en chef de *Courier international*, il rétorquera — avec raison — que tous les articles publiés par son magazine ont été écrits par des journalistes *indiens* et tirés de la presse indienne.

De même, le nouveau correspondant étranger en poste à Delhi, médusé par la complexité et la diversité de la vie politique indienne, se tourne automatiquement vers les journalistes indiens qu'il rencontre dans la capitale pour essayer de comprendre l'ahurissante trame indienne. Et qu'entend-il ? Que les hindous sont de dangereux fondamentalistes, que tout est pourri en Inde, que tous les hommes politiques et les bureaucrates sont corrompus, que rien ne marche, que tout est sans espoir...

On a quelquefois dit que les journalistes indiens sont les pires ennemis de l'Inde. Et c'est peut-être vrai, car ils utilisent toujours des paramètres et des valeurs morales occidentales pour juger l'Inde : ce qui les intéresse est de savoir ce que Amnesty Internationale pense des problèmes de l'Inde, ou ce qu'en pense le public américain — pas ce que Sri Aurobindo ou Vivekananda ont pu en dire. Ils ne se réfèrent jamais à des valeurs indiennes, par exemple à celles énoncées par la Bhagavad Gita, sans doute le plus grand texte sacré jamais écrit, qui contient toutes les vérités du monde, présentes, passées et futures même. Mais non, les journalistes indiens, qui sont souvent bengalis, préfèrent citer Thoreau, ou Jean-Paul Sartre, qu'ils connaissent fréquemment mieux que nous. De plus, ces journalistes ont généralement une profonde aversion pour tout ce qui est spirituel : ils appellent les gurus indiens « godmen », ou « conmen » (charlatans).

Que faire ? On pensait que cet état de choses changerait avec l'avènement au pouvoir de gouvernements plus « nationalistes ». Mais les instituts de journalisme indiens, de Delhi, Madras, ou Bangalore, continuent à former des journalistes de la vieille école : brillants, mais totalement déconnectés de leur propre culture.

Un maître spirituel indien, Sri Sri Ravi Shankar, le fondateur de l'Art de Vivre, un mouvement qui travaille à préserver la culture védique et utilise la science du pranayama pour contrebalancer le stress moderne, a

trouvé la réponse : « Créons notre propre école de journalisme où, non seulement les élèves apprendront le meilleur des techniques du journalisme, mais on leur inculquera aussi des valeurs indiennes ». Le 31 juillet 2001, le Sri Sri Centre for Media Studies, sponsorisé par l'Art de Vivre de Sri Sri Ravi Shankar mais totalement indépendant, et dirigé par des journalistes professionnels, voyait le jour à Bangalore. Le SSCMS possède le best en technologie : les élèves y apprennent le Web journalisme, ou à rédiger leurs papiers en ligne et ont concocté leur propre journal Internet, le Bangalore Dateline, qui s'est déjà taillé une solide réputation. On leur y inculque également le pranayama, l'ancienne technique de respiration indienne, ainsi que la méditation, afin de forger un mental ouvert et un physique équilibré. Des professeurs leur apprennent par ailleurs à jeter un autre regard sur leur pays en leur révélant qu'il n'y a probablement jamais eu d'invasion aryenne et que des textes comme la Bhagavad Gita constituent sans doute un des trésors spirituels de l'humanité.

Déjà le premier lot a été arraché par les meilleurs journaux indiens, *The Hindu*, *Times of India*, *The Indian Express*, et dans quelques années l'Inde aura des journalistes aux avant-postes, critiques certes, mais qui aiment leur pays, le jugent avec des paramètres indiens et ont du respect pour la vie spirituelle.



François Gautier



### Les Ailes de feu

**« Il faut rêver, car les rêves mènent à la pensée, et la pensée mène à l'action. »**

Il est maintenant pratiquement certain que le futur Président de l'Inde sera APJ Abdul Kalam, le célèbre scientifique indien, spécialiste des fusées et des missiles, qui depuis 1980 a dirigé bien des équipes de techniciens et d'ingénieurs et a fait du programme indien de satellites et de missiles un grand succès. Abdul Kalam, qui a maintenant 71 ans, a raconté sa vie en un livre émouvant *Wings of Fire*. Il y parle de son enfance, passée sur l'île de Rameshwaram dans le Tamil Nadu. Son père, homme peu éduqué mais simple et sage, possédait un bateau avec lequel il transportait les pèlerins jusqu'à Dhanushkodi au bout de l'île. La famille était musulmane et leur ami le plus proche était le grand prêtre du fameux temple de Shiva à Rameshwaram. Un jour un cyclone détruisit le bateau du père. Le petit Abdul contribue à l'économie familiale en récoltant des graines de tamarinier et en vendant des journaux. À l'école son meilleur ami est Ramanadha Sastry, le fils du grand prêtre.

« Un jour, quand j'étais à l'école primaire de Rameshwaram, un nouveau professeur est arrivé. J'avais l'habitude de porter une toque, ce qui me désignait comme musulman, et je m'asseyais toujours au premier rang, près de Ramanadha Sastry, qui portait le cordon sacré [de brahmane]. Le nouveau professeur ne pouvait tolérer que le fils d'un prêtre hindou fût assis aux côtés d'un garçon musulman. On m'ordonna de me lever et

d'aller m'asseoir dans la rangée du fond. Je me sentais très triste, et Ramanadha Sastry aussi. L'image de mon ami, en pleurs, pendant que je changeais mes affaires de place, m'a fortement marqué. Après l'école, on est rentré chez nous et on a raconté l'incident à nos parents respectifs. Lakshmana Sastry [le grand prêtre] convoqua le professeur et lui dit devant nous qu'il ne devait pas semer le poison de l'inégalité sociale et de l'intolérance religieuse dans les esprits de jeunes enfants. Il exigea que le professeur s'excuse ou bien quitte l'école et l'île. Non seulement le professeur regretta son attitude, mais la conviction si forte de Lakshmana Sastry finit par changer profondément le jeune professeur. »

À l'âge de 15 ans, le jeune Abdul quitte la maison familiale pour aller étudier à l'école Schwartz à Ramanathapuram, le chef-lieu du district, où il a des prêtres chrétiens pour professeurs, puis il ira au Collège St Joseph à Tiruchi. Il découvre la littérature classique, la philosophie, il s'intéresse à la physique. La suite logique est pour lui d'entrer à l'Institut de Technologie de Madras, l'établissement considéré le meilleur à l'époque pour un futur ingénieur. Mais il faut de l'argent, près de mille roupies. Alors sa sœur, Zohara, met ses bijoux en gage et lui donne l'argent nécessaire.

À partir de ce moment-là les études succèdent aux études, aéronautique, physique, mathématiques. Mais la quête spirituelle est toujours présente :

« Ma troisième et dernière année à l'Institut de Technologie de Madras fut une année de transition et était destinée à avoir un grand impact sur ma vie ultérieure. À l'époque un nouveau climat de réforme politique et d'effort industriel s'était répandu dans le pays. Il fallait que je mette à l'épreuve ma croyance en Dieu et que je voie si elle pouvait s'accorder avec la pensée scientifique. Le point de vue généralement accepté, c'était que la foi dans les méthodes scientifiques était la seule approche de la connaissance valide. Mais s'il en est ainsi, me demandais-je, est-ce que la matière seule constitue la réalité ultime, et les phénomènes spirituels ne sont-ils qu'une manifestation de la matière ? Toutes les valeurs éthiques sont-elles relatives ? La perception sensorielle est-elle la seule source de connaissance et de vérité ? Je réfléchissais sur toutes ces questions, essayant de clarifier la relation entre « le tempérament scientifique » et mes propres intérêts spirituels. Le système de valeurs dans lequel j'avais été éduqué était profondément religieux. On m'avait appris que la vraie réalité se tenait au-delà du monde matériel dans le domaine spirituel et que la connaissance pouvait s'obtenir seulement à travers une expérience intérieure. »

Beaucoup de succès, et quelques échecs, jalonnent la carrière d'Abdul Kalam. Il veut s'engager dans l'armée de l'air indienne, mais n'est pas accepté. En 1979, il perd une fusée qui tombe dans la mer, annihilant des années d'effort. À chaque fois, il tire les leçons de l'échec et se remet au travail, infatigable.

« Quand je repense à ma vie de jeune scientifique, je me rends compte que l'une de mes aspirations les plus constantes et les plus puissantes, c'était mon désir de devenir plus que ce que j'étais à ce moment-là. Je voulais sentir davantage, apprendre davantage, exprimer davantage. Je désirais grandir, progresser, me purifier, m'élargir. Je n'ai jamais utilisé une influence extérieure pour avancer ma carrière. Tout ce que je possédais, c'était le désir intime de chercher davantage à l'intérieur de moi-même. La clé de ma motivation a toujours été de considérer le chemin que j'avais à faire, plutôt que le chemin que j'avais déjà parcouru. Après tout, la vie n'est-

elle pas un mélange de problèmes non résolus, de victoires ambiguës, et de défaites sans formes ? ... Je crois qu'à travers les difficultés et les problèmes, Dieu nous donne l'occasion de grandir. Par conséquent, quand vos espoirs et vos rêves et vos objectifs sont détruits, cherchez parmi les ruines, il se peut que vous y trouviez une opportunité dorée. »

En 1980, grâce à Abdul Kalam et ses collaborateurs, l'Inde devient le sixième pays au monde capable de lancer des satellites dans l'espace. En 1988, c'est le succès d'Agni, missile balistique. Le soir de l'événement, Kalam écrit dans son agenda :

*Ne voyez pas Agni  
Comme une entité lancée vers le haut  
Pour faire obstacle au mal  
Ou déployer votre puissance  
Agni c'est le feu  
Dans le cœur d'un Indien  
Ne lui donnez même pas la forme d'un missile  
Il embrasse la fierté brûlante de cette nation  
Et pour cela, il brille.*

Abdul Kalam cite la Gita, les Vedas, mais aussi le Coran, mais aussi Milton et Coleridge. Il travaille dix-huit heures par jour et se délasse en jouant de la veena. Il lit *La Vie divine*. « Que le feu latent dans le cœur de chaque Indien acquière des ailes, et que la gloire de ce grand pays illumine le ciel ! »

□

Christine

Abdul Kalam chez lui avec, à droite sur la photo, *La Vie divine*.







### L'esprit gaulois (suite et fin)

Toutes proportions gardées (j'insiste sur le préambule), la Gaule aussi possède une Savitri, ou une Antigone, enfin disons... une femme qui aimait tant qu'elle affronta la mort plutôt que de trahir l'amour.

Elle a nom Éponine. Son histoire, rapportée par des historiens aussi prestigieux que Plutarque, Tacite et Dion Cassius, mérite d'être contée.

Nous sommes en l'an 69 de notre ère. Cent vingt ans se sont écoulés depuis la reddition de Vercingétorix, qui sonna le glas de l'indépendance des Gaules (la Gaule, comme l'Inde, se conjugait au pluriel). La *Pax Romana* impose sa loi d'airain. Elle consiste essentiellement à priver les princes autochtones du plaisir ineffable de démontrer par les armes la solidité de leurs arguments, les Romains gardant seuls le privilège de guerroyer quand ça leur chante..., et ça leur chante souvent.

La succession de Néron, par exemple, mort en 68 (il n'y a pas que les honnêtes gens qui meurent), provoque une crise gravissime au sein de l'Empire, dont la Gaule fera les frais. En effet, les légions de l'armée du Rhin proclament empereur leur général en chef, Vitellius. Celui-ci traverse la Gaule en semant la terreur sur son passage, pénètre en Italie, et entre dans Rome à la tête de ses troupes où il défait Othon, qui avait succédé à Galba mort assassiné (décidément...). Vespasien, le général en chef de l'armée d'Orient, ne l'entend pas de la même oreille et dispute au dit Vitellius le pouvoir suprême. Voilà l'Empire déchiré. Dans un désordre effroyable, des provinces entières se soulèvent.

Parmi celles-ci, les Bataves, peuplade germanique fixée temporairement à l'embouchure du Rhin. Ils sont menés par Civilis, surnommé « le Borgne » car il a perdu un œil au combat, ce qui le fait ressembler à Hannibal. Velleda, la druidesse, aux dons étonnants de voyance,

inspire la révolte. Trois chefs gaulois se joignent à Civilis. Parmi eux, le Langrois Julius Sabinus, qui commande les Lingons, une tribu qui occupe le territoire correspondant à l'actuel département de la Haute-Marne, dont Langres est la sous-préfecture. La ville se nommait alors *Andematunum* (il devait y avoir une abréviation locale, mais elle ne nous est pas parvenue).

Après un long siège, les coalisés s'emparent de Vétéra, une puissante place forte romaine. Ce succès les enhardit. Le front ceint des lauriers d'une gloire illusoire et éphémère, Sabinus rentre à Langres avec ses troupes victorieuses. Il y retrouve sa douce Éponine, son épouse, célèbre dans toute la région pour sa beauté et la fierté de son allure.

Sabinus ne doute pas un instant du soulèvement imminent de l'ensemble des provinces gauloises. Il se voit déjà en libérateur suprême. Il prend contact avec les tribus voisines, il exalte ses troupes, le moment lui paraît venu. Se prenant au jeu, il se fait proclamer — erreur fatale ! — empereur des Gaulois...

Or, un même trait de caractère unit l'ensemble des chefs gaulois : ils se méfient souverainement les uns des autres. À tout prendre, ils préfèrent être administrés par Rome que dominés par l'un d'entre eux. La proclamation intempestive de Julius Sabinus jette un froid. Les autres Gaulois ont d'autant plus de raison de se méfier que Sabinus se prénomme Julius en souvenir de César dont il se prétend le descendant.

Les Rémois, enclins de prime abord à suivre le mouvement de résistance, changent d'avis et optent prudemment pour l'expectative en attendant la suite des événements. La fragile coalition entre Germains et Gaulois s'effrite. Julius Sabinus se retrouve bientôt seul. Il livre ses derniers combats. Ceux-ci l'opposent aux Romains, bien entendu, mais surtout aux Séquanais, Gaulois de l'actuelle Franche-Comté demeurés fidèles à Vespasien. À l'issue d'une farouche résistance contre un ennemi supérieur en nombre, les troupes de Sabinus sont défaites. La répression s'abat sur la contrée des Lingons. De cité privilégiée, *Andematunum* (Langres) est reléguée au rang de simple colonie romaine.

La dernière bataille commandée par Sabinus s'est terminée par une débandade générale de ses troupes à la faveur de laquelle il s'est échappé. Convaincu que l'occasion se représentera d'un soulèvement général contre Rome, il décide de se réfugier dans la clandestinité en attendant le moment propice. Après avoir incendié la villa qu'il possédait pour faire croire à son suicide, il s'établit à demeure dans une grotte voisine connue de lui seul et de son fidèle serviteur Martialis.

Mise dans le secret, Éponine les ravitaille régulièrement. Pour justifier ses absences, elle prétend qu'elle va prier sur la tombe de son époux, dont l'urne ne contient en réalité que les cendres de la maison. Lorsque l'absence se prolonge, un oncle de Reims tient lieu de prétexte.

Neuf ans se passent, durant lesquels Éponine accomplit l'exploit de rendre régulièrement visite à son époux et de dissimuler une grossesse avant de mettre au monde des jumeaux qui grandiront dans le souterrain confortablement aménagé.

La situation est trop précaire pour durer indéfiniment. Sur dénonciation — une manie malheureusement assez gauloise, qui fera des ravages dans les rangs de la Résistance sous l'Occupation —, le secret est éventé : un matin de l'an 78, une centurie investit les lieux et arrête Julius Sabinus.

Éponine supplie le centurion de l'emmener avec son

époux, ainsi que ses enfants : « Ne me séparez pas de mon mari ! L'implore-t-elle. D'ailleurs, je suis aussi coupable que lui aux yeux de Rome. »

Une semaine après, sous bonne escorte, la famille arrive à Rome. Sabinus comparaît bientôt devant le tribunal de Vespasien. Le cas du Lingon se présente mal. La révolte ouverte contre Rome, passe encore, mais s'être fait proclamer « César » par son armée... À la rébellion s'ajoute le sacrilège. Tête baissée, Sabinus sait qu'il a peu de chance d'échapper à la vindicte de l'empereur.

Éponine assiste au procès. Elle décide de plaider la grâce de son époux. Elle s'avance, entourée de ses jumeaux. Impressionnés par son audace, les tribuns romains lui prêtent l'oreille. « César, dit-elle à l'empereur, vois ces enfants. Je les ai conçus et nourris dans un tombeau afin que nous fussions plusieurs à venir te demander la grâce de leur père. »

La démarche insolite, la dignité, le courage de la belle gauloise émeuvent l'assistance. Vespasien lui-même semble ébranlé. Mais il se ressaisit : la clémence d'Auguste n'a pas fait école. Raison d'État oblige. La sentence tombe, inexorable : Julius Sabinus est condamné au supplice.

« Ordonne aussi ma mort ! s'écrie Éponine, comme un défi lancé à l'adresse de l'empereur. Je ne survivrai pas à mon mari. En sa compagnie, dans l'obscurité d'un souterrain, j'ai vécu plus heureuse que toi sur ton trône, sous la lumière du soleil. Ton aspect et tes lois me pèsent mille fois plus que la vie que j'ai connue dans les ténèbres. Alors, puissant César, fais-moi la grâce de me condamner aussi à mort, comme tu viens de condamner mon mari. »

Vespasien, qui n'en est pas à une condamnation près, exauce, d'un geste las et désabusé, une prière qu'il peut difficilement repousser.

C'est ainsi qu'en juin de l'an 78, Éponine meurt à Rome aux côtés de son mari Julius Sabinus.

Les jumeaux ont été épargnés. Le fidèle Martialis veille sur eux et les élève à la romaine. Ils s'enrôlent à l'âge de dix-huit ans dans la légion. L'un d'eux, Valentinus, est tué au combat en Égypte. L'autre, Sabinus, fera la rencontre de l'historien grec Plutarque, à Delphes. L'écrivain l'invite chez lui. Le fils de Julius et d'Éponine, alors âgé de quarante ans, lui conte l'histoire de ses parents et leur fin tragique. Fasciné, Plutarque en fera le récit, immortalisant ainsi la mémoire d'Éponine.

On cite volontiers le sacrifice d'Éponine comme un bel exemple de « fidélité conjugale ». Mais le concept est un tantinet chrétien. La simple « fidélité conjugale » aurait consisté à survivre à son époux, quitte à ne pas se remarier, pour élever les jumeaux. Non. Il y a quelque chose de plus fort, de plus profond dans l'attitude d'Éponine. L'héroïne gauloise est plus proche d'une Draupadi ou d'une Padmini que d'une brave et bonne épouse chrétienne. Elle sent, elle sait qu'elle et son compagnon ne font qu'un, qu'ils cheminent ensemble depuis bien des vies et que leur aventure commune se poursuivra, au-delà du supplice et de la mort, pendant encore bien des vies. Seule une prescience intime de cet ordre-là peut donner la force d'accomplir un acte aussi farouchement décisif.

La notion de couple était, paraît-il, très fortement ancrée dans la psychologie collective des peuples celtes, et donc des Gaulois. C'est une caractéristique singulière qui n'était partagée ni par les Latins, ni par les Grecs, ni par les peuples sémitiques. Les Égyptiens, peut-être, y attachaient une certaine valeur. Témoins les couples

célèbres, Aménophis III et la reine Tiye, leur fils Akhenaton et la ravissante Nefertiti. On a retrouvé, lors des fouilles des tombes et des oppidums gaulois, des statuettes représentant des couples humains. On ignore leur signification précise, mais les proportions dans la représentation de l'homme et de la femme semblent indiquer qu'une certaine égalité régnait dans la relation. On sait par ailleurs que la femme jouait un rôle important au sein de la société gauloise. Elle pouvait accéder aux plus hautes fonctions, y compris à la fonction sacerdotale puisqu'il existait des druidesses, dont certaines, comme Velleda que nous avons citée, sont devenues célèbres. La loi dite « salique », qui interdira aux femmes de monter sur le trône de France, sera imposée, comme son nom l'indique, par un peuple germanique, les Francs saliens. Cette loi tribale devenue nationale privera le royaume et le peuple de France de puissantes *Shakti*, qui auraient sans nul doute contribué à sa gloire et à son rayonnement. Les Anglais, eux, ne commirent pas cette sottise, ce qui permit à la grande reine Élisabeth I<sup>re</sup> d'Angleterre de transformer leur île pauvre et arriérée en une puissante nation qui deviendra un vaste empire, tandis qu'aujourd'hui encore la France attend en vain qu'une femme accède à la fonction de chef de l'État.

Nos cousins grands-bretons viennent d'ailleurs de perdre une autre Élisabeth, leur reine-mère, âgée de 101 ans. Épouse du roi George VI, couronnée à Westminster le 12 mai 1937, son attitude héroïque durant le Blitz, lorsque les nazis bombardaient Londres, força l'admiration du général de Gaulle et galvanisa le peuple anglais dans sa résistance contre Hitler, qui dira d'elle : « C'est la femme la plus dangereuse d'Europe ! » La reine à l'éternel sourire vouait une attention particulière aux volontaires français, les « Français libres », venus, au péril de leur vie, poursuivre le combat et partager le sort de ses sujets. Elle saisissait chaque occasion qui se présentait pour leur rendre visite et, comme l'écrit Maurice Druon qui était des leurs, « leur témoigner plus que sa sollicitude, j'oserais dire sa tendresse ». L'écuyer de la reine confia à l'écrivain : « Quand la reine est dans une réunion de *Free French*, on n'arrive plus à la faire partir. » Notons que dès l'âge de dix ans, elle parlait couramment le français. Refermons cette parenthèse et revenons à nos moutons gaulois...

## Seconde mort des Gaulois

Nous avons vu [p. 24, n° 12 de la *Revue*] que le paganisme d'État imposé par Rome, avec pour corollaire la fermeture des collèges druidiques et l'interdiction des sacrifices celtiques, avait provoqué ce qu'il convient d'appeler la « première mort des Gaulois ».

Cependant, la Gaule partageait avec Rome et tous les peuples de l'Antiquité cette « antique sagesse » qui régnait, écrit Sri Aurobindo dans ses *Fondements de la culture indienne*, « littéralement, de la Chine au Pérou ». Autrement dit, et quels que soient par ailleurs les ravages infligés à la sensibilité celtique par la brutalité utilitariste romaine, un compromis s'était imposé entre les deux formes de paganisme. Leurs déités respectives faisaient bon ménage et une sorte de syncrétisme religieux et culturel avait émergé. Les fouilles d'un site archéologique gallo-romain situé dans la région caennaise ont mis à jour un masque de divinité celtique datant de 200 ans ap. J.-C. Cela prouve que deux siècles et demi de romanisation systématique n'avaient toujours pas effacé la culture religieuse gauloise.

Notons en passant que, si les divinités de l'Antiquité païenne se créaient fréquemment le chignon par

humains interposés — ces derniers faisant invariablement les frais de leurs divines querelles —, aucune d'entre elles n'était cependant affligée de la jalousie morbide et obsessionnelle du Jéhovah biblique, dont la tyrannie caractérielle ne cesse de répandre la terreur depuis le début de sa calamiteuse carrière au sommet du Sinaï. Le jour où l'humanité ouvrira les yeux et aura le courage de se débarrasser une bonne fois pour toutes de cet empêcheur de prier en rond, elle fera un grand pas en avant.

Vers la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., le christianisme fait son apparition en Gaule sous forme de petites communautés. Au début, l'infiltration est pacifique. Le mouvement est bien accueilli par les druides, qui subissent de la part des autorités romaines les mêmes persécutions que les chrétiens. Le monothéisme chrétien n'a rien pour surprendre ces initiés, qui savent que les innombrables déités du polythéisme celtique ne sont que des aspects de l'Un transcendant et universel. Aussi n'est-il pas surprenant de voir le collège druidique fournir des cadres épiscopaux à la religion nouvelle.

Hélas ! l'entente cordiale entre « l'antique sagesse » et le nouveau culte ne durera pas.

En 311, sur son lit de mort, l'empereur Galère proclame un « édit de tolérance » qui met fin aux persécutions officielles contre les chrétiens. L'intolérance romaine s'éteint. L'intolérance chrétienne la remplacera. Ça va sentir le roussi.

En 313, Constantin proclame l'édit de Milan, qui accorde une existence légale et officielle aux Églises chrétiennes. Il n'y a pas encore lieu de s'alarmer, car toutes les religions restent tolérées de façon égale au sein de l'Empire. Heureuse époque !

En 392, Théodose décrète que l'enseignement des hérésies est contraire à la loi. Il bannit le paganisme, interdit les sacrifices, instaure le christianisme comme unique religion officielle de l'Empire romain.

Ce sera la seconde mort des Gaulois.

Pour éradiquer le paganisme, l'Église chrétienne accumule les décrets.

En 356 : « Nous ordonnons que soient soumis à la peine capitale ceux qui auront été convaincus de participer à des sacrifices ou d'honorer les idoles. »

En 391 : « Défense de se promener autour des temples, de les regarder. »

En 395 : « Défense de s'approcher des temples. »

En 407 : « Ordre de détruire tous les autels, y compris ceux qui appartiennent à des particuliers, et d'abattre toutes les statues qui ont été l'objet d'un culte païen. »

En 435 : « Ordre de détruire tous les temples ou édifices païens qui seraient encore debout ; quiconque ose défier cette loi sera puni de mort. »

Privé de ses derniers sanctuaires, de ses ressources, de son clergé, le druidisme ne peut plus subsister sous sa forme originelle. L'Église s'acharne sur tout ce qui est susceptible de rappeler les anciens cultes celtiques : les sources, les fontaines, les rochers, les forêts, les mégalithes. Soucieuse d'oblitérer un passé et des divinités anciennes qu'elle assimile aux forces diaboliques, elle utilise trois méthodes : la destruction, la dénaturalisation et la christianisation. Cette dernière s'opère soit par l'adjonction d'une croix, soit par la substitution du culte des saintes aux rites pré-chrétiens. Ce faisant, inconsciemment, l'Église rend hommage à ces Anciens dont elle veut effacer les traces. Force lui est de reconnaître qu'ils possédaient

une sagesse et des connaissances qui lui échappent. C'est ainsi que les cathédrales gothiques et les grandes abbayes seront bâties sur d'anciens lieux druidiques, preuve s'il en est que ces druides étaient des experts en « bonnes vibrations ».

En 435, l'empereur Théodose interdit la vénération des pierres. En 638, le concile de Nantes ordonne la destruction des mégalithes. En 789, un capitulaire de Charlemagne juge utile de renouveler cette prescription (il faut dire que les hommes du mégalithique avaient vu grand et costaud).

En 1252, le pape Innocent IV le bien nommé autorisera ses inquisiteurs à avoir recours à la torture pour arracher confessions et dénonciations, autorisation qui aura valeur d'encouragement. Ce sera le début de la fin...

Les cathares, puis les vaudois seront éradiqués. D'authentiques mystiques et de courageux intellectuels finiront sur le bûcher. Parmi eux, Marguerite Porète, tendre auteur du *Miroir des simples âmes*, brûlée en 1310 ; Perrinaic, une jeune fille de Bretagne « bretonnante », brûlée vive devant Notre-Dame (un comble !) le 3 septembre 1430 pour avoir proclamé sa ferveur et son attachement envers « dame Jeanne » (Jeanne d'Arc) ; Étienne Dolet, un grand humaniste, imprimeur et éditeur parisien, brûlé vif avec ses livres sur la place Maubert le 3 août 1546 pour avoir publié Galien, Rabelais, Clément Marot, Érasme. Sur le chemin du bûcher, ce curieux et attachant homme se servira de son nom pour faire le jeu de mot suivant : *Non dolet ipse Dolet sed pro ratione dolet* (« Dolet ne s'afflige pas sur lui-même, mais s'afflige pour la raison »). Avoir le courage de plaisanter à un moment pareil... Quelle belle fin de Gaulois !

« *Du haut de sa croix, le Christ a humanisé l'Europe* », écrit Sri Aurobindo. Bon. « Sri Aurobindo le dit, il le faut croire », aurait dit avec élégance le bon La Fontaine. Mais alors qu'est-ce que ça aurait donné sans le christianisme ? On frémit rien de s'y penser. Parce que... des épouvantes de l'Inquisition aux monstruosité nazies et aux horreurs bolcheviques, en passant par le génocide des Indiens d'Amérique et le pillage systématique par la France et l'Angleterre de leurs colonies respectives d'Asie et d'Afrique, il faut bien avouer que l'« humanisation » de l'Europe a laissé quelque peu à désirer.

Dans un texte intitulé *Sat*, Sri Aurobindo introduit de façon saisissante la question fondamentale que pose la religion chrétienne. En parlant de Jésus, qu'il appelle « le messager de la Vérité », Sri Aurobindo demande : « Le messager a bien souffert sur la croix, mais qu'est-il advenu de la vérité que contenait son message ? Comme le Christ l'avait lui-même prévu, elle demeura incomprise, y compris de ceux qui l'ont professée. Pendant une centaine d'années, elle fut un glorieux mirage, pour lequel des milliers d'hommes et de femmes souffrirent volontairement la prison, la torture et la mort, afin que le royaume du Christ descendît sur la terre et que la félicité s'emparât des nations. Mais le royaume qui advint ne fut pas celui du Christ ; ce fut celui de Constantin, celui d'Hildebrand, celui d'Alexandre Borgia. Pendant les treize siècles qui suivirent, le message donna lieu à... quoi ? Ne fut-il pas le soutien principal du fanatisme, du mensonge, de la cruauté, de l'hypocrisie, la source de pouvoirs despotiques, la pierre angulaire d'une société qui incarnait tout ce que le Christ avait dénoncé ? Jésus est mort sur la croix, semble-t-il, au bénéfice de ceux qui se sont associés pour le tuer : le

Sadducéen, à la fois grand prêtre et athée, le Pharisien, fanatique ou bien hypocrite et persécuteur, et le militaire romain, ambitieux, impitoyable et brutal. Dans son état actuel, à l'issue d'une carrière aussi lamentable, la vérité du Christ demeure finalement rejetée par les lumières du monde moderne comme une hallucination, ou une superstition qui sert à distraire, parfois pour le meilleur et parfois pour le pire, l'enfance de l'intellect humain. » Quel glas !

Dans *Les Fondements de la culture indienne*, Sri Aurobindo reconnaît cependant : « L'Europe, elle aussi, à l'époque médiévale, possédait une culture où, en raison de la domination de l'idéal chrétien — mais le christianisme est d'origine asiatique —, le mobile spirituel prédominait ».

« Mais le christianisme est d'origine asiatique... »

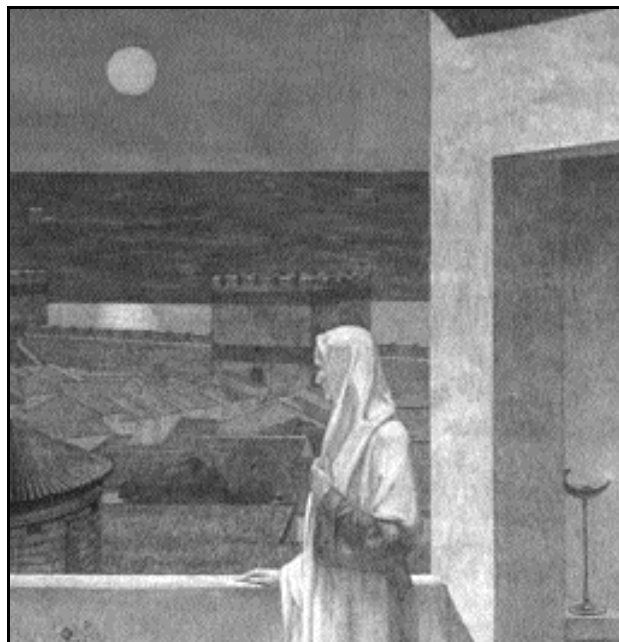
Cette affirmation revient à plusieurs reprises dans les écrits de Sri Aurobindo, comme s'il voulait insister sur ce point. Il faut observer que, si l'Europe a donné naissance à nombre de grands et puissants vibhōti, en revanche, depuis les temps dits « historiques » en tout cas, aucun avatar n'a choisi une terre européenne comme lieu de naissance et d'enseignement. Les avatar les plus à l'ouest — Zoroastre et Jésus-Christ — n'en appartiennent pas moins à l'Asie, qu'on la tienne pour « mineure » ou non, et donc à l'Orient, qu'il nous paraisse « proche » ou « moyen ». Il faudra attendre Mère et Sri Aurobindo pour voir l'Occident s'associer à l'Orient dans une quête spirituelle d'un genre révolutionnaire. L'énergie aveugle mais sincère de l'Europe devait être nécessaire à la nouvelle alchimie.

Devons-nous pour autant regretter la disparition de la Gaule celtique ? La réponse appartient une fois encore à Sri Aurobindo, lequel, dans son *Idéal de l'unité humaine*, écrit : « L'ancien peuple gaulois, en dépit, et peut-être à cause, de sa civilisation druidique et de sa grandeur première, fut incapable de s'organiser en une unité politique solide ; plus incapable même que la Grèce antique ou que les vieux royaumes et républiques de l'Inde. Il a fallu l'autorité romaine et la culture latine, la surimposition d'une caste dirigeante teutonique, et finalement le choc de la conquête anglaise, temporaire et partielle, pour fonder l'unité sans pareille de la France moderne. »

Oui, nous le disions, la France valait bien le sacrifice de la Gaule... D'autant plus que « sacrifice » ne signifie jamais disparition, mais transmutation alchimique. L'esprit gaulois que nous souhaitons évoquer est loin d'être mort. En effet, ajoute Sri Aurobindo : « Pourtant, bien que le nom, la civilisation et tout le reste semblent avoir changé, la nation française d'aujourd'hui est encore et reste toujours la vieille nation gauloise, semée d'anciens éléments basques, gaéliques, armoricains et autres, qui ont été modifiés par le mélange des Francs et des Latins. »

Quant à « la civilisation gréco-romaine, poursuit Sri Aurobindo, devenue un principe de mort, [...] sa forme même a dû être brisée, et son principe semé de nouveau dans le sol vierge de la culture vivante et vigoureuse de l'Europe médiévale. Ce que les Romains n'avaient pas eu la sagesse de faire dans leur empire organisé (car même l'instinct politique le plus profond et le plus sûr n'est pas la sagesse), a dû être fait par la Nature elle-même à travers l'unité vague, mais vivante, de la chrétienté du Moyen Âge. »

Ainsi, tout en condamnant son intolérance, Sri Aurobindo n'en accorde pas moins au christianisme médiéval un rôle essentiel dans la construction de la France et de l'Europe. Mais peut-être devrions-nous cesser de confondre christianisme et vaticanisme...



### La sainte et le guerrier

Cette évocation de nos ancêtres celtes débutait par un hommage rendu au courage et à la détermination d'une jeune et belle Gauloise des temps païens. Nous la terminerons par un hommage rendu à une jeune et belle Gauloise des temps chrétiens.

En l'an 451, Lutèce n'est pas encore Paris. À Rome, Valentinien III joue à l'empereur mais ne remplit pas la fonction. Depuis son accession au trône, la protection de l'Empire contre les barbares des frontières est assurée par le fidèle Aetius, le général romain, grand patricien, maître de la cavalerie, qui commande aux légions d'Occident.

À Lutèce, vit une jeune femme qui se prénomme Geneviève. Née vers 422, à Nanterre, Geneviève enfant se distinguait déjà par sa piété. On raconte qu'elle avait coutume de faire paître ses moutons sur un lieu de culte gaulois situé sur les hauteurs voisines, consacrant déjà par sa présence le célèbre mont Valérien, devenu un haut lieu de la Résistance.

Plus tard, installée chez sa tante lutécienne, Geneviève mène une existence vouée à la prière et à la charité. Le péril terrifiant qui menace la Gaule lui permettra de prouver au monde que la spiritualité la plus pure peut inspirer la lutte et la résistance.

Au printemps 451, les Huns franchissent le Rhin. Auparavant, ils ont détruit Cologne en faisant un véritable carnage. Ils sont commandés par le célèbre Attila, qui se fait appeler le « fléau de Dieu ». Ce terrible guerrier a fédéré leurs tribus disparates en une horde irrésistible d'une sauvagerie telle que tous fuient à leur approche.

6 avril 451, les Huns brûlent Metz, première ville martyrisée en Gaule. Puis vient le tour de Verdun, de Laon, de Saint-Quentin, de Reims. La Horde atteint la Marne sans qu'on puisse l'arrêter. Des cohortes de réfugiés se jettent sur les routes de l'exode. Partout où ils passent, ils rapportent les scènes d'horreur qu'ils ont vécu et achèvent de terroriser les populations.

À Lutèce, l'administration romaine a déjà plié bagages et filé vers Orléans, puis Tours (réflexe administratif qui fera école). La population se prépare à faire de même, mais Geneviève exhorte les Lutéciens à rester et à prier car, affirme-t-elle, les Huns ne viendront pas...

Le premier miracle de Geneviève, c'est déjà qu'on l'ait crue ! Les Lutéciens s'agenouillent, prient, et reprennent courage. Sous la direction énergique de Geneviève, la ville est mise en état de défense.

Un millénaire plus tard, une autre jeune fille, avant la bataille, mettra ses troupes en prières... La prière prélude à la victoire !

Attila donne raison à Geneviève. Ne voulant pas perdre le temps nécessaire à s'emparer d'une ville déterminée à soutenir un siège, il délaisse Lutèce et la vallée de la Seine pour piquer vers la Loire. On suppose que, mû par une haine dont on ignore la cause envers les Goths, il ait voulu foncer au plus vite vers les territoires wisigothiques de l'Aquitaine. Grossière erreur, car il laisse ouverte la route du nord, autorisant une descente — improbable, certes — des Francs au secours des Gallo-Romains.

Les Huns mettent le siège devant Orléans. Encouragés par l'exemple des Lutéciens, les Orléanais se sont mis eux aussi en état de défense. Comme Geneviève à Lutèce, l'évêque de la ville, saint Aignan sera l'âme et l'organisateur de la résistance. Les Orléanais fixent les Huns, donnant ainsi le temps à Aetius de rentrer en toute hâte d'Italie. Au passage, il rassemble en catastrophe toutes les troupes dont il peut disposer.

24 juin 451 : Orléans va succomber... quand, soudain, les troupes romaines déferlent sur les assiégeants ! C'est Aetius et son armée de secours ! Les Huns sont sidérés : depuis leurs steppes de Mongolie, ils ont vu tous les peuples d'Asie et d'Europe détalier devant eux. On ne les a jamais attaqués ! Ils se replient et abandonnent la place.

Pour la première fois, la Horde a été mise en échec. Pour la première fois, elle a reculé.

La Horde a reculé, certes, mais elle est encore intacte. Aetius se démène du mieux qu'il peut pendant trois mois. Il ramène l'administration romaine à Lutèce et tente de rallier tous ceux qui peuvent combattre.

Quinze siècles plus tard, un autre général lancera un appel fameux depuis Londres. Là aussi le gouvernement est en fuite, là aussi les villes du nord flambent, là aussi les armées se débandent, là aussi les populations encombrant les routes. Mais une certitude habite le cœur et les pensées de ce général : la situation peut être renversée.

Aetius le Romain ne peut parler à la BBC, mais il visite ou fait visiter tout ce qui représente une force militaire en Gaule. C'est un pari insensé, inouï, quasi impossible : réunir tous ces peuples qui n'ont cessé de s'étriper. Mais Aetius ne se laisse pas arrêter par l'immensité de la tâche. Il se bat. Il négocie. Il exhorte au courage d'un côté, rappelle le serment d'assistance des peuples fédérés de l'autre... Et on lui répond ! Des quatre coins de la Gaule, les armées se mettent en marche : les Burgondes viennent de l'est, les Bretons de l'ouest, les Wisigoths du sud et les Francs, sans qui la coalition n'aurait jamais été assez puissante, descendent du nord par cette fameuse route qu'Attila a négligé de verrouiller.

La Horde s'est repliée quelque part entre Troyes et Châlons, dans une vaste plaine qu'on appelle les champs Catalauniques (du nom du bourg gallo-romain voisin, Catalaunorum). Les Huns y ont installé un camp gigantesque où Attila rumine sa vengeance et ses prochains pillages.

Le 20 septembre 451, l'armée coalisée d'Aetius surprend les Huns aux champs Catalauniques. Leur surprise est énorme de se voir une nouvelle fois attaquer.

Et par quelle armée ! Par la plus formidable coalition que la Gaule ait jamais vue. Aetius a réussi son formidable défi. Ils sont tous là, les peuples de la Gaule : les

Romains, les Gallo-Romains, les Wisigoths, les Burgondes, les Bretons, les Francs, saliens et ripuaires. Les ennemis d'hier mettent leurs différences entre parenthèses et marchent côte à côte : la Gaule est en danger, ils viennent la défendre. Le vieil Empire moribond relève la tête une dernière fois pour un ultime flamboiement.

Aetius est un général de génie. Il impose une stratégie collective à son armée hétéroclite et maintient la pression sur les Huns. Il connaît bien leurs tactiques car, jeune, il a vécu parmi eux comme otage. La bataille est l'une des plus importantes de l'Histoire. L'une des plus sanglantes aussi. Les combats durent trois jours. Trois jours d'atroce boucherie.

Hélas ! aucun Vyasa, aucun Valmiki, aucun Homère, aucun Virgile pour chanter ce Kurukshetra de l'Occident !

Au milieu de son camp, Attila a fait dresser un immense bûcher pour s'y jeter plutôt que d'être pris vivant. Il se sauvera avec les rescapés de la Horde à la faveur de la nuit.

22 septembre 451, l'armée coalisée d'Aetius est maîtresse du terrain. Les Huns ont été écrasés.

Les peuples de la Gaule ont chèrement payé cette victoire : à perte de vue, les cadavres jonchent le champ de bataille ; Théodoric <sup>1er</sup>, roi des Wisigoths, ancien adversaire d'Aetius, est mort au combat. Mais ils sont victorieux et la Gaule est sauvée. Attila repasse piteusement le Rhin avec les restes de sa Horde. Jamais on ne les reverra en Gaule.

La gloire d'Aetius, appelé à juste titre « le dernier des Grands Romains », est immense. Elle porte ombrage à Valentinien III, resté courageusement caché à Ravenne pendant l'invasion des Huns. En 454, l'empereur assassiné Aetius de ses propres mains. Privé de son bras protecteur et fédérateur, l'Empire d'Occident ne se relèvera pas de ce geste de jalousie criminelle et imbécile.

Aujourd'hui, Aetius est tombé dans l'oubli. Mais Lutèce, reconnaissante, a légué à Paris le précieux souvenir de Geneviève, sa sainte protectrice.

Dans ses *Prières et Méditations*, le 22 février 1914, Mère rapporte : « Lorsque j'étais enfant — vers l'âge de treize ans et pendant un an environ — tous les soirs dès que j'étais couchée, il me semblait que je sortais de mon corps et que je m'élevais tout droit au-dessus de la maison, puis de la ville, très haut. Je me voyais alors vêtue d'une magnifique robe dorée, plus longue que moi ; et à mesure que je montais, cette robe s'allongeait en s'étendant circulairement autour de moi pour former comme un toit immense au-dessus de la ville. »

Cette « ville » est évidemment Paris. On sait par ailleurs avec quel soin attentif Mère a veillé sur la capitale de la France durant la Première et la Seconde Guerre Mondiale. Les esprits les plus rationnels ont considéré comme un miracle que Paris fût épargnée à la Libération. Le best-seller de Lapierre et Collins *Paris brûle-t-il ?*, qui inspira un film à succès, est consacré au récit de ce « miracle ».

Est-il interdit ou sacrilège de voir en Geneviève l'une des incarnations partielles de Mère dans son rôle de protectrice de Paris, comme le sera plus tard Jeanne d'Arc, la libératrice de la France ? Les cathédrales gothiques sont toutes consacrées à Notre-Dame. Nombre de grandes abbayes également. Ainsi, en dépit de l'intolérance de certains de ses représentants « officiels », le christianisme médiéval, dans un vaste et puissant élan de piété populaire — et donc gauloise — a dédié la terre de France à Mère.

□

Shankar

## Le Rishi et le Roi (suite et fin)

*(Le Roi Vishvamitra, jaloux du pouvoir spirituel du Rishi Vasistha qu'il a reconnu être le plus grand de tous les pouvoirs, désireux d'obtenir pour lui-même cette force incomparable, décide qu'il deviendra, lui aussi, un Rishi, et même un Brahmarshi, c'est-à-dire un Rishi qui possède la connaissance la plus haute, celle du Brahman ou Être suprême. Mais il y a certaines choses que Vishvamitra devra acquérir avant de parvenir au but ultime, et c'est ce qui lui sera montré au cours d'une tapasya particulièrement mouvementée et semée d'obstacles, dont on trouvera ici l'aboutissement et la culmination.)*

Vishvamitra gagna la région de l'Est, et là, pendant mille ans, il se tint debout aussi immobile qu'une poutre de bois, dans le silence le plus complet, ne cédant ni au désir de nourriture ni au besoin de respirer. Au bout de cette longue ascèse, il se prépara à prendre quelque nourriture. C'est à ce moment précis que surgit Indra, sous l'apparence d'un brahmane, tendant vers lui un bol vide. Vishvamitra sans hésiter lui donna la nourriture qu'il se préparait à consommer, sans en garder aucune pour lui, et toujours en silence, sa respiration en suspens, reprit sa concentration. Au bout de mille autres années, la chaleur qui se dégageait de sa personne était telle que de la fumée sortait de son crâne, obscurcissant les trois mondes. Bouillante, l'eau des océans s'agitait furieusement, la terre se fendait et des cratères s'ouvraient au flanc des montagnes. Vishvamitra était maintenant comme enveloppé de flammes de toutes parts, et le rougeoiement de ce feu était si intense qu'il faisait pâlir l'éclat du soleil. Les dieux, les rishis et les asuras, inquiets pour l'équilibre cosmique, allèrent trouver Brahma et le supplièrent de donner à Vishvamitra ce qu'il avait résolu d'obtenir : « Sa tapasya risque de réduire en cendres les trois mondes. Que son vœu soit exaucé, même s'il veut régner sur les dieux ! »

Brahma accepta la requête et, toute la troupe des dieux derrière lui, rendit visite à Vishvamitra. « Ô, Brahmarshi, nous sommes satisfaits ! Par ta concentration formidable, ton ascèse terrible, tu es devenu un brahmane. Sans changer de corps, en une seule vie, tu as opéré une transformation qui pour d'autres nécessite de passer à travers d'innombrables naissances. Ô Brahmane, ta vie sera longue ! » Mais Vishvamitra ne se satisfaisait pas d'un titre qu'on lui conférait en raison d'une tapasya féroce. Ce qu'il voulait, c'était que Vasistha le reconnût comme tel.

*Nous allons interrompre ici le récit de Valmiki (Râmâyana, Bâla kanda, Chant 52 à 65) pour laisser place à Sri Aurobindo. Celui-ci, en effet, dans un texte écrit en bengali, a raconté l'entrevue décisive entre les deux géants. Le lecteur fera aisément le lien entre les différents épisodes de l'histoire tels que nous les avons retranscrits jusqu'ici, et le récit de Sri Aurobindo. La Clémence du sage ou Le Pardon idéal (Kshamâ âdarsha) parut en février 1910 dans « Dharma », un hebdomadaire édité par Sri Aurobindo.*

### La Clémence du sage

La lune glissait doucement parmi les nuages. Loin au-dessous, la rivière, dans sa course joyeuse, accordait sa musique au murmure du vent. L'éclat de la lune jouait



avec les ténèbres et, dans ce tournoi d'ombre et de lumière, la terre revêtait un charme féerique. Partout alentour, les âshrams des rishis surpassaient en splendeur les jardins mêmes d'Indra. Arbres, lianes et fleurs faisaient de chaque ermitage un sanctuaire de beauté. En cette nuit enivrée de lune, le brahmarshi Vasistha dit à son épouse Arundhatî :

— Devî, va chez le rishi Vishvamitra et prie-le de nous donner un peu de sel.

Arundhatî ne put dissimuler son étonnement

— Seigneur, que m'ordonnez-vous là ? Lui qui m'a enlevé mes cent fils...

Elle ne put contenir ses larmes ; les souvenirs du passé surgirent devant elle et son cœur lui fit mal, ce cœur qui, dans ses profondeurs, abritait pourtant une paix infinie.

— ... Mes fils qui par les nuits de lune allaient chantant les hymnes védiques, mes cent fils passés maîtres dans la connaissance des Védas et consacrés à Dieu, il les a massacrés ; et vous me demandez d'aller dans son ermitage mendier un peu de sel ! Je ne sais vraiment plus quel est mon devoir.

Le visage du rishi s'illumina, puis doucement, de l'océan de son cœur monta cette réponse :

— Devî, sache qu'il m'est cher.

La stupeur d'Arundhatî fut à son comble.

— S'il vous est cher, en vérité, répliqua-t-elle, que ne lui avez-vous accordé le titre de brahmarshi ? Cela aurait mis fin à tous nos tourments et je ne serais pas aujourd'hui privée de mes cent fils.

Le visage du rishi brillait d'un éclat ineffable.

— C'est parce que je l'aime, reprit-il, que je ne lui ai pas encore accordé ce titre. Cela lui donne une chance d'en devenir digne.

Or ce jour-là, Vishvamitra ne pouvait s'adonner à son ascèse : la colère égarait son esprit ; il résolut d'en finir avec Vasistha, si celui-ci refusait encore de lui conférer le titre de brahmarshi. Armé de son épée, il partit accomplir son dessein. Comme il s'approchait sans bruit de l'ermitage du sage, il entendit les paroles que celui-ci prononçait à son sujet. L'arme lui glissa de la main.

— Qu'allais-je faire, se dit-il, dans mon ignorance, quel crime n'allais-je pas commettre en frappant un être



que rien ne peut plus perturber !

Le remords lui brûlait le cœur comme les dards de mille scorpions. Il se jeta aux pieds de Vasishtha, mais un moment s'écoula avant qu'il pût articuler un mot.

— Pardonne-moi, murmura-t-il enfin, bien que je sois indigne d'implorer ton pardon.

Ce cœur fier ne pouvait en dire plus. Vasishtha lui tendit alors les mains.

— Lève-toi, brahmarshi ! lui dit-il.

Vishvamitra resta confondu.

— Seigneur, ne me fais pas rougir de honte, balbutia-t-il.

— Sache que je ne prononce aucune parole en vain. Parce que tu as rejeté de ton cœur le dépit qui te rongea, aujourd'hui tu t'es élevé au rang de brahmarshi. Oui, aujourd'hui tu mérites ce titre.

— Donne-moi la Connaissance, supplia Vishvamitra.

— Va auprès d'Ananta, lui ordonna le sage, c'est lui qui pourra te transmettre la Connaissance divine.

Vishvamitra se rendit donc auprès d'Ananta qui porte la Terre sur sa tête.

Je pourrais t'initier, déclara Ananta, à condition que tu puisses, toi aussi, porter la Terre.

Fier encore de la force acquise par son ascèse, Vishvamitra répartit :

Eh bien, donne-la moi, que je la pose sur ma tête.

— Prends-la donc, je te l'abandonne!

La Terre, aussitôt, plongeant dans les profondeurs de l'abîme, se mit à tourner dans le vide.

— Je renonce à tous les fruits de mon ascèse, s'écria Vishvamitra, mais que la Terre ne sombre pas !

Cependant celle-ci s'enfonçait toujours dans l'abîme.

— Vishvamitra, ton ascèse est insuffisante, gronda Ananta ; tu n'as pas encore acquis le pouvoir de porter la Terre. As-tu jamais recherché la compagnie des sages ? Si oui, offre en sacrifice ce qui t'a été donné auprès d'eux.

— J'ai passé quelques instants auprès de Vasishtha, répondit Vishvamitra.

— Offre en sacrifice le fruit de ces instants passés auprès de lui ! ordonna Ananta.

— Soit, j'en fais l'offrande, s'écria Vishvamitra.

Peu à peu, la Terre s'immobilisa.

— Maintenant, donne-moi la connaissance du Brahman, implora Vishvamitra.

— Ô Vishvamitra, insensé, que tu es, s'exclama Ananta, tu viens me demander, à moi, la Connaissance divine, dédaignant celui dont le contact d'un instant t'a permis de soutenir la terre !

Vasishtha s'était donc joué de lui ! Brûlant d'indignation, Vishvamitra se précipita chez le sage :

— Pourquoi m'avoir abusé ainsi ? s'écria-t-il.

D'un ton calme et grave, Vasishtha lui répondit :

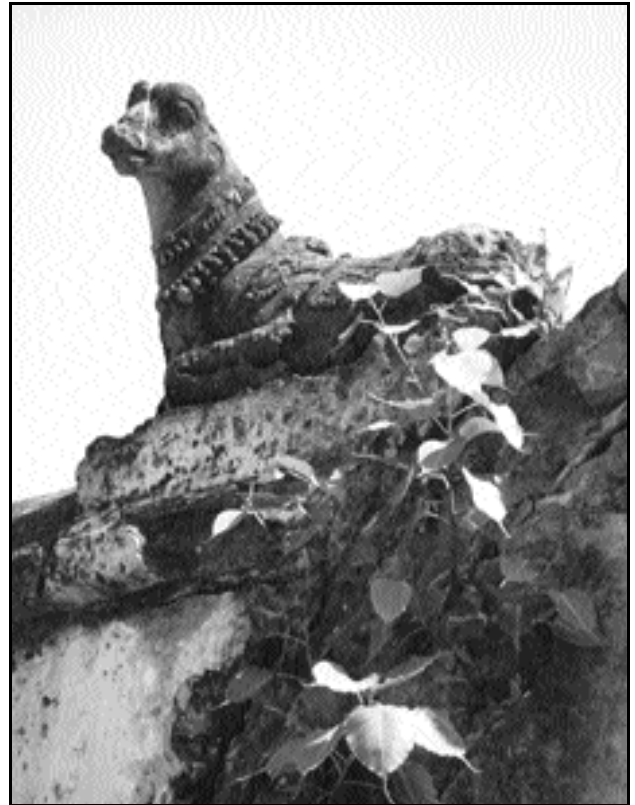
— Si je t'avais alors initié à la connaissance du Brahman, tu aurais conservé des doutes. Maintenant tu croiras.

C'est ainsi que Vasishtha conféra l'initiation à Vishvamitra.

Tels étaient en Inde les rishis et les sages d'antan ; et c'est là un exemple de la clémence dont ils savaient faire preuve. Le pouvoir acquis par leur ascèse était tel qu'il leur permettait de maintenir l'équilibre du monde. Mais d'autres rishis viendront, dont la gloire éclipsa celle des sages de jadis, et le prestige de l'Inde en sera plus rayonnant que jamais.

Sri Aurobindo

Traduit du bengali par Michèle Lupsa



Temple d'Irumbai : Nandi

## Légendes de la région

Au commencement était un chemin de pèlerinage qui allait de Kaliveli jusqu'au bord de la mer à Muthialpet — un village au nord de Pondichéry. C'est là qu'une fois par an, à Masimargam, durant la pleine lune de mars, les dieux se baignent quand la lune se lève. Les idoles, sorties du sanctuaire des temples, sont apportées de villages et petites villes jusqu'à cent kilomètres à la ronde, et sont alignées le long du rivage dans des dizaines d'abris au toit en palme sur lesquels veillent les brahmanes offrant des prières pour les ancêtres disparus. Pour les fidèles, c'est un jour où les péchés sont lavés, absous. Les villageois marchent pendant des jours avec leurs statues le long d'une route où l'on trouve régulièrement des stands offrant gratuitement de l'eau et de la bouillie de riz. Un stand semblable destiné aux pèlerins existait autrefois près de l'endroit où s'élève maintenant le Matrimandir, sur le raccourci à travers l'arrière-pays entre Kaliveli et Muthialpet. Il y a soixante ans, un villageois de Kottakarai, en remerciement d'une prière exaucée par le dieu Murugan, avait planté un arbre de banyan pour qu'il ombrage le stand où les pèlerins s'arrêtaient pour se reposer et se rafraîchir. Encore aujourd'hui, ce banyan est appelé Tanipandalarram en tamil, ce qui veut dire : l'arbre qui abrite l'eau.

Les méthodes de conservation d'eau et d'irrigation au Tamil Nadu étaient, d'après les voyageurs chinois de l'époque, il y a plus de mille ans, l'une des merveilles du monde. On peut encore trouver dans notre région les restes de ce système de réservoirs. Les tanks ou lacs des villages de Olinthyanphet, Kalupedumpakkam et



Thiruvakkarai datent de l'époque des Chola et sont encore utilisés pour la culture du riz et de la canne à sucre des terres marécageuses. Le lac de Irumbai est le fruit d'efforts concertés des trois villages de Edayanchavadi, Irumbai et Kottakarai. Les statues du dieu local Ayannar monté sur son cheval gardent l'entrée de nombreux villages et temples. À minuit, il est rare d'apercevoir un villageois sur les routes, car c'est l'heure où le dieu fait des rondes avec ses compagnons divins pour vérifier si les réservoirs ou kolams sont bien maintenus et en bon état. Les villageois retournant chez eux tard le soir se coucheront par terre s'ils le voient passer, ne voulant pas le distraire de sa tâche en attirant son attention. Au début d'Auroville, ce dieu était fréquemment repéré dans la région de Centerfield, mais aujourd'hui on le voit plutôt du côté de Koot Road. Aujourd'hui encore, on évite de passer la nuit près de nombreux arbres, spécialement le margousier et le tamarinier — qu'on appelle les arbres-fantômes — de même qu'on évite de traverser certains bois. Les femmes qui reviennent du cinéma, ont l'habitude de retirer de leurs cheveux leurs guirlandes de jasmin pour ne pas attirer les fantômes.

À l'âge des motos et des « cash-crops », les techniques millénaires telles que l'usage de pesticides naturels se perdent et l'écart se creuse entre la population et la terre. Et pourtant jadis une relation de symbiose existait avec la nature, avec la terre. L'ancienne poésie tamoule du Sangham reflète cette relation. Dans l'Akam, ou poésie d'amour, l'émotion est rarement décrite en détail, mais elle est évoquée subtilement par un usage raffiné des métaphores et images tirées de la nature, où les paysages, les animaux, les fleurs et les arbres correspondent à l'état d'âme de l'amant. Dans la poésie Puram ou poésie héroïque, les armées allant à l'attaque ou employées à la défense, se paraient de différentes sortes de fleurs, selon la tâche qui leur était assignée — siège, défense d'un fort, départ pour un raid de bétail, retour chargé des dépouilles de victoire, défense du pays, etc.

En 1968, au moment où des milliers de visiteurs se rassemblaient à l'amphithéâtre pour l'inauguration d'Auroville, à part le Banyan Tree (centre géographique de la ville future), tout ce qui restait des forêts de broussailles couvrant autrefois ce plateau, devenu par la suite terre désertique ravagée par les canyons, c'étaient quelques margousiers et palmiers (les emblèmes royaux des Pandya et des Chera de jadis), quelques rares épineux et arbres à noix de cajou. Les premiers résidents d'Auroville se trouvèrent face à deux nécessités : l'eau et l'ombre. En 1970, la foudre frappa le Banyan Tree du Centre, et aujourd'hui deux des banyans de Forecomers en sont les produits transplantés. En 1971, Mère donna son nom à la première pépinière d'Auroville : Success. La plantation organisée d'arbres et la création de pépinières commença à peu près en même temps à Kottakarai, Fertile et Pitchandikulam. Pour le reboisement et l'amendement de la terre on procéda dès le début par tâtonnements. Après que le barrage, construit par le gouvernement dans le canyon de Forecomers, eut cédé lors d'une pluie violente au début des années 70, inondant un village proche, on commença sérieusement à construire des talus autour des champs en partant du point le plus haut du plateau. Grâce au soin conscient et constant avec lequel on protégeait les arbres nouvellement plantés, grâce à beaucoup de détermination et à une foi obstinée dans les pouvoirs de régénération de la nature, celle-ci finalement répondit généreusement.

Au tout début d'Auroville, une vieille femme qui avait été exilée de son village vivait dans une hutte près du

Banyan Tree. On racontait qu'elle entraînait en transe et qu'elle guérissait des malades venus de très loin avec des remèdes à base de feuilles de margousier. Elle disait que des siddhas invisibles vivaient sous l'arbre et que c'était sa tâche de les protéger.

Mère avait eu une expérience dans laquelle elle avait reçu la visite de l'esprit du Banyan Tree qui était venu lui dire qu'il souffrait. Le jour suivant, elle envoya quelqu'un s'informer et on trouva une hache plantée dans le tronc de l'arbre.

D'après une légende locale, il y a quelque deux cents ans, certains se seraient moqués d'un yogi : lors d'une fête organisée par un chef de la région, on aurait ri de lui parce qu'il s'était penché pour rattacher le bracelet de chevilles d'une danseuse alors qu'elle dansait pour le dieu Shiva. Ce yogi s'adressa au dieu en jurant de la pureté de ses intentions, et le lingam du temple d'Irumbai explosa, éparpillant des débris à des kilomètres à la ronde. Le yogi annonça que la terre deviendrait stérile. Cependant on le persuada de s'adoucir et de modifier sa malédiction : il prédit alors qu'un jour des gens originaires de terres différentes viendraient et que la terre reverdirait.

La dernière forêt de vieux margousiers et de *peepal* sur le plateau d'Auroville entre Abri et Edayanchavadi fut presque complètement coupée à la fin des années cinquante à l'aide de tracteurs et de chaînes. La dévastation s'arrêta enfin quand une chaîne se brisa contre un *peepal*, près d'un petit temple dédié à Ayannar et d'un monticule de sable qu'on disait être la tombe de Kalivelli Siddha, le yogi de la légende d'Irumbai. Le propriétaire du terrain prit cela comme un signe qu'il fallait arrêter l'opération.

Car c'est une terre qui abonde en légendes et en présences anciennes... Chaque temple a son arbre sacré qu'on protège. Ce sont fréquemment des *peepal* (un arbre de la même famille que le banyan, on l'appelle aussi Bodhi tree, l'arbre témoin de l'illumination de Bouddha) sous l'ombre desquels traditionnellement on rendait la justice. Les *peepal* et les margousiers sont tous deux considérés comme des arbres spéciaux. Le premier représente la connaissance, et le second la *shakti*, et quand ils entremêlent leurs branches, on considère cela comme un augure extrêmement favorable. Quand cela arrive, on célèbre leur mariage et on place une statue de Ganesh à leur pied. On trouve un de ces arbres à l'entrée du temple du village de Olundhiampattu. Il existe une légende intéressante sur le lingam du temple de ce village : on dit qu'un chasseur aperçut un cerf et décocha une flèche. Le cerf blessé, au moment de tomber se transforma en lingam.

Les efforts et la détermination des premiers pionniers de la ceinture verte d'Auroville ont transformé ce qui avait été une terre désertique. Que les Auroviliens aient planté un ou deux millions d'arbres est une question secondaire. Ce qui est vraiment stupéfiant, c'est de voir que la forêt, protégée pendant longtemps, dorénavant se propage d'elle-même, en partie grâce au fait qu'une incroyable diversité d'oiseaux sont revenus dans la région. Et maintenant, à chaque saison sa signature. Dans ces mois d'été, comme les feuilles des arbres à feuilles caduques recouvrent les chemins de nos forêts, et que le duvet s'échappant des gousses des arbres à coton volète autour des routes bordées de flamboyants et d'acacias, la fleur violette de l'arbuste nommé « miracle » fleurit au milieu de broussailles ou au-dessus de la terre dure des canyons.

□

Roger Harris

## Zone internationale, mars 2002

La saison des festivités est terminée et Auroville a déjà commencé à se dépeupler. Il est temps de se reprendre et de continuer le travail, enrichi par les nouveaux contacts et les possibilités nouvelles.

Nous allons encore avoir droit à un petit plaisir : le 12 mars, une troupe de danse de l'Institut tibétain des arts du spectacle visitera Auroville, puis se produira au Pavillon de la culture tibétaine.

Les mois de janvier et février ont été très prolifiques pour la zone internationale. Un groupe d'étudiants de l'Université Washington de Seattle a commencé de construire la maison d'hôte du pavillon des États-Unis. Elle sera très probablement inaugurée le 4 juillet de cette année, achevée ou pas.

On s'est beaucoup affairé au Bharat Nivas, et de fait, tout a été prêt pour la conférence d'Asia Urbs, lors de la semaine des anniversaires. Plus de 90 représentants de diverses villes d'Europe et d'Inde à cette conférence organisée par Auroville (voir article p. 22).

Quelle joie de se promener dans l'enceinte du Bharat Nivas après toutes ces années ! De voir le bâtiment principal resplendissant, entouré d'expositions sur les diverses activités d'Auroville. De déjeuner et de dîner à l'ancien réfectoire qui s'est transformé, soudainement, en un beau restaurant. De marcher jusqu'au pavillon tibétain et, pour la première fois, ressentir, non plus comme un simple concept, l'homogénéité de la zone internationale.

Le 27 février a eu lieu la consécration et la pose de la première pierre du Pavillon russe. Cela a été un joyeux événement, accompagné de musique, de chansons, de poèmes et de spécialités russes. Outre les Auroviliens d'origine russe, étaient présents le consul général de Russie et Dimitri Von Mohrenschildt. Ce dernier a 99 ans. Il a toujours été un dévoué partisan de la zone internationale et du Pavillon russe.

Le 28 février au matin, comme on le voit rarement à cette époque de l'année, Auroville était baignée d'une brume épaisse. L'air, trempé de gouttelettes d'eau, ainsi que la pleine lune, créaient un paysage beau et mystérieux. Tant de monde à l'amphithéâtre ce jour-là, assis ensemble dans le silence ! Le centre, avec l'urne, était joliment décoré de lampes à huile. Et quand le feu a été allumé... nous n'avons jamais eu un tel feu auparavant... une flamme si claire, une telle aspiration, pleine de la promesse d'un nouveau monde à venir. C'était impressionnant !

J'ai dû partir tôt car je devais aider à préparer la cérémonie du Pavillon de l'unité, la pose des fondations devant commencer dès 6 h 30. Mais j'avoue que j'ai eu du mal à quitter le *bonfire* ! L'appel était si puissant ! La lune était pleine, le soleil allait se lever en face d'elle, avec ce feu en son centre. Pourquoi vouloir être ailleurs ?

Mais le travail commencé doit être terminé. Alors j'ai enfourché mon scooter et j'ai filé vers le chantier, situé aux abords de Savitri Bhavan. Les maçons et les apprentis étaient déjà arrivés, qui préparaient le mortier. Nous avons installé les nattes et les chaises. Nous avons mélangé et versé du curcuma sur la pile de briques, recouvert le dessus de poudre de *kumkum*, leur donnant une jolie apparence : terre cuite, jaune et rouge vif. Puis les paniers de fleurs : roses et *new creation*. Piero et Gloria sont arrivés avec la maquette du Pavillon de l'unité. Nous avons fini les préparations : la musique, les brochures, les douceurs.

Les gens sont arrivés tardivement, car la cérémonie suivait le *bonfire* et personne n'avait voulu se dépêcher. Il

était presque 7 h quand nous avons commencé. J'ai accueilli les participants, puis Jill a présenté brièvement le projet. Aster a diffusé le passage d'un enregistrement dans lequel Mère parle de l'unité des nations. Nous avons partagé un moment de silence.

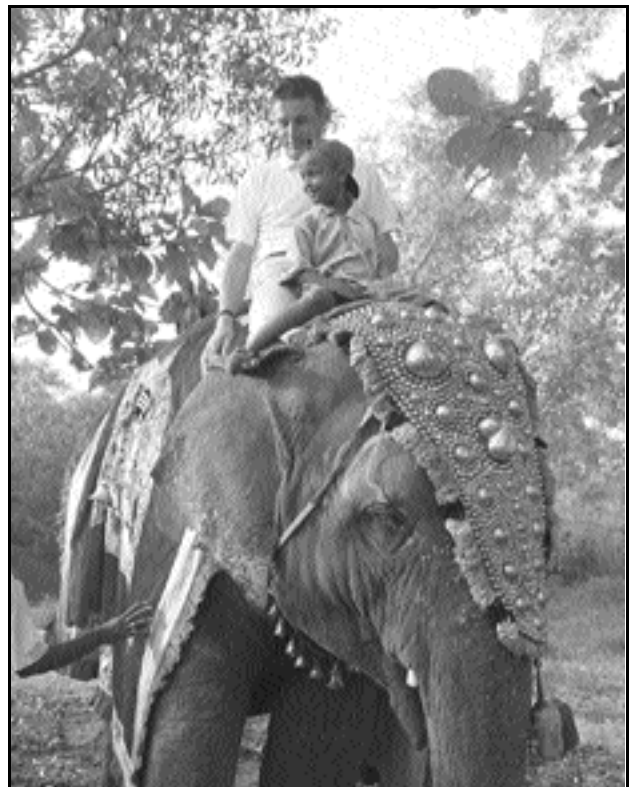
Tous les participants ont été invités à poser une brique. Les briques, recouvertes de fleurs, étaient placées dans une tranchée où trois maçons les cimentaient. Tout à coup, la foule a grossi. Des Auroviliens, des visiteurs, qui tenaient tous à poser une brique.

Au milieu de cette action, les participants d'Asia Urbs sont arrivés, à dos d'éléphant, à cheval, en char à bœufs traditionnel ou moderne. Ils étaient en retard, mais quel spectacle ! Lakshmi l'éléphante est venue poser sa brique, récompensée par une douceur qu'elle a lestement prise dans sa trompe pour la porter à sa bouche. L'atmosphère était remplie de joie et de rires. Où que vous tourniez votre regard, un sourire amical vous répondait. Environ 800 briques ont été posées. Certaines personnes en ont posé plus d'une, d'autres n'en ont peut-être posé aucune, mais nous étions heureux et surpris qu'autant de monde soit venu pour célébrer cette construction.

La cérémonie s'est terminée doucement, les maçons et les apprentis mettant de l'ordre et déversant le restant des pétales de rose sur les briques. Un sentiment de solidarité nous a unis alors que nous nous attardions sur le chantier après le départ des invités.

Mais pour moi, la matinée n'était pas terminée : peu après mon retour à la maison, j'ai entendu des tintements de clochettes dans la forêt, pas loin de ma maison. C'était Lakshmi l'éléphante qui retournait chez elle par les bois, empruntant un chemin moins rude pour ses pattes que la route goudronnée. Je suis sortie pour l'inviter à manger des bananes et à se doucher parmi mes fleurs avant de reprendre la route.

□



# Pavillon

de

# France

a u r o v i l l e

## Nouvelles du Pavillon de France

Nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs de la Revue que depuis quelques mois le Pavillon de France a repris un nouvel élan en synergie avec la zone internationale. Nous travaillons en collaboration avec d'autres pays européens sur un projet d'agora de la zone européenne, et d'autre part, nous cherchons à ce que soit constitué un plan de financement par la communauté européenne.

Une série de réunions de travail a mis en lumière les deux points suivants : d'abord, l'archaïsme du concept d'un pavillon exclusivement dédié à la France. Et puis, la nécessité d'élargir l'idée de « pavillon » à celle d'« espace ».

### Élargissement à l'Europe

Il faut donc raisonner en tant que Pavillon français évoluant dans un « espace Europe » à l'intérieur de la zone internationale d'Auroville. L'espace européen regrouperait autour d'une « agora » des structures communes à tous les pavillons européens : amphithéâtre, auditorium, hôtels, salles de cinéma, salle de conférences, salles d'expositions, internet, restaurants, cafés, etc.

Il n'est d'ailleurs pas incompatible de développer simultanément le projet du Pavillon français proprement dit, sous la forme, par exemple, d'une médiathèque totalement dédiée à l'expression de la culture française et qui comprendrait également une réception avec espace pour exposition, des bureaux, un petit auditorium, une petite salle de conférence, une cafétéria, etc.

Il semble logique que, des activités elles-mêmes, vont naître soit l'espace européen soit le pavillon français. Il

serait donc opportun de commencer dès à présent une série d'activités culturelles sous l'égide du Pavillon de France dans le contexte de l'espace européen.

### Activités

Le Pavillon de France aura pour but de représenter les différentes facettes du génie de la France sur les plans culturel, éducatif, scientifique, universitaire, ainsi que de stimuler les échanges entre la France et Auroville, l'Inde et le monde, dans la recherche de l'unité humaine et de l'évolution future de l'humanité. En attendant la construction du Pavillon, il a été décidé de développer un certain nombre d'activités sous le signe de la francophonie. L'usage du français, qui est une des langues officielles d'Auroville, doit être tout particulièrement maintenu et encouragé, notamment par les moyens suivants :

- Création d'une bibliothèque et d'une vidéothèque par envoi de livres et de cassettes vidéo.

- Soutien à l'édition francophone aurovilienne et au service de traduction (Auro-Traductions).

- Organisation d'ateliers, d'expositions et de programmes culturels artistiques.

- Soutien pédagogique.

- Programmes d'échanges.

- Envoi de quotidiens et magazines ainsi que de films 16 et 35 mm pour projection.

- Mise en place d'un réseau de réception des chaînes francophones.

Nous avons informé les artistes, acteurs culturels et chercheurs d'Auroville, de la création d'une rubrique d'information dans *Auroville News* dans le but de promouvoir toutes les activités ayant trait à la culture française pouvant être placées sous l'égide du Pavillon de France. Dans la mesure du possible, nous pourrions apporter à ces artistes un soutien financier et/ou logistique (affiches, programmes).

Nous vous invitons à créer ensemble cette synergie. Bienvenue à toutes vos annonces, aides et propositions.

Le Pavillon de France existera seulement s'il y a des activités qui le représentent.

### Visite de M. Thierry Audric à Auroville

M. Thierry Audric, conseiller culturel et scientifique auprès de l'ambassade de France à Delhi, accompagné de Mme Girollet, attachée culturelle au consulat français de Pondichéry, a rencontré lors de sa visite à Auroville le 25 mars 2002 quelques membres de la communauté française aurovilienne.

Il est ressorti de cet entretien qu'une collaboration peut être envisagée dans les domaines suivants :

- Traitement et purification de l'eau. Cependant,

Pour de plus amples informations sur le Pavillon de France, vous pouvez contacter :

À Auroville :

☐ Aurelec, Prayogashala – Auroville 605 101 – T.N

– India. Tel. & Fax : (0 413) 622713

e-mail : france@auroville.org.in

En France :

☐ Gilles Lachaud, 22 rue de la Loge, Marseille 13002

Tel : 04 91918616

e-mail : lachaud@iml.univ-mrs.fr

dans le domaine scientifique, à part la recherche de pointe et de très haut niveau (mathématiques, nucléaire, technique spatiale), rien n'est possible au niveau du développement ou de la technologie appliquée, donc pour Auroville pas ou peu de collaboration envisageable.

— Programmes d'échanges d'étudiants mais seulement pour le cas d'étudiants venant d'écoles dont le projet serait reconnu par l'attaché culturel de l'ambassade de Delhi. Le même principe s'applique aux projets de thèses : le projet doit être approuvé par un responsable de thèse et la demande transmise à l'ambassade. D'une façon générale, l'échange d'étudiants est souhaité ; il y a, à ce niveau, une pénurie que la France souhaiterait combler.

— Activités culturelles. C'est le domaine dans lequel il semble y avoir le plus de possibilités. La condition principale, c'est que les projets doivent s'adresser essentiellement au public indien. Les projets d'édition bilingue sur des thèmes divers sont particulièrement les bienvenus et le bureau du Pavillon de France envisage de présenter prochainement quelques projets à M. Audric. Dans le cas où les projets viennent de France, ils doivent être validés par l'Alliance Française qui les transmet ensuite à l'ambassade de France en Inde. En ce qui concerne les créations culturelles d'Auroville, M. Audric souhaiterait que l'Alliance Française de Pondichéry les examine d'abord et ensuite les recommande aux autres Alliances pour qu'elles puissent circuler en Inde. Enfin, aucune prise en charge financière au niveau de l'infrastructure ou de la construction n'est possible.

#### **Association Vitalis**

Nous remercions la société Vitalis d'avoir contribué à l'ouverture du bureau du Pavillon de France ici en offrant un ordinateur et une aide financière pour soutenir les actions du Pavillon de France. L'association Vitalis s'est engagée voici deux ans à soutenir la création du Pavillon de l'unité, en amorce du développement de la zone internationale et par conséquent du Pavillon de France et de l'Europe.

Contribuer à la diffusion de la pensée de Sri Aurobindo et de Mère, faire connaître le développement de la cité d'Auroville, voilà les buts de cette association, créée en 1979 à Marseille et placée sous l'égide de la Fondation de France. L'association Vitalis est un lien d'échanges entre les Français partageant l'idéal de l'unité humaine, Auroviliens d'âme et de cœur, et les Auroviliens.

#### **« Yanaon, la fin de l'Inde française »**

Le 21 mars 2002, l'Alliance française de Pondichéry a projeté un film intitulé : « Yanaon, la fin de l'Inde française ». Claude Arpi, sous l'égide du Pavillon de France, a participé aux débats à la fin de ce film. Le thème du film correspondait à la sortie de son livre : « La politique de Nehru, de 1947 à 1954 », traitant du même sujet. Nous appelons que ce livre est le premier d'une collection appelée « Collection des Pavillons », éditée en collaboration avec les Éditions Auroville Press.

Ce film a été projeté devant une salle comble, en présence de l'auteur du film et de personnes dont la vie a été marquée profondément par ces événements. Beaucoup d'entre celles-ci choisirent la nationalité indienne tout en restant francophones et francophiles. Ces moments furent très douloureux pour elles, déchirées qu'elles étaient entre deux pays qu'elles aimaient d'une façon égale. Il leur fallut se plier devant la réalité et opter pour l'une ou l'autre nationalité. Nous espérons pouvoir présenter ce film à Auroville et le faire suivre d'un débat animé par Claude Arpi.

#### **Les Roses du ciel**

Les 19 et 20 janvier 2002, une pièce de théâtre intitulée *Les Roses du ciel*, écrite par un Aurovilien, Pavitra, fut présentée à Auroville. C'est une histoire qui est venue à Pavitra sous forme de dialogue entre deux hommes. Il raconte :

« Un jour, je me suis réveillé, un dialogue commençait dans ma tête.

« Un homme entend des oiseaux ; il croit aux oiseaux mais il n'est pas sûr.

« Parce qu'il a oublié ce que sont les oiseaux.

« Et c'est ainsi que commence la pièce. »

Estelle, qui a mis en scène la pièce, a commencé le travail par des improvisations : « Les consignes étaient : chercher en soi un vide, un espace plus ouvert, moins agité d'où l'expérience peut naître. Surtout ne pas apprendre par cœur le texte mais se laisser nourrir d'abord de toutes sortes d'impressions au travers des improvisations. »

Auteurs, acteurs et metteur en scène espèrent que cette pièce pourra maintenant circuler en Inde.



#### **Jaïa Bharati**

Une nouvelle association dédiée à l'Inde, Jaïa Bharati, a été récemment créée en France. Elle se propose de faire connaître la culture et la civilisation indiennes, et d'informer sur l'actualité en Inde (culturelle, sociale, politique, économique) au moyen d'articles, revues, livres, site internet, conférences, expositions, films, etc. Tous ceux qui souhaitent participer d'une manière ou d'une autre à cette action sont les bienvenus.

Dans un premier temps, cette action pourrait se concentrer sur la création d'un site internet où l'on trouverait des rubriques relatives à la spiritualité, la culture, l'histoire, l'éducation, les arts, la politique en Inde, etc.

Selon le développement que connaîtra Jaïa Bharati, les activités pourront s'étendre à d'autres types de manifestation : conférences, expositions, etc. Ceci dépendra de la créativité et de la motivation de ses membres.

Adresse :

3 bis D, avenue Boileau, 78600 – Maisons Laffitte, France  
E-mail : jaia-bharati@wanadoo.fr